

1.3



L. LAPLACE
CANONICO ONORARIO DI BELLY

23
24
7

STORIA
di un' Anima

VERSIONE DAL FRANCESE



TREVISO

Prem. Stab. Tipografico a Vap. Ist. Mander
1898



23
25
14

L. LAPLACE
CANONICO ONORARIO DI BELLEY



Storia
d'un'Anima

LA SERVA DI DIO
Matilde di Nédonehel

VERSIONE DALLA QUARTA EDIZIONE FRANCESE
PER
D. E. VERGHETTI
SOMASCO



al

DA TREVISO S.M.M.
A SOMASCA
LUGLIO 2007

TREVISO
Prem. Tipografia Editrice Ist. Mander
1898


~~~~~  
*Proprietà Letteraria*  
~~~~~

A SUA ECC. REV.
MONS. SIGISMONDO DEI CONTI BRANDOLINI-ROTA
VESCOVO DI CENEDA

Eccellenza !

*Tutti i Veneti conoscono quanto l'Eccellenza Vostra
abbia a cuore l'educazione dei giovani, Voglia quindi
perdonarmi se ardisco di porre il Suo venerato nome
in fronte a questa operetta assai acconcia per educare
la gioventù alla morale ed animarla nella via del
bene.*

*Il nome dell'Ecc. Vostra darà maggior pregio a
questo lavoro che l'Abbate LAPLACE ha saputo così bene
concepire e dettare.*

*Chiedendole la benedizione, con profondo ossequio
mi professo*

Vittorio, dal Patronato S. Gir. Emiliani, 1 Nov. 1897

dell'Ecc. Vostra Ill.ma e Rev.ma

DEV. MO SERVO

P. E. VERGHETTI C. R. S.

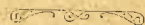


LETTRE

DE

MGR DE LANGALERIE

ARCHEVÊQUE D'AUCH



MON CHER ABBÉ,

Il n'est pas dans les usages de notre diocèse d'approuver les ouvrages dont les auteurs ne sont pas soumis à notre juridiction. Je crois cependant devoir faire exception à cette règle pour l'ouvrage que vous avez composé, sous le titre d'*Histoire d'une Âme*, à cause des rapports que j'ai eus avec la Garde d'honneur, à cause de la connaissance personnelle de M^{lle} de Nédonchel, une des premières et des plus dévouées zélatrices de cette dévotion, et j'ajoute, à cause des rapports intimes que j'ai eus avec vous pendant que j'étais Evêque de Belley.

Mathilde de Nédonchel est une des plus belles âmes qui puissent être proposées à l'admiration et à l'imitation des personnes pieuses. La Grâce a produit en elle des merveilles comparables à celles que nous trouvons dans la vie des Saints...

Tout est admirable dans le passage de cette âme sur la terre; tout est encourageant, même et surtout, si j'ose le dire, la présence en elle de plus d'un défaut naturel, puisqu'elle sut en triompher avec tant d'énergie.

Dirai-je maintenant ma pensée sur la manière dont cette vie est écrite? J'aurais à craindre mon affection paternelle pour vous, mon cher Abbé, si la part d'éloges que je vous donne n'était pas un devoir de rigoureuse justice.

Il me paraît donc que cet ouvrage est délicieusement écrit. Tandis que j'admirais les vertus de l'héroïne, j'envoyais mes remerciements à l'auteur, et je bénissais Dieu dont toutes les œuvres sont parfaites et qui donne aux Saints, dont il veut faire des modèles, des historiens dignes d'eux. Telle est mon appréciation : je ne crois pas qu'elle soit exagérée.

C'est l'histoire d'une âme seule, que le livre tout entier nous présente ; mais, où l'art de l'historien et sa mission sacerdotale paraissent davantage, c'est dans la manière dont il montre les points de similitude qui existent entre l'âme de ses lecteurs et l'âme de Mathilde de Nédonchel... similitude d'instincts, de qualités, d'aspirations.

Combien d'âmes dans le monde, avec autant d'imperfections que celle-ci, ont néanmoins la possibilité de bien faire ! Combien qui entendent comme elle la voix de Dieu, les appelant à des vertus au-dessus du vulgaire ! et qui aspirent comme elle aux pures jouissances de la vie religieuse ! Et d'autre part, combien dont le découragement, l'infidélité à la grâce, rendent inutiles les dons les plus riches de la Providence ! Combien qui sont dominées et paralysées par cette fausse persuasion que la vie parfaite ne peut et ne doit être menée que dans le cloître !

La vie si édifiante, si sainte de Mathilde de Nédonchel fournit la preuve du contraire. Elle est, à elle seule, un argument, et le meilleur, contre le découragement qui envahit certaines âmes, et elle prouve par son exemple que, même dans le monde, on peut devenir un saint et mourir en prédestiné, avant d'avoir eu le temps de répondre à ces voix intérieures qui parlent d'éloignement du monde, de vie religieuse, de cloître, de Carmel, aux âmes appelées à la perfection.

Lorsque Mathilde de Nédonchel mourut, elle était sur

le point d'entrer enfin au Carmel, objet de ses plus chères aspirations ; mais elle était mûre pour le Ciel et Dieu la cueillit pour en faire là-haut le modèle des grandes âmes appelées à se sanctifier dans le monde par la pratique des vertus.

Tout ce que j'indique là est développé dans l'*Histoire d'une Âme*, mais avec quelle perfection de style ! quelle fraîcheur de sentiments ! quelle profondeur de vues ! quelle piété surtout !

Il est juste d'ajouter que ce livre s'adresse à un public d'élite et que cette jeune fille écrivant son journal ne peut pas avoir en cela des imitatrices partout. Mais, faire du bien à un public d'élite, n'est-ce pas en faire par lui à bien d'autres ?

En somme, nous croyons que l'*Histoire d'une Âme* peut faire plus que donner des jouissances pieuses à ses lecteurs ; par les faits qu'elle contient, par la manière dont elle est écrite, elle est de nature, croyons-nous, à leur faire du bien.

L'expérience me permet cette dernière affirmation....

Je vous renouvelle, mon cher Abbé, l'assurance de mes sentiments dévoués et affectueux en N.-S.

† PIERRE-HENRI,
Archevêque d'Auch.

Auch, le 21 janvier 1885.

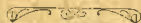
Fête de Ste Agnès.

LETTRE

DE

MGR LE HARDY DU MARAIS

ÉVÊQUE DE LAVAL



CHER MONSIEUR L' ABBÉ,

Je vous remercie d' avoir bien voulu m' envoyer l' *Histoire d' une Âme* et j' ai hâte de vous dire que cette vie de Mathilde de Nédonchel me touche d' autant plus profondément qu' elle réveille en moi des souvenirs ineffaçables et particulièrement chers.

Pendant les années de mon ministère à Paris, Dieu m' avait fait la grâce de connaître et d' apprécier cette âme incomparable et vraiment prédestinée. Très souvent, elle venait communier à ma messe, que je célébrais alors, chaque jour, à la chapelle de la Sainte-Vierge, dans la paroisse de saint Thomas d' Aquin.

J' avais été particulièrement édifié de son attitude recueillie, de sa foi vive, et de l' expression de bonheur qui se peignait sur tous ses traits au moment où je déposais sur ses lèvres la sainte Eucharistie. Plusieurs fois, dans sa famille, j' avais admiré sa conversation si pieuse et si élevée.

Au mois de juin de l' année 1867, appelé moi-même à Rome pour assister aux fêtes du dix-huitième centenaire du martyr des apôtres Pierre et Paul, j' ai pu, par une faveur toute providentielle, m' agenouiller sur le passage de la dépouille mortelle de Mathilde, et me recommander à ses prières, au moment où, à une heure avancée de la soirée, on la transportait solennellement dans cette église de S.

Maria in Aquiro, où elle repose aujourd' hui, à l' ombre du Sacré Cœur, en attendant le jour de l' éclatant triomphe.

Depuis cette époque, j' ai toujours aimé à recueillir les souvenirs qui se rattachent à cette âme privilégiée : souvent, je l' ai citée comme exemple à ceux qui recherchent la vie cachée, et veulent travailler efficacement à leur sanctification....

Aujourd' hui, cher Monsieur l' Abbé, je suis heureux de vous le dire, avec une conviction profonde, vous venez d' écrire la vie d' une sainte, et les âmes appelées à la perfection ne pourront jamais assez méditer les exemples et les enseignements que nous a laissés Mathilde de Nédonchel.

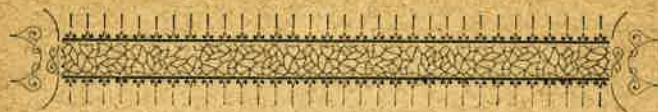
Puisse son vénéré et respectable père, trouver une consolation dans le témoignage rendu publiquement, par un Evêque, à celle qui, en donnant sa vie pour Pie IX, a si bien mérité de la sainte Eglise, notre Mère à tous !

Veillez agréer, cher Monsieur l' Abbé, avec mes plus vives félicitations, l' assurance de mon pieux et effectueux dévouement en N.-S.

JULES-DENYS,

Evêque de Laval.

Laval, le 11 janvier 1887.



IL TRADUTTORE



QUEST' operetta è dedicata dall' Autore, come si rileva dalla sua prefazione premessa alla prima edizione, a quelle anime che camminano verso la santità; affinché nelle lotte aspre ed incessanti che sostengono contro i loro difetti, abbiano innanzi un esemplare che le incoraggi. E per vero, la violenza che facciamo a noi stessi nella via della perfezione, avrebbe nessuna o pochissima importanza, se il Signore nella sua Chiesa non suscitasse a quando a quando anime devote e sante, atte a rianimare col loro esempio il nostro coraggio abbattuto, mostrandoci la meta che esse raggiunsero con isforzi supremi a dispetto, molte volte, della debolezza del loro sesso e della loro età. Nè ci varrebbe il formarci un sublime ideale, poichè, poggiando esso sempre in alto, anche la volontà più ferrea ne rimarrebbe sconcertata. Si aggiunga che questi ideali, il più delle volte, l' uomo se li forma sui primi eroi e sulle prime eroine del Cristianesimo, cosicchè il tempo, la distanza ed i costumi al tutto diversi lo portano facilmente a credere che essi furono d' un' altra natura e di tutt' altra condizione.

Eccovi, o anime pie, la storia d'una fanciulla vissuta ai nostri giorni; essa, come bene osserva l'Autore nella prefazione citata « ha conosciuto il nostro tempo, le sue tristezze, le sue angosce, le sue rarissime gioie, come pure qualcuna delle nostre debolezze; ha lottato e non è giunta alla perfezione che dopo sforzi lunghi e continui. »

Io, nei miei momenti di sollievo, mi sono accinto a tradurre la detta storia per due motivi. Primo, perchè a me pareva vergognoso che le giovani italiane ignorassero la vita di questa benedetta verginella, le cui preziose spoglie si conservano in Roma nella Chiesa parrocchiale di S. Maria in Aquiro officiata dai PP. Somaschi. Secondo, perchè l'Opera dell'Abbate Laplace, pregevole per più ragioni, come lo dimostra la quarta edizione francese fatta in sì breve spazio di tempo, meritava d'essere da noi conosciuta.

Si consolino pertanto coloro a cui manca il coraggio per giungere alla perfezione della vita cristiana, leggano e meditino la storia di questa carissima giovinetta e mentre apprenderanno che la santità è meno rara di quanto si pensi e che può realizzarsi tanto nel silenzio d'un chiostro, come nell'ombra santificante della famiglia, troveranno ancora in Matilde un modello da potersi ricopiare con tutta facilità.

Questa giovinetta, (1) « è rimasta fino a ventitrè anni nel silenzio della vita familiare; ella aveva aspirato alla vita religiosa; cercò dapprima Gesù nell'Istituto della Visitazione; di poi attirata dalle austerità del Carmelo, promise solennemente d'essere Carmelitana. »

Ma per eventi superiori alla volontà umana, non appartenne nè alla Visitazione, nè alle Carmelitane.

La sua vita fu spesa in un apostolato d'amore verso il Sacro Cuore di Gesù, del quale apostolato ella meritamente può dirsi una delle prime e più ferventi promotrici.

Laplace divide l'operetta in tre parti. Nella prima « *La Lotta* » ci fa vedere come la vita di questa pia

(1) Vedi pref. cit.

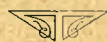
giovinetta, mentre sembra che passi silenziosa e nell'oscurità, simile ad un ruscello limpido e fresco perduto nel fondo dei boschi, fu al contrario una lotta eminentemente feconda per quella missione di apostolato, di pace e di carità a cui Iddio la veniva pian piano preparando. Nella seconda « *Trasformazione* » ci fa osservare quanto la grazia produsse di meraviglioso in lei, una volta capricciosa ed indocile, tanto da formarne, come avvenne nella terza parte, « *Perfezione* » un apostolo dal cuore ardente e verginale, penetrato da viva dolcezza e da profonda umiltà, che giustamente può dirsi l'Apostolo del Sacro Cuore.

Quante anime al mondo con tante imperfezioni vorrebbero seguire la voce di Dio che le invita alla santità e ciò non ostante scoraggiate ed infedeli tante volte alla grazia, rendono inutili i doni più belli del Cielo e per una stolta persuasione che fa loro credere che la santità, se non è al tutto impossibile, è per lo meno assai ardua a raggiungersi. La vita di Matilde dei Conti Nédonchel ci dice il contrario: essa sola è un argomento validissimo contro lo scoraggiamento che assalisce queste anime e dà loro a dividere con chiarezza che anche nel mondo si può giungere ad una eminente santità colle pratiche della virtù.

Felici noi, se meditando gli esempi e gl'insegnamenti ch'Ella ne ha lasciati, potremo un giorno ripetere col l'Apostolo: « La nostra carriera è terminata; *Cursum consummavi!* »

I.

LA LOTTA



Nessuno ha più difetti di me: ma
nessuno anche potrà riportare più vit-
torie sopra sè stesso.

(*Ritiro 1862*)



CAPITOLO I.

La natura e la grazia

MARIA - GIUSEPPA - MATILDE DEI CONTI NÉDONCHEL nacque a Parigi il 19 agosto 1842. Iddio che aveva vedute di particolare affezione verso quest'anima, la faceva nascere in un ambiente molto favorevole. Suo padre vive ancora, e non vi ha opera buona, nel Belgio soprattutto, che non onori della sua riconoscenza questo vero cristiano, tanto generoso per la causa di Dio e delle anime, quanto severo verso di sè. Sua madre portava uno dei nomi più grandi della nobiltà francese. Unendo alle sue ricchezze ed allo splendore de' suoi natali il prestigio d'una grande distinzione e le qualità più preziose di mente e di cuore, Antonietta - Maria - Luigia di Choiseul sarebbesi veduta circondata dagli omaggi del mondo, ed avrebbe brillato in tutte le sue feste; ma per il senno e per la fede era superiore a tutti questi godimenti vani e fallaci, ed insensibile ad ogni altra gioia fuorchè a quelle della pietà ed alle serene dolcezze del focolare, si restava inosservata, occupata solamente al governo della casa ed alla educazione delle due figliuole che Iddio le avea date.

Già fin d'allora ella sentiva i primi assalti d'una lunga e crudele malattia di cui doveva soffrire quasi trent'anni, e pure mostravasi tanto paziente in faccia al dolore, quanto si era veduta fino allora affettuosa e caritatevole verso gl'infelici.

Carolina, la primogenita delle sue figlie, aveva due anni allorchè nacque Matilde; graziosa e sempre ragionevole, era dei più felici naturali, ed in tutta la sua vita dimostrò la più affettuosa tenerezza verso la sorellina, alla quale aveva sorriso fin dalla culla. Eravi inoltre in casa una di quelle buone e simpatiche figure di nonno verso le quali l'infanzia è per istinto attirata. Il nonno paterno di Matilde l'aveva tenuta al fonte battesimale ed aveva serbato per lei una secreta predilezione; le arguzie della fanciulla gli piacevano. Costei d'altra parte amava restarsene presso di lui, oppure andare a raccogliere semi e fiori destinati alla piccola farmacia del vecchio e mai le accadeva, come ella asserisce, d'annoiarsi in sua compagnia.

Una tale famiglia era una prima grazia di elezione. Matilde seppe apprezzare il dono di Dio, e se durante tutta la sua vita ebbe sotto gli occhi lo spettacolo il più edificante di fede, di carità e di pazienza, cercò pure di approfittarne.

Ella un giorno doveva dire, benchè con troppa umiltà: « Tutti in famiglia sono pietosi e santi, ed io sola ho fatto piangere Gesù, Maria e mia madre » (Lettera 7 gennaio 1866.)

Noi diremo donde vennero le lagrime che la povera giovinetta si rimproverava sempre di avere fatto versare; ma non bisogna prendere troppo alla lettera le confessioni della sua umiltà, perchè questa fanciulla ben si addiceva ad una famiglia in cui amavasi Iddio sopra ogni altra cosa.

Tra gl'incidenti di niun valore, come si trovano ovunque al primo formarsi della vita, si vedono apparire in lei preziose qualità. Sembra essere appartenuta a quel piccolo numero di anime privilegiate, cui Iddio si

rivelò nei primi albori della vita e che penetrò, fin dai primi giorni, del suo amore e del sentimento delle sue gioie ineffabili.

Ed è vero che Iddio talvolta accorda simili favori. E poichè si tratta di un'anima cristiana, non dimentichiamo di essere in pieno soprannaturale, e non osiamo giudicare queste cose con il senso profano di coloro che non hanno la fede! Dio abita in noi e non vi rimane inoperoso: Egli corregge, illumina, riscalda, eleva e penetra colle sue celesti influenze i nascondigli più segreti dell'umana natura; e come in questa duplice vita non v'ha altra legge che il compiacimento d'un amore infinito, l'Ospite divino, lasciandosi trasportare a pro di certe anime alla felicità di spandersi tutto, fa loro sentire, di ciò che ha di più squisito, la dolcezza della sua presenza. Nel veder pregare certi fanciulli, si direbbe che simili ai loro angioli, hanno visto Iddio; tale è, malgrado la loro età, il raccoglimento e la fervente preghiera. Non si poteva guardare S. Luigi Gonzaga in ginocchio e cogli occhi rivolti al Cielo, senza dire che Iddio aveva elargite a questo giovinetto grazie tutte particolari.

Matilde Nédonchel conobbe, giovanetta ancora, queste attrattive per la preghiera. L'ora fortunata in cui si apprende l'amore divino suonò per lei fin dai primi anni di sua vita. Sotto qual forma si effettuò questa rivelazione? Fu semplicemente uno di quei gusti di pietà che fanno scorgere la vicinanza e la presenza di Dio in noi? Ovvero fu un favore ancora più insigne e Gesù parlò realmente al cuore della giovinetta?

In una pagina del suo giornale noi troviamo la risposta a quindici anni di distanza, nel momento d'una di quelle pie effusioni in cui il suo cuore si apriva totalmente: « Un giorno, era giovinetta, così giovine ancora che non poteva comprendere il valore inestimabile di ciò che doveva contenere tanta dolcezza per me: mi fu rivelato un bene; era Gesù che me lo comunicava. Non avevo ancora cinque anni. Ne avevo forse due? Non lo so. Un giorno dunque intesi una voce secreta che mi

diceva: « Amami. » E questa dolce voce sembrava che uscisse dalla bocca del mio Prediletto. Era Gesù, non m'ingannavo. Ed io risposi gravemente: « Vi amerò, ma soprattutto: Vi amerò, ma per voi solo. Oh! sì, vi amerò per tutta la mia vita e più che la mia vita. » (Giornale, 2 febbraio 1864.) Così Matilde aveva esultato al contatto divino, aveva intravista la bellezza di Gesù, e, benchè giovane ancora, non cercava che Lui. La solitudine, il silenzio, un angolo oscuro, un piccolo nascondiglio nel giardino, era quanto bisognava a questa fanciulla; e vi si poneva a pregare.

Quanto sono felici le anime che Gesù ha così visitate fin dal loro primo apparire nella vita! In loro lo sguardo è semplice, il cuore è puro, il pensiero s'innalza a Dio senza sforzo, ed in tutta la loro vita ci pare di vedere una non so quale aureola di grazia e di predestinazione che si rimira con rispetto: queste andranno lungi nell'amore divino e saranno sante. Ma, quantunque la santità sia un dono di Dio, non si ottiene senza il concorso dell'umana attività; in certo modo si compera ed anche da coloro che il Signore ha più favoriti; il cuore e la volontà sanno quanto costi l'essere santo. In Matilde la natura, con un fondo ricchissimo di mezzi e di qualità, aveva gravi difetti, ed era costretta a lottare contro il suo carattere sino agli ultimi anni della sua vita per divenire infine un angelo di dolcezza e di umiltà.

Noi, quando pensiamo ai santi, siamo troppo abituati a non vedere in loro che lo stato di perfezione a cui erano giunti, allorchè la gloria del cielo è venuta a coronare la loro virtù. Facciamo attenzione unicamente alle vittorie, e non agli sforzi che sono costate, nè ai difetti che le hanno precedute. Può essere che la lettura di certe vite di santi ci confermi in questa maniera di vedere, ma ciò accade per soverchia ristrettezza. Vogliono edificarci ad ogni costo, e fin dalle prime pagine del libro, ci mostrano dei santi già formati. Ora, quanto sono rari questi esseri privilegiati, d'una santità troppo facile! E se la loro vita ci edifica, può forse altrettanto

incoraggiarci? Quando, ahimè! portiamo in noi stessi un sentimento sì giusto dell'umana debolezza, non è per noi una disperazione, il credere che i santi non l'abbiano conosciuta? Io amo sentire l'uomo fremere nel santo!

Nessuno meglio di S. Francesco di Sales, per la sua dolcezza, la sua pazienza e la sua amabilità, ha riprodotto in sè la figura di nostro Signore. Eppure Francesco di Sales era nato con un carattere terribile, e la sua infanzia potè far tremare. Si irritava alla minima contrarietà; batteva il suo precettore e sua madre, si rotolava per terra; ma quando le sue collere infantili erano passate, se gli dicevano: « Signor Francesco, oh! come avete offeso il buon Dio: » era prenderlo per il suo lato sensibile. Al nome di Dio che aveva offeso, questo fanciullo si scioglieva in lagrime, domandava perdono, prometteva di vincersi, ed ognuno sa se mantenne la parola.

Quando si pensa a simili vittorie, si rimpiange meno amaramente che Iddio abbia dovuto lasciarci i nostri difetti nel giorno del nostro battesimo. Il sentire nell'intimo del nostro essere ogni sorta di germi e di cattive tendenze, è sorte comune alle persone pie ed a quelle che non lo sono. Ma mentre le une si abbandonano ai loro pessimi istinti senza alcuna resistenza e finiscono per esserne il trastullo e la preda, le altre lottano contro l'inferma natura, ed a forza di coraggio e di perseveranza giungono con l'aiuto della grazia, se non a spegnere i loro difetti, a dominarli almeno totalmente, ed in ciò è riposto il trionfo della sua pietà, di quella pietà di cui S. Paolo ha detto ch'è d'una suprema necessità. Matilde di Nèdonchel non aveva un carattere troppo felice; era d'una natura ardentissima: in queste nature ritroviamo più risorse, più slancio, un ideale più alto, un volo più ardito; ma quanta tempesta talvolta, quanti perturbamenti in queste anime di fuoco! Anche la nostra giovinetta potè nella sua prima fanciullezza far temere i suoi parenti per il suo avvenire. Essendo

d'una estrema delicatezza, si ribellava alla più piccola sofferenza, e siccome non poteva protestare che con le lagrime, ad ogni contrarietà che le accadeva a tavola o nei rapporti ordinari colle persone di famiglia, versava rivi di lagrime. Alle volte, dopo una riprensione, saliva nella sua camera di studio per nascondere la sua vergogna e la sua emozione, sedeva innanzi al suo piccolo scrittoio, ed allora tutto ciò che le capitava tra le mani scontava il suo cattivo umore; penne e carta volavano in lontananza, le matite scheggiate, e restava per qualche tempo così a divorare il suo livore. Tutto ad un tratto sentiva un piccolo braccio circondarle il collo, i suoi occhi si scontravano con quelli di Carolina. « Matilde, le diceva costei; quanto sei stolta! » Era ben raro che questo piccolo rimprovero non la facesse rientrare subitamente in sè.

Benchè in quella casa benedetta, ove tutti s'inspiravano ai pensieri della fede, non vi fossero mai preferenze per l'una o l'altra delle sorelle, pure, siccome la più grande rispondeva meglio alle cure che riceveva, le testimonianze di affetto erano per lei più numerose e più spontanee. A Matilde, che amava teneramente sua sorella, non poteva ciò dispiacere; ma il dubbio che fosse lasciata nella dimenticanza erale dolorosissimo; appartavasi in silenzio e, col cuore gonfio, consumavasi nella sua bile. Invano la tenerezza fraterna si sforzava di versare un po' di balsamo sopra quelle piaghe: la fanciulla soffriva e desiderava morire. Un giorno andava sola errando nelle vicinanze della casa colla mente ripiena di tetri pensieri: aveva allora otto anni e trovavasi nella sua famiglia a Tournai. A che vivere più lungamente? Ella era nata per sventura sua e de' suoi parenti. Esigevasi da lei più di quello che poteva, l'istigavano a correggersi: aveva provato; era opera inutile. Dacchè tutti soffrivano ed essa per prima, non era meglio finirla? Sul momento, presa da una ispirazione spaventevole, si avvìa ad una pianta di aconito decisa di avvelenarsi. Colà Iddio l'aspettava. Alza la mano fino alle bacche della pianta, ma una

forza invisibile sembra paralizzare il suo braccio. La fanciulla si ostina e ritorna più volte alla prova, ma invano: tosto una luce l'investe; sorpresa, spaventata, alza gli occhi e vede la Vergine Maria che la guarda con dolcezza e pietà. Era una grazia insigne che tutta la intenerì e di cui serbò il più dolce ricordo insieme ad una affettuosa fiducia in Maria. Giunta all'undecimo anno fu posta in educazione a Jette, presso Bruxelles, dalle Dame del Sacro Cuore. Provò un'impressione penosa allorchè le convenne dare l'addio a sua madre e la porta di casa si chiuse dietro di lei. Ma la compagnia della sorella che ivi l'aveva preceduta, la bontà materna delle sue maestre e la gioia comunicativa delle giovanette amiche le resero subito familiare questo nuovo tenore di vita. Qualche giorno dopo era classificata tra le più ardenti nel giuoco e tra le più applicate nello studio. Come accade a queste nature vivaci ed accentuate, fu subito conosciuta: un cuore eccellente, incapace di procurare il minimo dispiacere a chicchessia, ma carattere indomito e d'una irascibilità ed indipendenza estreme e sopra tutto una pietà instancabile nella preghiera e nelle conversazioni edificanti. Era stata condotta a Jette per prepararsi alla prima comunione. Ben tosto questo grande atto fu l'oggetto di tutti i suoi pensieri, di tutti i suoi desideri e degli sforzi continui che faceva per correggersi de' suoi difetti. Quanto più il momento si approssimava, tanto aumentava la sua gioia, come pure le sue preoccupazioni; chiedeva ovunque preghiere e l'anima sua avrebbe voluto avere in questo primo incontro con Gesù Sacramentato il fervore di S. Luigi Gonzaga, di santa Teresa e di santa Caterina da Siena.

La vigilia del gran giorno provò una pena di coscienza dolorosissima: una nube senza dubbio s'era frapposta tra Dio e l'anima sua; forse era una colpa interna di cui il suo orrore al peccato le aumentava la gravità; oppure era una semplice prova voluta dal Signore per la quale richiedevasi grande violenza. Questa colpa

adunque che Matilde aveva sempre innanzi agli occhi preoccupava il suo spirito, e non poteva risolversi a manifestarla; l'ora della confessione era giunta e tutt'ora perdurava la spaventevole ripugnanza di aprire il suo cuore: erano vere angosce. Alla fine, nell'impeto dell'emozione, la povera fanciulla corse a gettarsi ai piedi di Maria e le disse piangendo e singhiozzando: « Vi prometto, o mia buona Madre, che se mi otterrete questa grazia, rinunzierò al mondo e mi consacrerò per sempre a Dio per non amare e servire che Lui solo per tutto il tempo della mia vita. » Iddio aveva ottenuto da quest'anima quanto desiderava, ed il demonio era stato vinto da un atto di eroica generosità; la calma ritornò subito ed il dì seguente fu un giorno passato nel cielo.

Da quel giorno, questa fanciulla, una volta che ebbe gustato le dolcezze dell'Ostia, fu presa da una fame sublime, e non lasciò via intentata per ottenere di comunicarsi spesso. Ecco un biglietto che scrisse a sua sorella: « Ho un'idea eccellente; recati subito dalla signora Clementina e domandale se possiamo, Maria L. ed io, comunicarci lunedì. Prometti per parte sua e mia che saremo molto buone per meritare questo favore, e mentre tu sarai dalla signora Clementina, io andrò in cappella a pregare con tutto il cuore la nostra Madre che ce lo accordi; son certa che mi esaudirà e se ce lo rifiuta è perchè noi non ne siamo degne.... Se la signora Clementina opponesse difficoltà, tu insisti molto. » E a credere che vi riuscisse: la santa Vergine era nella cospirazione! Comunque sia, niente è più commovente quanto il vedere queste due fanciulle dimandare, con tanta insistenza, il pane Eucaristico.

Parvuli petierunt panem, dice il profeta, i piccoli fanciulli sono affamati di questo pane. Per avere nel cuore queste sante avidità in un'età senza riflessioni, bisognava avere tutt'altro che le aspirazioni e gl'impulsi d'una fede comune. Questi slanci sì forti, in un animo così giovane, suppongono, per parte di Dio, grazie non ordinarie.

Non ci sembra di scorgere fin d'ora l'avvenire di quest'anima? Iddio la vuole per sè, e già le ha impresso segni infallibili di predestinazione; ma essa non gli parlerà interamente che dopo vivissime lotte, perchè ha gravi difetti da combattere. Noi non abbiamo voluto nascondere questa vita sotto veli menzogneri che ricoprono ogni cosa coi più lieti colori; diremo tutto senza domandarne perdono alla memoria della nostra amatissima serva di Dio; ripeteremo che il trionfo più glorioso della grazia apparisce in tali umiliazioni della natura. Matilde era violenta: che cosa non possiamo aspettarci da lei quando il vigore di quest'anima e l'ardore del suo sentimento saranno rivolti al cielo? La fanciulla aveva bisogno imperioso di amare e d'essere riamata: quale fiamma di carità quando questo cuore penetrato fin dal principio dell'amore divino, si darà interamente a Lui! La grazia dovrà rivolgere in bene anche i difetti di questa ricca e profonda natura.

Il modellatore non sempre sceglie la terra più malleabile: alle volte ritrae la materia del suo lavoro da sostanze più dure, ma anche più preziose; le frantuma, le impasta, le purifica da ogni elemento estraneo e si pone all'opera con tanto più amore quanto più gli costa fatica. Quindi, quando sotto le sue abili dita questa massa di materia informe si è foggjata a graziosi contorni, sopravviene la fiamma per penetrarla, indurirla, e, mediante un'azione misteriosa, produrre nei lati la luce co' suoi più dolci riflessi, ed è allora che apparisce candida e trasparente come un cristallo tersissimo, un vaso prezioso che si colloca al posto d'onore.

Forse Matilde a preferenza d'altri, aveva bisogno di questo lavoro dolce ed incessante che Nostro Signore fa in ciascuna delle anime nostre. In lei la volontà era capricciosa e ribelle, la grazia doveva raddolcirla; la delicatezza era esagerata, i rigori della mortificazione vi dovevano sostituire quella fermezza e quella consistenza che distinguono un cuore veramente cristiano; per ultimo doveva passare attraverso tutte le infermità

e le miserie della natura una fiamma celeste, la fiamma della carità che purifica e trasforma quanto essa tocca. Iddio poneva in quest'opera le cure più affettuose e le tenerezze più intelligenti perchè amava avere in Matilde un vaso di elezione.

CAPITOLO II.

Il Curato d'Ars

MATILDE restò ancora tre anni nell'istituto del Sacro Cuore di Jette; dopo, nel 1857, si ricondusse in famiglia per compirvi l'educazione. Niente era cangiato nelle condizioni ove quest'anima andava a vivere: la stessa atmosfera di fede e di pietà, i medesimi principj saldi e forti, le stesse sollecitudini affettuose, eccetto la tenerezza materna che prodigava cure ancora più speciali a questa giovine pianta, che, dopo tutto, conservava ancora qualche cosa della freschezza e della asprezza primiera. Nell'interno ove Iddio la riconduceva, non vi erano che influenze santificanti; si lavorava, si pregava, si sapeva soffrire anche per le distrazioni. Egli è vero che questa famiglia non era di quelle a cui sono necessari il rumore ed il falso splendore del mondo. A Parigi, ove il signor Nédonchel passava l'inverno, quando le due sorelle avevano terminato il loro lavoro, si chiudevano i libri e, serrate le borse, si andava a fare una passeggiata, od a comprare vestiti per le famiglie povere, oppure ad assistere a qualche funzione in una chiesa qualunque; la sera poi si riceveva qualche amico, ma pochi e scelti. Due o tre mesi passavano così, quando poi la primavera ricondu-

ceva il bel sole ed i fiori, si riprendeva il volo verso Tournai, la tranquilla Tournai con le sue buone persone anziane, come diceva Matilde, con il piccolo giardino vezzoso per verdura, e la vita uniforme e calma come le acque placide dell'Escaut, che scorrevano presso la casa vecchia e silenziosa.

Matilde, a quanto sembra, non doveva far altro che lasciarsi andare alla felicità. Sul fiore dell'età, graziosa e vivace come lo si è dai dodici ai quindici anni, fornita di molta gaiezza di spirito, si trovava, per così dire, tutta involta nella pace e nella tenerezza. Eppure v'erano delle nuvole nel cielo di questa giovinezza cui conveniva tanta serenità: era sempre quel carattere assoluto che turbava tutto. La fanciulla sentiva rivoltarsi la natura tutte le volte che le si comandava qualche cosa che non le piacesse; finiva per obbedire, è vero, ed in famiglia nessuno si ricordava che ella evesse disubbidito una sol volta, ma non vi si decideva che dopo aver provato delle piccole scene di resistenza nelle quali, per buona sorte, ritrovava innanzi a sè la più ferma e la più calma autorità. Cosicchè quasi in ciascun giorno eranvi nuovi capricci, nuove differenze, vive impazienze e grandi angosce senza ragione, poscia lagrime di collera infantile, lagrime di pentimento che provenivano dal fondo dell'anima; alle volte, per ore intiere, un mutismo penoso per tutti, ed in altri momenti un abbandono vezzoso ai piedi di sua madre, slanci felici, lunghi intrattenimenti, in cui la fanciulla metteva del cuore e dello spirito. Matilde, in una parola, si abbandonava ad un umore ineguale e spiacevole. In questo stato lottava, soffriva, reagiva per mezzo della preghiera, ma non giungeva mai a dominarsi completamente.

Si stenta a comprendere come dopo tanti favori segnalati, ella fosse ancora a tal punto d'imperfezione. Ohimè! quanto è difficile acquistare la pienezza della virtù cristiana! Chi nol sa? Chi di noi in certi giorni, non è stato penetrato da pensieri di fede e non ha sentito l'impulso della grazia che lo sollecitava e sospin-

geva alle vittorie più generose? Ma poi la volontà è venuta meno innanzi alle resistenze della natura, e benchè coll'anima ancora commossa dalle dolcezze dell'amore divino, noi siamo ricaduti nel nostro peccato. Chi non conosce per sua esperienza per noi questa storia dolorosa? È solo dopo lunghissime lotte, che la volontà finisce per abbandonarsi intieramente alla grazia, ed anche allora è dessa sicura da ogni sorpresa?

Gli anni giovanili scorrevano così per Matilde senza altri incidenti che queste lotte giornaliere. Addolorata per le colpe che le sfuggivano, cercava rifugio contro sè stessa in una pietà soda, e difatti si sentiva trasportata verso Gesù con tanta maggiore forza, quanto più trovava occasione di diffidare di sè nelle sorprese e nei mancamenti della sua natura. Nel tempo della sua prima comunione, aveva promesso che si sarebbe consacrata intieramente a Lui; crescendo in età questo sentimento prese sempre più consistenza e non bramava che l'ora in cui le sarebbe stato permesso di emettere il voto di castità; la prudenza del suo confessore la costringeva ad aspettare ancora, per farle apprezzare senza dubbio sempre più l'importanza di quell'atto; ma ogni indugio eccitava maggiormente i suoi desideri. Infine l'autorizzazione tanto sollecitata fu accordata, e nel mese di giugno 1858, Matilde ebbe la felicità di fare il voto di castità per un anno. E qualche giorno dopo, le fu concessa una nuova gioia.

Il signor Nédonchel si decise di fare tutti insieme un pellegrinaggio ad Ars, passando prima per La Salette. Al punto di vista puramente umano, questo villaggio d'Ars, a cui si doveva pervenire da tanta lontananza, era ben poca cosa. Ivi trovavasi un povero curato, una chiesa meschina e miserabile, una popolazione di costumi semplici; ma eravi un santo! e vedere un santo è una felicità che basta a certi per riempirli e signoreggiarli d'un luminoso e fortificante ricordo. Questi viveva in mezzo a privazioni ed austerità rare.

Tale è l'ascendenza della santità ed il dono che ha il cristianesimo di mettere in vista ciò che vi ha di più umile e rendere venerabile la stessa miseria. Si vedono famiglie patrizie nulla stimare tanto in mezzo ai tesori lasciati dagli avi, quanto fra i cenci che portò altre volte uno sventurato mendicante. Un giorno (è da una lettera di Matilde che lo apprendiamo) vi fu una gran festa in casa di suo padre; eravi un andare e venire ed una gioia più che ordinaria: si era ricevuto, con l'autorizzazione di ritenerlo per qualche giorno prima d'inviarlo ad Amettes, il povero giaciglio ove san Benedetto Labre aveva reso l'ultimo respiro! Il pellegrinaggio del 1858 cominciò dalla Salette; si andava ad invocare la Vergine della penitenza e delle lagrime e domandarle, tra le altre cose, la guarigione d'una madre amatissima. Matilde aveva ottenuto di ascendere a piedi la santa montagna, avrebbe voluto di più e la sua pietà di già desiderosa di mortificazioni sarebbe stata pienamente soddisfatta, se le si fosse permesso di fare la salita a piedi nudi. Giunta al luogo dell'apparizione, si passarono due giorni nella gioia e nella preghiera; la pia giovanetta su quella cima fortunata e benedetta, santificata un giorno dalla presenza e dalle lagrime di Maria Vergine, era penetrata da raccoglimento profondissimo. Ivi rinnovò il voto di castità e tutta contenta d'appartenere a Gesù, comprò un piccolo anello d'argento, che portò poi sempre in segno di alleanza collo Sposo divino.

Anche Ars le riservava gioie non meno pure e grazie non meno preziose. I pellegrini, il giorno in cui giunse la famiglia Nédonchel, erano numerosi; Matilde erasi ritirata nella cappella della santa Vergine per pregarvi con più raccoglimento: quando ecco entrare il santo Curato, vestito degli indumenti sacerdotali e subito richiudersi la porta della cappella, cosicchè Matilde si trovò sola presso l'altare ove Don Vianney doveva celebrare la s. Messa. Ma lasciamo che essa stessa ci racconti l'accaduto. « Io non so se la cappella

è piena, ma sono lì in ginocchio per terra e vicinissima all'altare. Alzo gli occhi e mi è impossibile di abbassarli di nuovo tutto il tempo della Messa. Che vidi? Vidi quanto non ho mai visto, nè prima nè dopo. Questo venerabile sacerdote non può parlare, egli sembra presso a spirare. L'emozione lo soffoca, le lagrime scorrono lungo le sue gote come due ruscelli. Ancora io piango alla vista di un tale spettacolo. Io che non avevo pianto la vigilia della mia prima comunione nel domandare perdono alle mie maestre ed alle mie compagne, io che non avevo pianto, per così dire, sino al presente, che per collera e per vanità, da quel giorno, lo dico in presenza del mio Dio, non ho potuto astenermi dal piangere. Ma pure l'avevo visto piangere quell'uomo di Dio, piangere sino a fendere l'anima, non perchè i suoi pianti fossero clamorosi, ma colmi di amarezza! » Questi detti sono pieni di vita, l'espressioni le scaturivano in tutto dal cuore e la sua penna, si dice che era ribelle quando trattava un soggetto profano.

Dopo il ringraziamento il curato d'Ars tornò al suo confessionale, assediato come sempre da penitenti di tutti i paesi. Egli confessò moltissimo, e questo non è il minor merito di quella vita sacerdotale così bene spesa. Matilde era nella fila, modesta e raccolta, ma un po' tremante, perchè doveva dire un segreto di coscienza che le era di peso; l'uomo di Dio la chiamò subitamente. Sembra che le anime più belle debbano essere sempre le più tranquille e le più serene. Quando all'esteriore si vedono così calme, si pensa subito a quei laghi limpidi nascosti nel seno di una valle, riparati dai venti, e che riproducono sullo specchio inalterabile delle loro acque il dolce e cupo azzurro dei cieli.

E veramente esse non conoscono quei movimenti e quelle furiose tempeste, che gettano in certuni le passioni scatenate. Tuttavia Iddio permette che queste anime abbiano le loro perturbazioni ed alle volte molto dolorose; nè da queste perturbazioni preserva sempre

la delicatezza dell'anima, anzi spesso le fa nascere essa stessa.

« Non conosco la coscienza degli scellerati, diceva S. De Maistre; non conosco che quella d'un uomo onesto, e questo è spaventevole ». Sono pochi i Santi che non abbiano sofferto quelle pene dolorose che provoca il paragone del dovere e delle loro imperfezioni, quelle aridità che desolano e fanno paura, quelle emozioni involontarie della passione che appena intraviste fanno tremare di terrore e lasciano dietro a sè un ricordo odioso. Durante più mesi S. Francesco di Sales non si credette condannato all'inferno? Anche il curato d'Ars passò per questa via, egli a cui era stato concesso guarire tanti di questi poveri malati spirituali.

Matilde aveva una pena interna, la cui natura ci è rimasta incognita; aveva sofferto molto, ma nel confessionale del curato d'Ars disparve ogni cosa.

Prima ancora ch'ella gli avesse fatto parte delle sue spirituali inquietudini, egli indovinò il segreto di quella coscienza sgomentata, le parlò della misericordia di Dio, di quella tenerezza del Cuore divino da cui ella aveva ricevuto favori speciali, sì bellamente si addiportò che attutì per sempre quelle dolorose e gravi agitazioni.

Penetrando dopo, d'un colpo d'occhio, nell'anima privilegiata che aveva innanzi a sè, per quel dono della vista interiore che era in lui tanto rimarchevole, ne scoprì tutto il candore, ne scandagliò tutte le risorse, ne scorse tutta la storia e in una volta ne abbracciò, senza dubbio, il suo passato pieno di speranze ed il suo santo destino, poichè le disse: « Oh! quanto siete felice! Non pensate che alla riconoscenza ». Matilde gli parlò allora del suo desiderio d'abbracciare la vita religiosa, delle promesse fatte a Dio e de' suoi voti. La sua vocazione per Don Vianney non fu in dubbio; egli gliene dette la certezza; ed io vi lascio pensare se Matilde ne fu contenta.

Tre giorni ancora rimase ad Ars, durante i quali Matilde rivide più volte il suo santo curato, e quando

s'imbatteva al suo passaggio, egli riconoscendola, le indirizzava ogni volta parole paterne; i devoti pellegrini vedendo la benevolenza del santo curato verso la giovanetta, la pregarono di donandare per loro delle medaglie e delle immagini, che furono loro gentilmente accordate. Al momento della partenza, la famiglia si riunì per dare l'addio a Don Vianney e raccomandarsi alle sue orazioni. Egli si voltò a Matilde « Voi già ci lasciate, le disse!... Ebbene, restiamo uniti colle nostre preghiere, e ci ritroveremo là in alto ». Diede loro la sua benedizione; tutti i viaggiatori piangevano ed egli stesso aveva le lagrime agli occhi. Matilde volle portar seco un ricordo visibile del suo pellegrinaggio e lo conservò sempre con la maggior cura: era un crocifisso comperato alla Salette e benedetto dal curato d'Ars. In appresso, quando l'amore di Gesù si diffuse in lei in fiamme sempre più ardenti e che finì per accendere il suo cuore sino a farle soffrire dolori fisici alle volte vivissimi, il suo unico sollievo era quello di posare sul suo petto l'amatissimo crocifisso d'Ars. Ars, le sue gioie, le sue pietose emozioni, le parole del santo curato, la luce che esse avevano prodotto, tutto restò impresso nell'anima di Matilde. L'impressione fu profonda, come lo si vede dai numerosi passi del suo giornale, ove parla in termini commoventi del pellegrinaggio del 1858 e di colui che chiama « suo buono e santo curato d'Ars ».

« Io cerco di espiare una parte dei miei peccati con qualche sacrificio (dice in data del 13 gennaio 1862), ma che cosa è questo per i miei innumerevoli peccati? Quando penso a tutto ciò che ha fatto il curato d'Ars, egli così santo! che diverrò io, io peccatrice! Fortunatamente egli mi ha assicurata che persevererò. Ciò mi riconforta non poco ». D'altra parte leggiamo nella vita del curato d'Ars, queste parole che un giorno indirizzava alla folla accalcata nella sua piccola chiesa: « Noi doniamo la nostra gioventù al Demonio ed il rimanente al buon Dio che è così buono, da contentarsene pure.

Fortunatamente non tutti fanno in questo modo. Vi era qui una nobile signorina delle prime famiglie di Francia, la quale è partita questa mattina, è molto ricca, ricchissima.... Si è offerta al buon Dio in sacrificio per l'espiazione dei peccati e per la conversione dei peccatori. Porta una cintura tutta guernita di punte di ferro, si mortifica in mille modi senza che i suoi parenti sappiano nulla. È pallida come un foglio di carta.... È un'anima bella, molto accetta al buon Dio, come ve ne hanno ancora nel mondo; è ciò che impedisce al mondo di finire ».

A chi si riferivano queste parole noi non lo sappiamo di sicuro, e nulla osiamo affermare. Coloro che conobbero Matilde e che videro in quel giorno l'interesse affettuoso che il curato d'Ars le dimostrò, non hanno potuto astenersi di applicarle a lei. Comunque sia, queste due anime si riconobbero subito della medesima famiglia. Iddio aveva procurato il loro incontro perchè l'una insegnasse all'altra come bisogna amare, e la lezione per vero fu così viva che non poteva essere perduta. Dopo più di trent'anni di distanza, ci sembra vedere questa scena commovente; questo santo vegliardo all'altare, col corpo pallido, estenuato da digiuni spaventosi, colle sue carnagioni diafane originate dalle lunghe macerazioni e l'approssimarsi della morte, lo sguardo fisso nell'Ostia e l'anima tutta costernata al pensiero di tanta bontà per parte di Dio, e di tanta malizia per parte degli uomini e a lui vicina la timida e generosa fanciulla, immobile, commossa e come perturbata da questo spettacolo, abbandonandosi con generosità a questa vita dell'amore divino che d'ora innanzi riempirà la sua esistenza, lasciavano cadere ambedue su questa terra benedetta le loro lagrime di amore e di dolore, questo quadro sarà per noi un ricordo delizioso di famiglia. E come dimenticare infatti che la giovane serva di Dio, fu dal Santo del secolo XIX iniziata alle intense tristezze, agli ardori appassionati ed alle sante emozioni della pietà; ch'ella fu da

lui marcata dell'impronta dei santi? Essi per certo si sono ritrovati, presso il divin Cuore, al disopra delle nostre miserabili inquietudini, l'uno in quel gruppo di anime forti e valorose che difesero e propagarono la fede e che la Chiesa raccoglie in un gruppo cui dà il nome di Confessori, l'altra in quell'intimo e raggiante corteggio delle Vergini che seguono l'Agnello. È qui che li vedrà la Chiesa, allorchè il tempo sarà giunto, nè noi ne dubitiamo: potessimo affrettarlo con le nostre preghiere! Essa, con un giudizio definitivo, proclamerà la loro gloria, e se, come è naturale, riserva in primo luogo al santo sacerdote, che ha fatto tanto bene e tanti miracoli, l'onore degli altari, non dimenticherà forse l'anima nascosta, ma cara al Sacro Cuore, quale fu Matilde dei Conti Nédonchel.

CAPITOLO III.

Direzione

In pellegrinaggio d'Ars doveva fare epoca: l'anima di Matilde vi aveva preso definitivamente il suo slancio e, come abbiamo visto, ella andava sempre più sollevandosi in alto: voleva divenire una gran santa. Ma Iddio non vuole che in questa terra le anime camminino sole, abbandonate alla loro inesperienza ed alla loro debolezza. Il cammino ha le sue sorprese, le sue stanchezze, i suoi imbarazzi, le sue difficoltà alle volte inestricabili. Per stimolare il coraggio degli uni, per moderare le false precipitazioni degli altri, per mostrare a tutti i pericoli della via ed i passaggi sicuri, è necessaria una

guida; e la guida dell'anima in questo cammino della perfezione è il direttore. Ad ogni soldato è necessario un capo, ad ogni afflitto un consolatore, ad ogni malato un medico, ad ogni peccatore un sacerdote che lo richiami al dovere, poichè non è nelle abitudini della passione di osservarsi, conoscersi e ritornare da sè stessi nella buona via. Ed è per questo che la direzione diviene necessaria soprattutto per le anime chiamate alla vita perfetta ed interiore. Il più gran male che possa cogliere all'uomo, dopo quello della mancanza della salute, è quello di non giungere alla perfezione a cui Iddio chiama ciascun di noi. Ora, quanti ve ne sono ai quali Iddio ha fatto nascere immensi desideri, tendenze invincibili verso la più alta sommità della carità divina e che resterebbero a mezza strada, inquieti, sofferenti e cercando la loro via! Essi non hanno l'uomo scelto da Dio per condurli. Cerchino, dimandino, preghino e Dio che non può mancare alle anime, che ha stabilito il suo divino sacerdozio per gli uomini, manderà sul loro cammino un sacerdote e porrà sulle labbra di questo gl'incoraggiamenti ed i consigli di cui avranno bisogno, ed essi allora aprano il loro cuore e sottomettano la loro volontà; perchè la virtù cristiana innanzi tutto è un'obbedienza. Fosse uno favorito di rivelazioni veramente divine, avesse pure lo spirito rischiarato da lumi soprannaturali, importa soprattutto che sia diretto. Nessuno fu più sommo al suo direttore quanto santa Teresa e nessuno sembrava averne così poco bisogno. Benchè, alle volte, si scorga in lontananza, in pieno chiarore, la sommità verso la quale si cammina, non bisogna per questo al viaggiatore una guida per evitare le gole ed i sentieri perduti nel cuore della montagna?

Matilde Nédonchel non sembrava naturalmente disposta a questo interno abbandono di sè stessa che pure è necessario nella direzione dello spirito; ella aveva un carattere troppo indipendente, e l'umiliarsi, rinunciando alla sua volontà, le costò sempre.

Noi siamo portati a fare del bene, siamo, all'occasione, capaci di generosità e non siamo umili! Ma alle volte a forza di generosità si giunge all'umiltà, e questo è quanto fece Matilde; ella colla sua ardente natura si abbandonò al sacrificio più penoso, a quello della sua volontà e, come si è detto, si lanciò nell'ubbidienza a corpo perduto. Ci sia permesso a questo proposito recare la testimonianza d'un pio e dotto religioso, che la diresse dal 1856 al 1862: « Il suo spirito di obbedienza verso il suo direttore era veramente ammirabile, e benchè ancora giovane, vedeva in lui vivamente quanto la fede ci dice; io non mi ricordo ch'ella abbia una sola volta mancato all'obbedienza ». Ciò che ora diremo, ci mostrerà se abbia mai pensato di mancare d'obbedienza. È un voto che il suo direttore, dopo vivissime istanze, le aveva permesso di fare: « Oggi 15 ottobre 1859, io, Matilde Nédonchel, sotto gli auspici della gloriosa santa Teresa, che prendo per mia direttrice spirituale, innanzi a Dio mio amore, ed innanzi alla mia cara madre Maria, come pure innanzi a tutti gli Angeli ed a tutti i Santi, rinunzio, come nel giorno del mio battesimo, a Satana, alle sue pompe ed alle sue opere; di più prendo Gesù per mio unico sposo e mio unico amore su questa terra ed a Lui mi consacro rinnovando il mio voto di castità per cinque anni, vale a dire, sino al giorno in cui spero d'averne la felicità di consacrarmi a Lui intieramente in un ordine religioso, secondo la promessa che ho fatta altre volte alla mia buona madre Maria. Aggiungo a questo voto quello di obbedienza a mio padre, a mia madre ed al padre L. in tutto il tempo che mi confesserò da lui. Di più mi impegno di non mai violare questi due voti perchè possa ottenere per essi il perdono dei grandi e numerosi peccati che ho commesso ». Noi in appresso potremo dire senza dubbio quali erano i grandi peccati di cui qui si parla; ma ora non possiamo che ammirare abbastanza l'energia della fede e della virtù in questa giovanetta di 16 anni. Ella vuole ad ogni costo pregu-

stare la vita religiosa e la prende dal lato più austero e più profondo, perchè l'ultima cosa a cui l'uomo rinuncia è la sua volontà. È pure vero che il profitto è completo per chi ha questo coraggio; egli è certo di fare la volontà di Dio, cosa assai meritoria, e di più non è esposto agli errori del capriccio e della passione. Nella direzione, i vantaggi sono in ragione della fiducia del penitente e della chiarezza con la quale apre l'anima sua.

Matilde, come abbiamo visto, fin dal principio aveva avuto grandi ripugnanze a vincere; ma a forza di lottare aveva finito col cacciare da sè il demonio tagiturno; era giunta al più completo abbandono. Abbiamo di lei resoconti di coscienza dettagliati e minuziosi, ove tutto è dichiarato con grande precisione. D'altra parte gli avvisi del sacerdote non andavano perduti; ella raccoglieva fin le briciole più piccole di quel pane prezioso che è la parola di Dio, e gli avvisi stessi inseriva nel suo giornale. « Io amo tanto trascriverli, dice ella, per poterli rileggere più tardi! Non li ricordo mai quanto vorrei ». Quali eranò questi avvisi? Quale direzione veniva data a questa volontà che rinunciava a sè stessa e si sottometteva all'impulso di un altro? Si può supporlo dalla sua natura. Ella era di coloro che nulla arresta e spaventa; essi vogliono una virtù che loro costi il riposo, le gioie della loro vita ed il sangue delle loro vene. Per fortuna il direttore è lì per prevenire gli eccessi e mantenere quelle regole di sobrietà di cui S. Paolo ne fa la condizione della sapienza: *sapere ad sobrietatem*.

Lungi dunque dallo stimolare Matilde nella via del sacrificio, i suoi direttori non facevano che raffrenarla; le sue generose aspirazioni ed il suo coraggio sorpassavano le sue forze. Questa generosità veniva attinguta da buona sorgente; la Serva di Dio si confessava e si comunicava spesso, e quale intensità di fede ella recava a questi grandi atti della vita cristiana! « Venerdi sono stata a confessarmi... Quello che amo nella

confessione è quel momento supremo in cui il buon Gesù mi perdona ogni cosa; in quel momento io sono così felice che vorrei durasse sempre. Mi sembra sentire quel sangue divino che scorre sull'anima mia per purificarla, e parmi ch'essa divenga bianca come la neve. Allora penso: Egli è là, è Egli che mi parla; Egli mi ha perdonato, m'invita ad accostarmi a Lui; Egli mi dice: tu sei pura, vieni a cibarti delle mie carni ed a bere il mio sangue ». (Giornale, 12 gennaio 1862).

Tali inviti erano per lei troppo incalzanti, perchè non vi corrispondesse con premura; non era necessario di spingerla al santo banchetto come tanti cristiani languenti; ella aveva il gusto della S. Eucarestia. Una volta tuttavia il sentimento della sua indegnità fu così vivo che fu come spaventata dal gran numero delle sue comunioni e ne parlava gemendo. « Ebbene, le rispose il padre L., tentate di comunicarvi una volta di meno. » La prova era troppo ardua; dopo due giorni la pia fanciulla si sentiva quasi mancare; si posdomani tornava a domandare di comunicarsi come per il passato. Quivi cadrebbe in acconcio di parlare di quei santi religiosi che direbbero quest'anima privilegiata; ma gl'interessati ci hanno imposto di tacere; il che, credo, non stupirà coloro dei nostri lettori che li conoscessero. Nel mese di maggio dell'anno 1862, il padre L. lasciò Tournai; ciò fu per Matilde una vera desolazione ed un grave oggetto d'inquietudine. A chi d'ora innanzi svelare la sua anima? A chi domandare di continuare quella direzione forte, saggia e prudente di cui aveva fino allora goduto? La giovanetta fece una novena e poi andò a presentarsi ad un altro religioso Redentorista. Fin dal principio si sentì esaudita e quegli ch'essa chiamava il buon padre Paolo, prese per sempre la direzione del suo spirito. Ancora altri sacerdoti le fecero del bene; e qui, ohimè! la morte ne lascia più liberi.

Ogni anno, Matilde si ritirava presso le Dame del Sacro Cuore, e se essa seguiva devotamente gli esercizi, se ascoltava con rispetto le istruzioni e gli avvisi del

predicatore, ce ne fanno fede i numerosi appunti delle sue note del ritiro. Quivi ebbe occasione di vedere il p. di Pontlevoy e di ascoltare le sue nuove e solide istruzioni alle quali sapeva accoppiare non poca unzione. Quivi accorsa, si scontrò due volte col padre Olivaint il quale aveva la tempera di un santo ed un'energia di volontà che gli faceva abbracciare ed affrontare i più duri sacrifici, ed una forza ed un amore così intenso che non si trova se non in un cuore di apostolo. La Comune, con una nuova e decisiva consacrazione, ha coronato le sue virtù, facendone di lui un martire. Questi produsse su Matilde una viva impressione, le sue parole le penetravano sino all'intimo del cuore, come ce lo dicono chiaramente il giornaletto di Matilde ed il giornale dei ricordi del p. Olivaint, per sentire quanta rassomiglianza e quale affinità vi aveva tra queste due anime.

La giovanetta in questi ritiri non si limitava a raccogliere solo le annotazioni, ma di più il pensiero del predicatore veniva scritto sul suo quaderno tutto caldo e tuttora palpitante, con a lato l'applicazione personale che se ne faceva e quindi le risoluzioni. In ciascuno de' suoi ritiri si osserva un nuovo regolamento, e sarebbe uno studio che non mancherebbe nè di vaghezza nè di profitto, se si prendesse la serie de' suoi regolamenti e vi si osservassero i progressi di quella virtù che va purgandosi di giorno in giorno.

L'ideale si eleva di volta in volta, appariscono nuovi orizzonti più puri e più distesi, sono dichiarate necessarie mortificazioni a cui forse non aveva mai pensato e di più si scoprono imperfezioni che neppure si supponevano e che ora offendono il suo sguardo. « A quella guisa, così ella dice richiamando le parole d'un gran vescovo, che il sole penetrando co' suoi raggi in una camera priva di luce, lascia scorgere una quantità di piccole molecole di polvere, così, quando un raggio di grazia penetra in un'anima che era rimasta fedele alle sue divine ispirazioni, i raggi del sole di giustizia vi sco-

prono una moltitudine di piccoli atomi di imperfezione, che uno per l'innanzi non scorgeva. »

Bisognerebbe vedere nelle sue note con quale vigilanza infaticabile e severa perseguitava le sue imperfezioni.

Una delle prime riforme fu quella della scelta dei libri; amava molto la lettura ed andava quasi per istinto agli autori seri; alle volte, è vero, sul suo tavolo si rinvenivano libri profani, giornali di damigelle, periodici, la cui redazione era al tutto inoffensiva, ma questi non potevano offrire alla sua curiosità che una vana pastura. Spesso si rimproverava di leggerli: ricreare lo spirito colle chimere, senza alcun profitto per l'anima non era questo rapire a Dio il meglio del suo tempo e del suo pensiero?

Poco a poco promise a nostro Signore di astenersi da letture profane. I suoi regolamenti racchiudono ancora tutti gli altri particolari; il lavoro, il contegno, la toletta, le relazioni con i suoi parenti e con le persone di servizio, le visite, le conversazioni, l'umore, l'umore soprattutto perchè è sempre lì il punto debole; tutto è vigilato, tutto è marcato con una rigorosa precisione. tutto è purificato da pentimento ed amore, e la sua vita infine apparisce come un santuario raggianti da dove è stata cacciata spietatamente l'ombra stessa del male e del meno perfetto. Nel suo giornaleto si scorge la stessa precisione e lo stesso senso pratico. Un giornale è una cosa eccellente, quando ha il suo posto nella vita d'una pia giovanetta con tutte le riserve che comanda la prudenza. Sul fare della notte, quando uno si ritira nella sua stanza forse col cuore affranto, la coscienza in pena e l'anima affaticata da mille piccole sciocchezze che hanno molto spesso occupata durante la giornata, è bene trovarsi un momento solo con sè stesso, ripensare al passato, scuotere la vile polvere del peccato ammassata durante quel giorno e terminare con una preghiera, qualche volta con una lagrima, eccitandosi ad atti migliori.

Col giornale si ritorna nelle idee serie se si ha avuto la disgrazia di dimenticarle. Come è caro questo amico e confidente di tutti i segreti, tanto più caro quanto più gli si dice tutto e che è noto a Dio solo. Bisogna però cancellare l'io, quest'io odioso e tanto ingegnoso che s'insinua fin sotto le apparenze della più severa umiltà. Si fa della letteratura ed uno ci si ammira compiacendosi in secreto ne' suoi propri pensieri, e quando bisognerebbe frenare la propria accidia e fare generose risoluzioni, ci abbandoniamo ad un delirio dolce, a non so qual poesia velata e sentimentale che snerva lo spirito. Qui, più che altrove, è necessario sprezzare la frase, la frase è un parassita che divora il tempo ed il pensiero. Quelle elaborazioni lunghe, quel livellare i motti cercati con cura, come sarebbe meglio lasciarli da parte e di volare al pensiero vero e solido anche al rischio di non essere perfettamente lacerato!

La principale attrattiva che si trova nella lettura del giornale di Matilde, dopo quel profumo di pietà che imbalsama tutte le pagine, è quell'ingenuità che le fa aprire il suo interno senza preoccupazione di forma e di compiacenza in sè stessa. Si crederebbe leggere un conto di coscienza, quasi una confessione, con movimenti ammirabili verso Dio, e grida profonde che manifestano l'avversione di sè stessa. « Ohimè! mio Dio, perchè sono così imperfetta che non mi accorgo nemmeno de' miei difetti? È perchè io sono così orgogliosa?!... Io scopro in me una quantità di falli a cui fino ad ora non avevo badato... Oh! come questo giornaleto mi gioverà per fare il mio esame di coscienza!... sembra che scrivendolo, io divenga migliore. Mio Dio! mi vergogno di scrivere per voi solo cose di sì poco rilievo! Ma se a lato delle vostre disgrazie guardo le mie debolezze, non posso astenermi di confidarmi alla vostra divina bontà per domandarvi talvolta perdono, talvolta per ringraziarvi e finire per seppellire tutto nelle piaghe dei vostri sacri piedi, ove l'anima mia s'immerge per escirne più pura e più bianca della neve. »

Ella scriveva in fretta ed alla sfuggita, e benchè quasi ogni sera stabilisse sul suo caro quadernetto il conto della propria coscienza, pure s'ignorava l'esistenza di questo giornale. Il solo suo direttore di Tournai ne sapeva qualche cosa; più tardi per darsi meglio a conoscere, ne lesse qualche tratto alla superiora delle Carmelitane ove sperava entrare. Ma all'infuori di queste due persone, nessuno penetrò nel mistero de' suoi intimi pensieri; questi erano le confidenze dell'anima sua con Gesù, nè si credeva in diritto di manifestarle. Il giornoletto, cominciato sui primi dell'anno 1852, fu interrotto bruscamente dalla sua morte. Matilde trovavasi a Roma trascorrendo con piacere le grazie segnalate ricevute nell'anno. Si era comunicata la mattina stessa e si lasciava andare agli slanci della pietà ed al pensiero di Gesù in Sacramento; quando per un incidente rimasto incognito, o più probabilmente la malattia e la febbre le fecero cadere di mano la penna; l'ultima frase è rimasta incompiuta, come se la morte, per rapirci quest'anima e condurla al cielo, avesse voluto cogliere il momento in cui era tutta commossa dei santi ardori della comunione. Alcuni di quei quaderni sono spariti, e Matilde solo avrebbe potuto dirci il come. Dio ha permesso che non si conoscessero tutti gl'insigni favori che aveva accordato a questa fanciulla privilegiata. Da quei che ci restano, noi, d'ora innanzi, ne prenderemo non pochi appunti. Fino ad ora, bisognava mostrarla all'opera, coll'assoggettare la sua volontà a quella di un altro per meglio sottometterla, applicata a vincere ed a reprimere i movimenti della sua natura impetuosa, praticando, infine, colla più scrupolosa attenzione la prima parte d'una parola divina, che tutta riassume la condotta della vita cristiana: *Vigilate*. Essa stessa ci dirà come praticò la seconda: *Orate*.

CAPITOLO IV

Preghiera

MATILDE, col sentimento vivissimo de' suoi difetti, non si scoraggiava punto; sapeva dove era il rimedio: nella pietà che è il solo tesoro dell'anima devota e confidente si accostava a quel Dio, che chiama a sè, per guarire non solo i cuori che soffrono, ma ancora e soprattutto, le anime malate, lacerate e mancanti sotto il peso della loro miseria. Quello che nella vita di questa giovanetta più ci colpisce, è il trovarla quasi sempre in preghiera. Fanciulla l'abbiamo veduta andare in cerca d'ogni angolo oscuro, silenzioso e raccolto, ove avesse potuto porsi in ginocchio e pregare « Durante i miei studi, dice in uno scritto confidenziale al suo direttore, quante volte mi hanno sgridata per avermi trovata scrivendo preghiere ed anche desideri di rendermi religiosa! La mia maestra mi diceva: Voi sarete molto più accetta al buon Dio, facendo il vostro dovere. Ma quel trasporto era più forte di me. »

Con l'età, questo bisogno non faceva che aumentare; ella cerca Iddio, lo riconosce in tutto e per tutto; il pensiero che porta in sè Gesù per lo stato di grazia, s'impadronisce fortemente del suo spirito e la mantiene in un raccoglimento perpetuo. Parla? Questo è di Gesù. — Scrive? Le pagine sono ripiene di idee soprannaturali, e si sente come una presenza di Dio intima e penetrante nell'effusione di quel cuore che versa la sovrab-

bondante pienezza del suo amore. Nel suo giornale, per esempio, invano si cerca una narrazione, od un' esposizione degl' incidenti della giornata: se vi si trovano, è di passaggio e come per entrare in materia, ma ben tosto tutto s'innalza, tutto palpita, tutto prega; il giornale è un canto dell'anima, un ardente sospiro, un grido verso Dio, una preghiera.

Anzi tutto la pietà si nutre di fede, e la fede cristiana non è una astrazione; la nostra religione non è una filosofia della quale è detto tutto, allorchè si sono esposti di bei principi nei libri; è una famiglia, un mondo reale, sebbene invisibile, ove si muovono d'intorno a noi gli esseri i più viventi. Privilegio singolare della sua debolezza! l'anima nostra sembra essere collocata, almeno durante questa vita di prova, nel centro stesso di questo mondo, ed intorno ad essa vi ha come una società santa e divina che l'ama, le parla, la protegge, sorride a ciascun suo progresso e trema a tutti i suoi pericoli. La nostra disgrazia non è nell'essere isolati da ogni protezione, ma è di non avere la chiara vista delle cose. Oh! se noi ci lasciassimo un po' meno penetrare dalle chimere del mondo materiale e grossolano in cui viviamo, e guardassimo di più in noi stessi con fede più viva, vedremmo la nostra anima, la sua beltà nell'innocenza battesimale, la sua bruttura quando il peccato la deturpa, ed intorno ad essa scorgeremmo quei celesti personaggi che si degnano di amarla tanto; Gesù, la Vergine, gli Angeli, i Santi ed innanzi ad essa quei beni sostanziali che Iddio le dà oggi a sperare, domani a possedere per sempre e, rapiti nel vedere l'anima nostra santificata in questa atmosfera di divinità, avremmo cura di non perdere il pensiero un sol momento. Matilde si attaccò per tempo, a queste sante verità della fede: un Angelo vivente sempre con lei, Maria ed i Santi che alla prima invocazione accorrono presso di lei, lo stesso Gesù in lei residente, ecco in che s'intratteneva il suo pensiero; nè faceva come fanno tanti cristiani che non vi pongono alcuna attenzione; ella credeva e ve-

deva realmente cogli occhi della fede, e se più tardi Iddio, per ricompensare, senza dubbio, una fede così viva le fece la grazia di contemplare queste cose in una maniera sensibile, anche allora non vi credette con più fermezza che innanzi a questi favori straordinari. Una delle sue prime divozioni fu il pensiero affettuoso e frequente al suo angelo custode. Egli le aveva reso un servizio grande, se si richiamino le sofferenze della fanciulla, (1) quando nella sua età puerile si era immaginata che nessuno l'amasse. Un'umile religiosa di S. Chiara, da cui andava abitualmente per farle parte delle sue angosce, le raccomandò di rivolgersi al suo angelo custode ogni qualvolta si trovasse nelle afflizioni. Ella lo fece su' momento stesso, (2) e d'allora, come scrisse la buona suora, si compiaceva nell'affetto della madre, e non fece più nulla senza prima avere avuto un piccolo intrattenimento con lui, lo invocava quando avvertiva l'avvicinarsi della colpa, gli confidava ogni sua pena e tutti i suoi disegni, lo inviava presso a persone amate (3) a cui augurava un buon pensiero, gli parlava come ad un fratello con una incantevole ingenuità, ed a chi si meravigliasse della dolce familiarità che univa l'angelo e la fanciulla, diremo: S. Gregorio Nazienzeno non temè di chiamare un'anima verginale la sorella degli Angeli: *Angelis cognata virginitas*.

Tutto ci porta a credere che le fu concesso di vederlo realmente presso di sè (4): teneva sempre gli occhi leggermente bassi e quasi fissi su d'un punto. Un giorno la superiora delle Clarisse di Tournai, che Matilde era andata a visitare, fu colpita da questa attitudine « Signorina, le disse, che fate? Che guardate? » — « Io vedo il mio buon Angelo » rispose Matilde.

Nè questa fu solo la direzione de' suoi primi anni. Giovanetta e carica delle cure più gravi, noi la vediamo pregare l'Angelo custode con la stessa pietà, amarlo con egual tenerezza e mai mancare di consultarlo prima di agire, e perfino nelle sue lettere relative alla Guardia d'Onore, è raro che non vi parli di lui. « Ho i miei

buoni parenti, in cui ho piena ed intiera confidenza; e di più ho il mio buon Angelo a cui ho una divozione tutta particolare; egli mi suggerisce qualche volta cose, a cui non sarei stata mai capace di pensare. Che Iddio ne sia benedetto!

Se noi potessimo fare così qualche bene, al Cuore di Gesù ne verrebbe tutto l'onore.

Quando si pensa con quale abbandono intiero e lieto la cara anima si era attaccata all'Angelo e con quali cure gelose l'Angelo difese sino alla fine la vita e la beltà di quest'anima che a lui era unita così fratellvolmente, non si può che gemere nel vedere tanti uomini privarsi volontariamente delle dolcezze e dei benefici di questa vita. Questo è un punto di nostra religione troppo dimenticato; si dice ai fanciulli che hanno un angelo custode e si fa vista di lasciare questa pia credenza in non so quale religione ingenua con cui si ricrea lo spirito della fanciullezza. Ohime! non siamo noi sempre un po' fanciulli nella vita spirituale? E giacchè è vero il dire che, (5) finchè non siamo giunti alla perfezione, (6) non siamo formati, poichè la nostra virtù ha da temere tutto dalle sorprese del demonio, dalle nostre debolezze e dalle nostre proprie rilassatezze, non abbiamo nei bisogni d'essere sempre sorvegliati, sempre amati e protetti? « Oh il buono e caritatevole amico che è un buon Angelo; esclamava Matilde nel suo giornale! Il mio è così buono che non la cede che a mia Madre, la dolce Vergine Maria. »

Anche questo era un sentimento di cui era penetrato il suo cuore, la pietà filiale verso la Madre di Gesù e la Regina degli Angeli. Il giorno in cui Maria l'aveva trattenuta all'atto d'una grave colpa avanti la pianta di acconito, in lei era entrato un amore immenso e quest'amore era divenuto ancor più dolce e forte, e si sa il perchè, la vigilia della prima comunione.

Ella amava Maria e si considerava come fosse veramente sua figlia in un modo tutto particolare, poichè si era consacrata a Lei solennemente. In un foglio rac-

chiuso con un altro identico, in un cuore di drappo nero che portava sempre sospeso al collo e che vi si rinvenne quando piacque a Dio di chiamarla a sè, ecco che cosa era scritto: « La mia scelta, o Madre amatissima, è fatta, voi avete rapito il mio cuore, ed io ho risoluto di vivere e di morire nel santuario del vostro Cuore Immacolato. Ma il donarmi senza restrizione alla mia Madre divina non è abbastanza; mi bisogna qualche cosa di più intimo, mi bisogna Maria, Maria tutta intiera. È necessario che per un cambiamento meraviglioso io possa dire con verità che Maria è in me e che io sono in Maria; il mio cuore nel suo ed il suo nel mio. »

Ecco, o Madre amatissima, fin dove giungono i miei desideri; che sia fatto adunque a seconda de' miei voti, che io divenga tutta vostra e che voi veniate e regniate in me, per regolare, animare e santificare la mia condotta.

O Madre del bell'amore, vivete e regnate per sempre in me per così donare la mia vita a Gesù. Riguardatemi come vostro dominio, servitevi di me come di una cosa che v'appartenga, impiegatevi tutta per la gloria e l'onore del mio Dio. »

Questo fu scritto a Ostenda il 15 agosto 1861 e sotto scritto col suo sangue. Così, in questa città dei piaceri al momento in cui tanti altri senza dubbio si occupavano di giuochi, di balli e di toletta, questa giovanetta all'età in cui uno si lascia prendere facilmente dagli ingannevoli allettamenti del mondo, non pensava che a vivere pura e pia sotto l'occhio della Vergine. Si sente in questa consecrazione quella tenerezza viva e forte, quella deliziosa intimità che unì il cuore della fanciulla al cuore della sua madre. Dal principio alla fine del giornale appaiono sempre gli stessi accenti, qualche volta vi si uniscono brani d'una poesia graziosa, soprattutto quando il mese di Maria torna a provocare la sua anima a testimonianze di amore più frequenti e più affettuose. Nei giorni del mese, alle volte disegnava sul suo giornale un fiore che offre come l'emblema della virtù del giorno ed al disotto vi scriveva quattro versi fatti in fretta, ma

ai quali non manca mai nè la freschezza nè la forza del sentimento; altre volte immagina di comporre colle virtù che dovrà praticare vuoi un mistico ornamento alla Vergine, come un manto di carità, un velo di purità, d'innocenza e di modestia, una collana di perle di fede viva e di intenzione pura. « O buona Madre, io volevo tesservi una bella vesta di umiltà; volevo umiliarmi, abbassarmi, ricevere in bene tutte le osservazioni che mi facessero, ed ohimè! ho avuto una sola volta tutto al più occasione di mettere in pratica la mia buona risoluzione; se continuassi così, che abito meschino vi offrirei! O buona Madre, contate i miei poveri piccoli atti d'oggi; quanti fili? Non sono essi dei fili della Vergine che il vento trasporta? »

Io non voglio contarli; tocca a voi vedere se la stoffa è forte e fitta; ieri avevo pensato tempestarla di fili d'oro o d'argento; ma ohimè! quale povertà! uno solo in tutta la mia giornata! Mia buona Madre, filatrice divina, tessete voi stessa il vostro abito; alla vostra scuola sarò più abile e meno pigra.

Quivi, per vero, non si sa che cosa bisogna apprezzare di più, se la poesia e l'ingenuità del linguaggio, ovvero il sentimento del tutto pratico che riveste queste forme graziose e leggiadre; vi si sente la gioia d'un'anima pura, ma più ancora la brama della perfezione ed il bisogno di sempre più umiliarsi e mortificarsi.

Nel 1862, durante il mese di maggio fece le sue meditazioni sopra le invocazioni delle litanie di cui riempi un piccolo quaderno. In ogni meditazione il quadro è sempre lo stesso. Maddalena che si trova ai piedi di Maria, essa dice i suoi amari rammarichi del passato, le sue apprensioni ed i suoi desideri di perfezione essa interroga, e la Vergine insegna ed incoraggia. Che Maddalena ivi rappresenti qualcuno e che la giovanetta nasconda sotto quel nome simbolico gl'intimi pensieri dell'anima sua, è facile avvedersene. In queste pagine scritte alla buona si trova più assennatezza e più pro-

fondità di quanto si aspetterebbe da una giovanetta che non ha fatto studi teologici. Ma ciò che domina è la purità e la limpidezza dell'anima, è il sentimento d'una pietà nuova, viva e piena d'abbandono, alle volte vi hanno idee ingegnose con una dottrina sicura, presa spesso da S. Alfonso de' Liguori, ma alla quale l'amore che in queste questioni è un grande maestro, aggiunge la vaghezza delle sue ispirazioni. Ancora qui le pure considerazioni occupano un piccolo posto; Matilde pensa sempre alla salute dell'anima sua, al suo bene, alla sua perfezione: « O Madre mia, salvate la mia anima, come avreste voluto salvare la vita di Gesù; perchè voi, o Madre, sapete che Gesù riguarderà come fatto a sè stesso quanto voi avrete fatto a me. »

Le linee seguenti estratte dal suo giornale ci diranno qual parte ella desse a Maria nella sua vita giornaliera: « O Maria, mia tenera Madre, il tuo nome è la mia gioia più dolce, in questo giorno l'ho ripetuto molte volte, la tua cappella è la mia più dolce dimora; ivi ho depresso i voti del mio cuore; la tua immagine è il mio punto di vista il più bello, oggi l'ho fissata lungamente; ho stampato sopra i tuoi piedi verginali i miei più teneri baci; ho ripetuto il tuo nome mille e mille volte, ho domandato la tua benedizione ed ho soccorso i poveri che tu ami. Guarda a tutto ciò ed a tutte le mie azioni d'oggi se vi ha qualche cosa che sia degna del tuo abito, del tuo manto e del tuo velo. L'orgoglio contamina tanto tutte le mie azioni che temo di fare l'enumerazione del Fariseo orgoglioso. » Oltre a questa divozione, la pia fanciulla ne aveva altre ancora. « Tutto l'anno mi piace, ella scrive, ma siccome vi ha luoghi che amo a preferenza degli altri, come la Salette, la Bretagne, Tournai, Roussu, così vi sono dei mesi che io preferisco agli altri; prima di tutto, bene inteso, il mese di Maria, dopo il mese di marzo, quello di ottobre consacrato agli angeli, quello di giugno consacrato al Sacro Cuore, il mese delle anime. Ecco i mesi che amo. E poi?..... e poi il mese di dicembre, consacrato a Gesù

Bambino. » E per verità ella non avrebbe avuta la negligenza di dimenticare quest'ultimo mese.

Eravi a lato del suo stanzino da studio a Tournai, un piccolo spazio libero di cui erasi fatto un oratorio, dietro una sua domanda e che la pietà della famiglia ha lasciato nel medesimo stato. Di continuo sopra l'altare campeggiava una graziosa statua della Vergine ed è qui che Matilde veniva a pregare tutti i giorni ed a recitare l'uffizio della santa Vergine e quando non poteva recarsi alla Chiesa veniva ancora a farvi la *Via Crucis*. All'approssimarsi poi del S. Natale, il piccolo oratorio veniva trasformato ed appariva sopra un letto di muschio in mezzo a fiori ed a ricami, il più grazioso dei presepi, davanti a cui la giovanetta conduceva a pregare tutte le persone che venivano in sua casa ed ove essa stessa passava lunghe ore nella preghiera. È pur vero che queste cappelle e queste immagini, di cui la pietà si compiace, non sono la pietà, ed il mistero di Betlemme si ritrovava ben più reale nel profondo del cuore di Matilde, intrattenuta costantemente col suo pensiero e coll'amore che egli provoca e i desideri ardenti di penitenza che fa nascere in ogni anima generosa. « Oggi ho fatto un piccolo sforzo su me stessa, e così continuerò tutte le volte che si presenti l'occasione. Betlem, nome delizioso! Oh! come esso risuona dolce al mio cuore! Quale umiliazione! Una stalla, un presepio, un bue, un asinello! Ed io invece ove sono nata? Oh! niente potrà espiare la mia nascita sfoggiante tanto lusso al paragone di quella del mio Dio. Vorrei riposare per tutta la mia vita sopra la nuda terra. L'infante divino è forse avvolto da fasce come lo sono stata io? Gran Dio! Gesù, il mio caro sposo, fu involto con povere fasce! O amore, che dovrebbe abbruciarci e farmi morire di dolore! »

Noi non possiamo pubblicare che brevissimi passi di queste preghiere infiammate, sparse in tutte le pagine del prezioso manoscritto, le quali mentre attestano un amore ardente verso l'Infante Gesù, rivelano ancora

l'inalterabile giovinezza di quest'anima verginale, che per la freschezza della sua pietà è restata alla religione ingenua de' suoi dieci anni. Tuttavia verso l'età di sedici anni si vede sviluppare in lei una divozione d'un carattere più severo. La Passione di Nostro Signore è stata in ogni tempo il soggetto più ordinario delle meditazioni de' Santi, perchè in essa ha avuto luogo tanto amore, è stato sparso tanto sangue divino e tante piaghe vennero impresse al nostro amatissimo Salvatore! Matilde di queste ferite per lungo tempo non osò riguardare che quelle dei piedi di Cristo; diceva di vedere questi piedi nell'anima sua. « Avevo una tenera divozione per quei sacri piedi. Quando volevo raccogliermi, non osavo fermarmi per le mie colpe che ai piedi di Gesù come la Maddalena, li inaffiavo colle mie lagrime non osando fare di più. » Intanto veniva abbracciando nel suo insieme il mistero di Gesù sofferente e ad eccitare in sè, colla meditazione di certe circostanze della Passione, specialmente della santa agonia, della Flagellazione, della Coronazione di Spine, uno slancio d'amore ed un dolore che si manifestavano con lagrime abbondanti.

Di poi la sua pietà sembra ancor più elevarsi, animarsi e penetrare attraverso la piaga prodotta dalla lancia fino al più profondo del Cuore di Gesù. Noi diremo come la divozione al Sacro Cuore si rivelò all'anima sua a poco a poco e ciò che essa le ispirò.

Ecco adunque qual posto tenne la preghiera nella vita di questa giovanetta. Il cuore tutto intiero fu donato al buon Angelo, a Maria, a Gesù; della giornata, quel tempo che non era occupato nei doveri di famiglia, era rigorosamente consacrato alla preghiera, e nella preghiera era occupata perfino una parte della notte. « Prima di addormentarmi, preparo il soggetto della mia orazione e dopo non parlo più fin dopo la santa comunione, se non per cose indispensabili.

Deliziosa abitudine il vivere così tutta una notte di Gesù!

Perchè, se mi sveglio parlo con Gesù, e quindi mi richiamo il soggetto della mia meditazione, lo preparo e mi riaddormento pronunciando il dolce nome di Gesù e così sono felice. »

Quante volte anche (sebbene non ve l'abbiano sorpresa ogni qualvolta lo facesse) si alzava ancora per pregare in ginocchio ai piedi del letto. La preghiera in una parola si riscontra in tutta la sua vita, fino nelle sue azioni che faceva tutte pregando.

E che addivenne di queste lunghe e pie orazioni?

Benchè l'incanto della preghiera sia così elevato e così delicato, pure non è permesso in questo commercio con Dio di attenersi semplicemente a gioie pure, ma sterili. Una pietà per la quale non si giungerà mai a dominare i propri difetti e ad obliare un po' noi stessi per sacrificarci per gli altri, non sembrerebbe una pietà condannata a prima vista? Non è che in cielo che l'amore giunto alla perfezione potrà riconcentrare in sè stesso tutta la sua fiamma e tutta la sua vita per donarla a Dio; ma su questa terra si deve spandere sulle colpe per espiarle, sulle imperfezioni per consumarle, sul carattere per trasformarlo, in una parola, su tutta la vita per santificarla.



II.

TRASFORMAZIONE



Si, voglio salvarmi, qualunque cosa mi costi, e voglio divenire una gran santa; lo posso, lo voglio.

(Giornale, 11 marzo 1861)



CAPITOLO V.

L'umiltà

GENERALMENTE parlando, non ci facciamo un'idea abbastanza esatta di quanto può in noi la grazia di Dio, quando alla sua azione si unisce quella della nostra volontà. Si crede che l'uomo, dopo molti sforzi, possa giungere a velare i suoi più notevoli difetti, ad affievolirli ed a reprimere quei movimenti eccessivi per i quali si manifesta il cattivo fondo della sua natura e che mai potrà riuscire a sradicarli totalmente, a sostituirli con qualità contrarie, a riporre la dolcezza ove regnava la violenza, a cacciare da un cuore tutte le debolezze ed ogni egoismo onde penetrarlo di generosità; giammai! l'uomo non si rifà.

Questo è un errore, Iddio vuole la perfezione dell'anima umana, perchè questa è quanto havvi di più nobile, di più bello, di più grande nella creazione; l'uomo la vuole anche e sarebbe veramente strano che la volontà umana facesse portenti intorno a sè, che dirigesse a suo modo tutti gli esseri che può intendere e dopo

d'aver tutto trasformato, fosse condannata all'impotenza, allorchè si trattasse della sua perfezione.

Questo stolto giudizio fatto per paralizzare la buona volontà del cristiano, trova la sua smentita in ogni pagina della vita dei Santi, ed anche noi saremmo felici, se in queste linee in cui raccontiamo i combattimenti ed i trionfi della nostra amatissima Serva di Dio, potessimo dire a tante povere anime che scoraggite si arrestano nel mezzo della lotta: « Coraggio, avanzatevi a dispetto delle vostre cadute e bentosto giungerete alla meta. »

Nè qui parliamo ancora di perfezione; la perfezione è ad alto prezzo, nè si acquista per qualche giornata di lavoro. Matilde portava in sè germi troppo cattivi perchè fossero così presto soffocati; sino agli ultimi anni della sua vita, vi sono di quelle interne rivolte che tengono vigile l'anima pia ricordando che se il vecchio nemico è abbattuto e spirante ai piedi della volontà, non è mai completamente morto. Ma a parte la perfezione, chi avesse conosciuto Matilde in quel punto della vita in cui la natura si rivela intieramente, e l'avesse poi osservata dieci anni più tardi, quando Gesù la chiamava ad una sorta di apostolato d'amore, l'avrebbe trovata singolarmente trasformata.

Non era più la fanciulla vogliosa, suscettibile e furente, non più quell'umore ineguale e capriccioso, non più quei silenzi, quelle malinconie violente e quegli strepiti. Il carattere era cambiato così completamente e le parole e le azioni della giovanetta ed il suo portamento manifestavano sì poco la lotta interiore che era avvenuta in lei; e che forse ancora durava, che molte persone le quali ebbero la fortuna di vederla d'appresso negli ultimi suoi anni, erano persuase che ella avesse ricevuto dal cielo la più amabile e la più felice natura e rimasero meravigliate nell'apprendere alla sua morte che quella virtù che le aveva rapite, era una virtù di combattimento acquistata cogli atti i più energici della volontà.

Matilde sentiva che in fondo delle sue morali miserie aveva un po' di orgoglio; questo era il principio di quelle resistenze che, senza condurla a disobbedire formalmente, lasciavano intanto scorgere un primo movimento di contrarietà. Ma ella lo combattè con tanto coraggio e perseveranza, che arrivò a non lasciargli più nessun impero sopra di sè. Nella sua fanciullezza aveva conosciuto l'orgoglio, più tardi conobbe l'umiltà dei Santi. L'umiltà, questo pudore dell'anima, così diffidente di sè stessa quando vede in sè del bene, così rattristata del male che vi scopre sempre, e così annientata innanzi alla santità ed alla bontà di Dio! Matilde ne ebbe tutte le beltà nascoste e tutte le delicatezze. Questa virtù spandeva intorno a lei un incanto inesprimibile: il suo andamento era raccolto, l'aria modesta e buona, le parole erano dolci, ma il cuore soprattutto era unile, poichè per quanto volesse apparire piccola e fosse avida d'una vita, oscura e disprezzata, le occasioni di umiliarsi erano troppo rare al suo volere ed il suo cuore andava al di là e solo penetrando nel più intimo del suo pensiero, si potrà vedere quanto vi aveva di soave e di squisito in questa delicatezza della sua virtù, a quella guisa che egli fa bisogno che uno si avvicini e penetri collo sguardo sotto il cespuglio per scorgere l'umile violetta, che manda il suo profumo, senza palesarsi.

Umile Matilde! quale sgomento non avrebbe provato se avesse potuto presagire che un giorno si sarebbe penetrato nei piccoli secreti dell'anima sua innocente, e che si sarebbero messi in piena luce per proporli alla pietà de' fedeli? Noi stessi, per un sentimento facile a comprendersi, abbiamo esitato quando abbiamo letta la sua formale volontà, che tutto cioè si bruciasse, giornale e corrispondenze. Ma una volta ancora si è visto colla morte di Matilde, che la virtù delle anime belle non appartiene più a loro quando sono tornate a Dio e vi si attinge come si estrarrebbe nei tesori inescrutabili del Cuore stesso di Gesù; e se Iddio

permette che la mano della morte rompa il vaso, è solo perchè il profumo si spanda ed imbalsami tutte le anime a lui dintorno.

Se amiamo sapere come ella si umiliava nel profondo del suo pensiero, bisogna sorprenderla al racconto de' suoi sentimenti al momento della sua confessione. « Che santo che è quel buon curato d'A . . . ! Egli voleva assolutamente che pregassi per lui! io, peccatrice, verme della terra, un nulla, io che non osavo guardarlo, ed egli sì puro, ministro del gran Dio, che sale ogni giorno all'altare! » ed un'altra volta : « Il mio orgoglio è tanto grande, che, giunta alla fine della mia confessione, ho creduto che non avrei avuto mai il coraggio di umiliarmi e dire quello che mi costa di più. Sia benedetto Gesù che mi ha dato la forza di dirlo ben forte, sicchè io spero che egli mi abbia bene inteso ed abbia compreso che io era una grande peccatrice ». Ed un giorno si lamentava d'essere tormentata da varie immaginazioni d'orgoglio. « Sono stata perseguitata l'intera settimana da pensieri di orgoglio, a cui temo d'aver consentito. Ieri in fine il dolce Gesù mi aprì gli occhi, vidi la mia miseria e mi trovai talmente povera di virtù, che tremai andando alla comunione. Pure vi andai, perchè il buon padre Paolo mi ha ordinato di non ometterla mai per il solo motivo d'indegnità. Ma dipoi, provai un tal dolore di questi pensieri d'orgoglio che avevo avuto durante la settimana, che tutto il mio desiderio era di confessarmene. Questa mattina alla messa, durante la mia meditazione, pregavo e supplicavo Gesù con le lagrime, il dolce Gesù, presente sull'altare, d'accordarmi l'assoluzione de' miei peccati e soprattutto il dolore. Provai allora un dolore così vivo di questi miserabili e rei pensieri, che il mio cuore si spezzò dal dolore mentre mi recavo nel banco della comunione. Sembravami che Gesù avesse avuto pietà di me malgrado la mia miseria, ma io sospiravo il bagno del suo sangue. Alle dieci infine tornavo nuovamente in chiesa per confessarmi, recitando

come sempre il mio rosario per prepararmi alla confessione e meditando i misteri dolorosi. Giunta alla coronazione di spine, vedendo quanto Gesù ha sofferto per espiare questi peccati d'orgoglio e soprattutto que' pensieri, ciascuno dei quali gli martoriava la testa con una spietata ferocia, il mio cuore fu nuovamente spezzato. Tutto ciò ho fatto io soprattutto in questi giorni ». Si confessa. « Questa è una prova, le dice il Padre, perchè chi siete voi? » « Confesso che a queste parole mi annientai talmente pensando a' miei peccati che non sentii più nulla ed avevo volontà di rispondergli: Non miserabile, degna di mille inferni; ma il sentimento della mia immensa indegnità mi chiuse la bocca, perchè tutto quello che avrei potuto dire, nulla sarebbe stato, in confronto a quello che avrei meritato ». (Giornale, 10 marzo 1866).

Si vede che il demonio dell'orgoglio, quando sfiora la sua virtù, non fa che provocarla ad una umiltà più profonda. « Vile, miserabile ed ingrata creatura, peccatrice degna di mille inferni, oserai tu comparire ancora agli occhi degli uomini ed agli occhi del tuo amatissimo? Piangi, orgogliosa, sulla tua miseria; meriteresti d'essere schiacciata eternamente dal demonio, e tu ti glori! Di che? delle grazie di cui Gesù ti ricolma! » (Giornale, 27 marzo 1866)

In un libriccino di preghiere che aveva sempre con sè, aveva scritto, in data del 15 agosto del 1864, una specie di consacrazione che recitava spesso e che terminava con queste linee: « O Gesù! che il mio cuore sia puro! Che la mia intenzione sia retta! Nè permettete che mi lasci andare alla vanagloria, nè all'amore delle creature. In fine, o Celeste Sposo, vi domando d'essere unicamente vostra; che gli uomini mi dimentichino, mi disprezzino e mi calpestino, senza che me ne lagni. Sono anche disposta a soffrire tutti i mali che vi piacerà d'inviami; la perdita dei beni, delle amiche, dei parenti, della sanità; perchè non temo che il peccato e perciò mi abbandonano in tutto al vostro beneplacito ed alla vostra

divina volontà! » Ecco quali erano le sue preghiere. Quando riempie in tal guisa i profondi secreti dell'anima questo cantico di umiltà deve trasparire in tutta la condotta; e per ciò non pensava che a fare risaltare le qualità degli altri ed a fare dimenticare sè stessa. Un giorno, da Roma, una persona scrisse alla famiglia Nèdonchel; e nella lettera sono nominati tutti della famiglia con un caro ricordo per ciascuno; Matilde solo è dimenticata.

« Come sono fortunata, o mio Dio, dico a me stessa che tutti mi dimentichino, perchè sono felice di occupare solamente la memoria di Gesù! E che m'importa che s'ignori ancora la mia esistenza? Se il mio Gesù pensa a me e s'egli mi ama, il suo amore tiene per me luogo di tutto. Quale orgoglio il cercare d'essere amata e stimata dalle creature? »

Un'altra volta era d'inverno ed in pieno disghiacciare; le vie di Tournai erano fangose, e due povere religiose francescane, venute in casa sua portando una lettera, erano restate nel vestibolo per aspettare la risposta. Sopravviene Matilde tutta contenta di vedere le due care figlie di San Francesco e senz'altro propone loro di salire al suo oratorio per visitare il presepio di Gesù bambino eregarvi per qualche istante. « Ma, signorina, lo stato dei nostri calzari non ce lo permette. » — « Ebbene, ve ne procureranno degli altri ». Ed infatti, munite di pantofole e condotte dalla giovanetta, salirono al primo piano. Matilde le lasciò un momento; le due religiose ammirarono il buon gusto e la ricchezza degli ornati, fecero qualche preghiera e ridiscesero. Quando giunsero al basso della scala, Matilde correva gettando precipitosamente una spazzola e tenendo tra le mani i calzari del tutto puliti.

« Ah! Signorina, le dissero, che avete voi fatto? »

« Ebbene, volete voi sgridarmi per avere rasciugati i calzari delle serve di Gesù Cristo? Prendete presto e non fatene parola ».

Le buone religiose non seppero per verità che dire dinanzi a tanta fede ed a tanta umiltà. Quando fu certa

che Iddio la chiamava al Carmelo, aprì la sua coscienza alla superiora d'un convento delle Carmelitane con la quale da lungo tempo era in relazione; le scriveva mese per mese le sue infedeltà, le confessava quelli che chiamava suoi peccati e tutti i delitti di sua vita. « E quali delitti, quali peccati, quali infedeltà! ci scrisse questa religiosa. La povera fanciulla piangeva una piccola infedeltà con un dolore tale che mi meravigliava. Mi ricordo che una volta mi scrisse intorno ad una piccola impazienza che aveva avuta; deplorava questa colpa con un dolore indicibile e mi diceva terminando: — Da ciò vedete, cara Madre, se potete accettare nel vostro istituto un tal mostro, capace di attirarvi le più grandi sventure. Sarebbe un lupo nell'ovile. Oh! quanto questo lupo deve ancora lavorare per divenire agnello e per non mettere la discordia nel santo ovile! »

Un altro giorno, scrivendole in occasione del matrimonio di sua sorella: « Carolina, sabato si mariterà; domandate per lei tutte quelle grazie di cui ha bisogno. Se io ardisi, vi domanderei di pregare perchè ella dal suo sposo e dalla sua suocera sia apprezzata quanto vale. Carolina è una perla nascosta. Quanto a me, aggiungeva, bisogna pure pregare perchè io sia apprezzata secondo il mio merito, vale a dire tutti sappiano che ho passato la mia vita nell'offendere il buon Dio. E poi, domandate ancora che io passi per una ignorante ecco la mia sola ambizione ed il mio ardente desiderio... Ho fame e sete di disprezzi, vorrei dare a conoscere a tutta la terra la mia vita criminale, affine di non ingannare più alcuno. »

Quantunque l'umiltà sia a tutti necessaria, pure si può non portarla sino a questi limiti e restare nondimeno in grazia di Dio. Ma in tal caso uno non si attiene che ad un cristianesimo onesto, presso a poco corretto e che non ha niente di molto eroico. Se si pensa seriamente alla perfezione, se una volta per sempre si è detto come questa fanciulla: Io voglio essere santa, bisogna andare fin lì, fino a questa sete di umiliazioni,

di oblii, di disprezzi e mettere in pratica il consiglio che si legge nell'Imitazione di Gesù Cristo; *Ama nasciri et pro nihilo reputari*: Ama essere sconosciuto ed essere riputato un nulla.

Matilde era giunta sì bene a questo amore reale di tutto ciò che abbassa ed infrange l'amor proprio, che i segni di onore che poteva avere la facevano soffrire; si rimproverava la stima e la considerazione in cui era tenuta come una menzogna di cui essa era responsabile. « Ho ricevuto una lettera dalla signora L., una lettera lunga cinque pagine, molto amabile, molto buona, troppo buona, sicchè io temo; ecco ancora una persona che io inganno, poichè mi crede buona, Ohimè! quanto sono lungi d'essere santa come lei! »

Questo mi pare il carattere della virtù cristiana; quivi si trova una santità d'anima profonda, evidente, ed ella si ignora e non sa che tremare al ricordo del peccato: vi sono delle qualità serie in cui il solo desiderio che s'innalza nel loro cuore, è che esse siano sconosciute: « Spesso, quando cammino per via cogli occhi bassi, passo per una stolta; ma precisamente questo è quello che desidero passare per una persona sprovveduta al tutto di mezzi ».

Se si guarda nella vita dei Santi, essi non parlano diversamente e noi siamo felici di ritrovare qui quella medesima violenza fatta alla natura che invano protesta, e quello stesso disprezzo dei giudizi del mondo.

Matilde aveva un bel fare nel voler passare per stolta; il cambio non poteva effettuarsi e tutti vedevano in lei una giovanetta modesta, fornita di quelle bellezze d'innocenza, quali si addicevano alla sua età. In società colla sua grave serietà ispirava un certo qual rispetto; aveva gli occhi sempre bassi, ma senza alcuno imbarazzo, salutava con grazia e se si interrogava o se si parlava di cose pie, prendeva parte alla conversazione con discrezione, ma dopo la prima parola ognuno avvertiva d'averne innanzi a sè un vaso di pudore e di pietà.

Un giorno il padre Paolo condusse presso il signor Nédonchel un religioso Redentorista morto di poi nella forza dell'età e del talento. La signora Nédonchel era sola con sua figlia. La conversazione si prolunga e si anima: essa si aggira sulla vita di famiglia, sui tratti edificanti della vita del missionario, si parla di religione, di cose spirituali, di soggetti insomma i più edificanti. Matilde ascolta in silenzio, limitandosi a rispondere quando le si volge la parola. Quando i due religiosi uscirono: — Avete fatto osservazione, disse il p. Paolo al suo compagno, alla fede ed alla pazienza della signora Nédonchel? — Ella è ammirevole per lo spirito cristiano, rispose il p. B.; ma non è questo che più mi ha impressionato; è invece la modestia della signorina Matilde. Un angelo non avrebbe più di pudore ».

Produceva la stessa impressione quando si scontrava per via.

Non usciva che per portarsi in chiesa o per visitare i suoi poveri, oppure usciva verso sera vestita semplicemente, col velo agli occhi ed in compagnia della sua cameriera per recarsi a fare una passeggiata lungo i campi; nè guardava a destra od a sinistra ed era al tutto indifferente sia alla toletta delle altre, come alla sua; perchè questa fanciulla oltremodo saggia, che apprezzava le cose secondo il loro giusto valore, sapeva che i veri tesori sono nell'anima e che il resto non vale la pena d'uno sguardo.

Si parlava una sera innanzi a lei d'una brillante serata a cui aveva preso parte sua sorella, descrivendosi le tolette e calcolandosene i valori. Al solo pensiero che somme considerevoli venivano consacrate a quelle fastose futilità, mentre eranvi tanti poveri nella miseria le si stringeva il cuore. E ripensando a sè stessa e tornando con amore al pensiero della sua vocazione e dell'umile abito di bigello delle Carmelitane, che già travedeva in lontananza: « Quale felicità, disse, o mio Dio! Io non andrò dunque mai nel mondo! Non sarò mai abbigliata con più migliaia di franchi! »

Fin d'allora cercava di rispecchiare in sè le particolarità della povertà religiosa, non indossava roba di seta; il colore delle sue vesti era oscuro; alle volte, nelle feste della santa Vergine, indossava il bleu e lo portava con piacere; niente eravi nella sua persona che risentisse d'ornamento, non aveva altra occupazione che l'andare con proprietà e convenienza. « Vedete, si diceva quando la si vedeva passare vestita con tanta semplicità, direste che è una contessa? » Si sarebbe visto più d'una volta che non vestiva come richiedeva la sua condizione. A Matilde bastava che la madre non la disapprovasse, ed ella non voleva piacere ad altri che a Gesù, perchè sapeva che la modestia, questo misto squisito di purità, di dolcezza e di umiltà, è la migliore salvaguardia della virtù cristiana. « La modestia degli occhi, ci dice in un luogo, è la più sicura garanzia della fedeltà del cuore ».

CAPITOLO VI.

Dolcezza e Carità

PERVENUTA Matilde a sottomettere l'orgoglio, a s'ignoreggiare l'io, a domarlo fino a vedersi nutrire di disprezzo ed abbeverarsi di umiliazioni, era impossibile che non reprimesse quei movimenti d'umore che dopo tutto non provengono che da un'anima troppo piena di sè stessa, de' suoi sentimenti e della sua volontà! Essendo ella umile doveva essere anche mite. Ma bisogna fare un merito ad una giovanetta della sua dolcezza? A certe persone l'essere amabili e buone co-

sta pochissimo; esse sembrano portare da per tutto con loro la felicità, e mai la minima apparenza di tristezza viene ad offuscare quell'atmosfera di felicità che si vede intorno a loro.

Noi invece non parleremmo della dolcezza del carattere che si rimarcò negli ultimi anni di Matilde, se non avessimo ancora innanzi le tempeste della sua fanciullezza. Come abbiamo visto, un nonnulla la contrariava e la metteva fuori di sè; dopo, quando si avvedeva che aveva recato dolore, il suo dispiacere ed i suoi singhiozzi erano così vivi che non si sapeva come pagarla; era allora che sua sorella la prendeva per mano ed in silenzio la conduceva nella cappelletta, ove solo si calmava la sua emozione.

Per Matilde le più gravi difficoltà non pervenivano dall'esteriore nè da coloro tra i quali Iddio la faceva vivere; intorno a lei tutto era saggezza, calma e pietà, e fra persone virtuose e simpatiche il compatimento vicendevole, sempre meritorio, diviene tanto più facile: ma ciò che esercitava la sua virtù e che è cosa veramente ammirevole per essere giunta a reprimerla del tutto, era la violenza interna e quella impetuosità di sentimento sempre pronto a scattare.

Noi, coll'aiuto del suo giornale, in cui la sua umiltà non ha perdonato al racconto delle sue colpe, possiamo contare, presso a poco, tutte le impazienze che le sono sfuggite dopo il 1862. Spesso, come è facile vedere, ella non ha avuto che una semplice commozione interna; non importa; ella se ne accusa ed allora il profitto è doppio: la pazienza, non essendole realmente scappata, le fa riportare una vittoria su sè stessa, mentre d'altra parte avendo la tentazione agitato l'anima sua, coglieva quest'occasione per umiliarsi, tanto è vero che per colui che ama Iddio, ogni cosa è occasione di bene: *Diligentibus Deum, omnia cooperantur in bonum.*

Ma qualche volta il difetto esterno è stato realmente commesso; allora la povera natura è trattata bruscamente, o colle penitenze che da sè s'infligge, o col con-

fondersi accusandosi innanzi a sua madre, oppure gettandosi al collo della domestica dimandandole perdono non più con quella penosa emozione d'altre volte, ma con dolcezza e con un grazioso abbandono perfino nel suo dolore.

Un giorno la signora Nédonchel le fece un'osservazione sul suo carattere; Matilde si umilia, si confessa e si comunica. «E allora, dice, quando ebbi nel mio cuore il mio Dio ed il mio Sposo amatissimo, oh! qual lume in un momento risplendè nel mio spirito; io vidi i miei peccati, quella massa, quelle sozzure, quel fango orgoglioso e senza perdermi affatto di coraggio, presi la risoluzione di domandare perdono alla mia cara madre e dirle che tutto era finito e che forse sarei ancora ricaduta, ma che volevo ad ogni modo approfittare dei suoi buoni avvisi. Ho veduto quanto ero orgogliosa e qual via mi bisogna d'or innanzi seguire per avviliarmi a' miei propri occhi ed a quelli degli altri.» E siccome sua madre le parlò d'un libro, ove i suoi difetti sono segnalati in modo da potersene correggere, l'umile Matilde porta il libro al suo direttore pregandolo di prenderne conoscenza e di applicarle severamente tutto ciò che vi avesse trovato di vantaggioso per la santificazione dell'anima sua.

In tal modo le cadute da cui uno risorge, sono vittorie. Quando ella toccò i venti anni, la trasformazione si compì; tutto nella sua vita era calma e serenità e se qualche leggiera impazienza veniva a rari intervalli a richiamare l'impressione affievolita delle primiere vivacità, erano movimenti subitanei, che restavano nell'intimo dell'anima sua, ma che non ne turbavano la calma ed i suoi fremiti più sensibili morivano alla superficie. A tale dolcezza che sembrava inalterabile, univa una santa gioia attinta alle migliori sorgenti. Era portata alla tristezza e ne aveva ragioni intime e gravi e per i ritardi arrecati alla sua vocazione: e giacchè siamo a questo punto, lo diremo; ella non si trovava nel suo centro, le bisognava la vita religiosa, la contem-

plazione, l'unione con Gesù; soffriva più ancora di quanto possiamo dire delle servitù del mondo, di quelle visite, di quell'affaticarsi per il materiale, di quelle conversazioni triviali e profane di cui le anime pie avvertono subito il vuoto disperante.

Ciascuno di noi ha la sua via di santità; vi sono dei punti nell'ordine spirituale dove deve giungere la perfezione di ciascuno, e ve ne sono altri per i quali la sua natura non sembrò fatta, ma dai quali le circostanze, in mezzo a cui deve vivere, la sottrarranno da ogni prova troppo forte. Se un giorno frattanto ci troviamo nella circostanza di praticare virtù che rispondano meno direttamente alla nostra vocazione, ci bisogneranno sforzi sovrumani per ottenerle, e saranno fortunati quelli che vi pervengono, ed ammirati coloro che si spingono fino alla perfezione. La coraggiosa fanciulla aveva preso tanta ascendenza su sè stessa, erasi così abituata alle virtù a cui non era particolarmente chiamata, che non lasciava più in nulla apparire quei fastidi che certi doveri di società potevano causarle. Si ha bisogno di lei? si chiamava e si vedeva comparire con un'aria raggianti, col sorriso sulle labbra, con la parola amabile, sempre sollecita a rendere servizi ed a prender parte ad una conversazione e quantunque le costasse molto separarsi dal suo Gesù, pure non le importava, e bisognava mostrarsi allegra. Ella lo era, salvo sempre le pie distrazioni che la sorprendeivano in seguito e la riconducevano, suo malgrado, all'oggetto abituale de' suoi pensieri. Questa gioia soprannaturale era per lei una ricompensa. Dal giorno in cui aveva promesso a Dio di non fare più letture profane, aveva sentito internamente un vero diletto! « Iddio mi ha fatta la grazia, dice in seguito, di vincermi per comparire sempre contenta; perchè, altre volte, disgraziatamente, era scontenta ed ora non lo sono più! »

Ma questa gioia era soprattutto il frutto delle sue ferventi comunioni. Quando sua sorella si accasò, il suo confessore le permise di accostarsi tutti i giorni alla

sacra mensa; in tale occasione si effettuò in lei un cambiamento così straordinario, che sua sorella, come ci racconta, avendolo rimarcato qualche mese dopo del suo ritorno, gliene domandò la cagione. « Allora, guardandomi con aria misteriosa, ma raggianti di contentezza, mi rispose che mi avrebbe confidato il segreto della sua gioia, ma che mi pregava di non esserne scandalizzata. Mi disse che era rimasta molto malcontenta della mia partenza, più triste ancora di quanto poteva figurarsi, e che allora il padre Paolo per consolarla, le aveva permesso di comunicarsi tutti i giorni. Era questo che formava la sua felicità sì grande! Faceva tutto il possibile per non esserne troppo indegna ed aveva preso la risoluzione d'essere sempre gaia in un modo speciale. »

Qualche giorno dopo, le due sorelle si aprono nuovamente il loro cuore. « Ero sola con Matilde ed eravamo tornate da una passeggiata; il tempo era bellissimo e perciò ci sedemmo su d'un sedile presso la nostra casa; l'espressione del sembiante della mia cara sorella era così calmo, così sorridente, che non potei rattenermi dal dirle: Tu dunque, o Matilde, sei veramente felice? Allora ella mi parlò del suo abbandono alla volontà di Dio in tutto quanto riguardava il suo avvenire, in una maniera così ammirabile, che mi toccò e mi impressionò non poco; io prolungavo, a bella posta, quell'intima conversazione: guardandola ed ascoltandola, mi sentivo presa da una specie di rispetto; mi parve che avesse fatto grandi progressi nella perfezione ».

Sua sorella non era più in casa e veramente bisognava che Matilde divenisse la gioia del focolare e benchè la sua attrattiva per la vita interiore fosse forte, quantunque fosse grande il suo rinascimento vedendo passare nel mondo i begli anni della sua gioventù, mentre dentro di sè ascoltava la voce di Gesù che la chiamava alla solitudine, al Carmelo, pure bisognava restarsene al capezzale di sua madre sofferente e mostrarsi col sorriso, col viso sereno, colla parola

dolce e gaia per arrecare un po' di consolazione al cuore della sua cara malata. La signora Nédonchel soffriva dolori di stomaco e crisi di nevralgia eccessivamente penosa e li sopportava con una pazienza ammirabile; anche essa era un'anima scelta, che glorificava Iddio con un lungo martirio cristianamente sopportato. Le persone dei santi raramente sono isolate; Iddio nella delicatezza della sua misericordia si compiace di unirle, affinchè possano esercitarsi vicendevolmente nell'amarlo e pervenire più facilmente alla perfezione. La madre e la figlia si edificavano l'una coll'altra; le sofferenze che aveva sotto gli occhi e la santa rassegnazione colla quale erano sopportate, provocavano l'amabilità di lei che attendeva notte e giorno a sollevare sua madre. Erasi abituata, per un pensiero di fede, a vedere in lei sia la santa Vergine, sia Gesù sulla croce.

« Voglio domandare alla mamma di recarmi alla Messa di mezzanotte; ma non so se la cosa sarà possibile, perchè il tempo è molto freddo. Ad ogni modo rimetto tutto al buon Dio e non mi preoccupo prima del tempo. Tutto ciò che fa mia madre, non è forse per me il meglio? Ieri le dicevo che ella qui in terra mi tiene luogo della santa Vergine e per conseguenza le devo obbedire, che i suoi desideri sono i miei e che l'amo infinitamente; fintantochè non sarò in convento ella è la mia superiora, ella è per me tutto. Ed è perciò che sono molto addolorata d'averla contristata altre volte. Oh! se guarisse come sarei felice! Questo è il mio solo desiderio; la santa Vergine è così potente! »

Ma la signora Nédonchel non doveva guarire; invano Matilde pregava: terminava una novena, ne cominciava un'altra; invitava a pregare tutte le anime che sapeva ferventi e pure; nella sua confidenza assoluta credeva ad ogni istante che pervenisse alla guarigione. Tante preghiere non dovevano essere esaudite se non con maggiori sofferenze inviate alla malata, ma anche maggiore pazienza e più meriti.

« Ahimè! scrive Matilde, le nuove non sono tanto buone; la croce è sempre allo stesso modo pesante, o piuttosto a misura che il nostro divin Maestro vede il coraggio di mia madre, sembra aumentare il peso delle sofferenze ». Nessuno quest'oggi può rammaricarsi che quelle preghiere non siano state esaudite nel modo con cui tutti lo desideravano, ma quelle sofferenze continue della sua amatissima madre dilaniavano il tenero cuore di Matilde. « Se voi sapeste, dice ancora ad una amica, se voi sapeste come è duro il veder soffrire una madre! Qualche volta dico al buon Dio che questa è la croce più pesante che possa inviarmi: Preghiamo, mia Elisa amatissima, non v'è che la preghiera che possa aiutarci a sopportare la nostra croce ».

Un passo solo del suo giornale ci dirà quanto queste croci erano vivamente sentite e santamente portate. « Quale assalto! O mio Dio, abbiate pietà della mia povera cara madre. Questa mattina a Messa non ho potuto che piangere, ed il buon Gesù, lo vedo, ha avuto compassione delle mie lagrime. Mio padre mi aveva detto al momento in cui partivo: — Prega per la tua povera madre; le sue sofferenze sono atroci — non ho potuto rispondere; tanto le lacrime mi soffocavano! Tuttavia questa notte avevo tanto pregato. Alle sei avevo fatto la mia meditazione, ma non ho saputo fare altro che pregare per la mia povera cara madre. Spero che il buon Dio non ne sarà dolente. È Egli che ci invia tutto. Gli dicevo: mio Dio, che io muoia, che soffra tutta la mia vita sofferenze come le sue e peggio ancora; che io soffra ogni pena interiore, vi consento volentieri, ma guaritela. Se voi preferite che non mi renda religiosa, io accetto; tutto, tutto accetto, in una parola tutto quanto voi volete, ma guarite la mia mamma. Mio Dio, che io sola soffra per tutti; poichè temo che io sia quella che per il mio orgoglio e per le mie colpe, attiri tutte queste sventure. » Dopo, annunciando un'aspra disciplina per la sera, aggiunge: « Oh! se potessi sollevare la mia povera madre! Io non desidero che questo e che Gesù

non sia più offeso! » Ecco gli slanci della generosità attraverso i lamenti di questo dolore; non basta gemere su coloro che si amano, bisogna consacrare loro il proprio tempo, le proprie pene, le proprie cure, in una parola, se stessi, con tutte le forze del cuore; ma l'anima generosa per così poco non è soddisfatta: si può fare di più. E che adunque? Chianiare su di sé, per mezzo della preghiera, lo scatenamento del male che li ha assaliti e togliere dalle loro spalle ammassate il carico troppo pesante sotto cui esse soccombono; e poichè la morte minaccia una delle vite più care, gettarsi sopra l'altare della morte per essere ivi sacrificati al loro posto. Chiunque pretende d'amare, deve giungere sino a queste sante sostituzioni. A Matilde sarebbe mancata qualche cosa, se non fosse stata capace d'immolarsi in sì fatta maniera. Ascoltiamo una delle sue preghiere. « Mio buon S. Giuseppe, voi sapete chi io sia! Una miserabile peccatrice che tanto ha offeso Iddio, che merita d'essere conculcata eternamente dai piedi degli uomini e dei demoni dell'inferno. Intanto un semplice sguardo a voi, o mio buon Padre, mi dà coraggio e confidenza. Vedo tra le vostre braccia il santo dei santi, la vittima divina dei peccati del mondo, il mio tenero Gesù in una parola; voi dovevate amarlo infinitamente più di me; ebbene: voi avete consentito a vederlo soffrire, ad essere disprezzato e a vivere incognito sulla terra; tutto ciò per mio amore ed io, dopo questo, non avrò speranza che voi ascolterete la mia preghiera? Io per verità ho in voi grande fiducia, o mio amatissimo Padre. Vengo a domandarvi di accettare la mia vita.... Quale vita inutile io conduco sulla terra, ove offendo sempre il buon Gesù! Tutti i giorni sono in pericolo di perdermi, ed ho tanta paura di commettere il peccato! Oh mio Dio il peccato! quale mostro! Crocifiggere nel proprio cuore il tenero Gesù! O mio Padre amatissimo, per evitarlo non solo bisognerebbe una morte, ma sarebbero preferibili mille morti. Io intanto non ho che ad offrirvene una; accettatela, amatissimo mio S. Giuseppe, e se in questo momento

sono in istato di grazia, prendetemi, ve ne scongiuro. Prendetemi, questo è già un gran favore che mi farete; oso ancora domandarvi di più; oso domandarvi la vita di Suor Maria Eugenia e la guarigione della mia buona madre in luogo della vita così miserabile che meno sulla terra. O buon S. Giuseppe, la grande santa Teresa assicura che il giorno della vostra festa si ottiene quanto si domanda. Ascoltatemi, ve ne scongiuro ed oggi prendetemi con voi, venite a prendermi, affinché non abbia mai più la disgrazia di offendere il mio Dio. »

Noi di già sappiamo che il sacrificio e la generosità erano proprie della natura di Matilde; ma sembra che la pietà abbia loro donato una nuova energia, come pure ha versato nelle affezioni della giovanetta non so quale incanto più soave e più penetrante.

La grazia non uccide la natura, la nobiltà e la innalza; essa rispetta la vita del nostro cuore, le sue gioie, le sue sofferenze, i suoi amori e vi pone di più qualche cosa d'ideale e di divino; dilata le anime chiuse manifestando le une alle altre, abbellisce le volgari stesse e con idee elevate, con le sante intenzioni, con i sentimenti puri di cui le nutrice, le fa pervenire a quelle alte tenerezze che i santi hanno conosciute.

Matilde amava assaissimo i suoi. Ascoltiamo ancora qui una pagina commovente del suo giornale. Una giovanetta si era permessa di dire in società che la sua nonna era molto esigente. Una parola tale sorprese Matilde e le arrecò pena. « Dio mio, non si educa più la gioventù come altre volte nello spirito di sommissione e di rispetto per i loro parenti. Noi tutti degeneriamo. E come? dice che sua nonna è esigente! Ed a noi che la conosciamo appena! Altre volte nemmeno vi si pensava. Oggi lo si dice alto! Povere fanciulle! noi siamo felici di essere state educate da nostra madre! E lo dico ancora per mia vergogna, forse anch'io l'avrei pensato; perchè sono così cattiva! ma almeno per rispetto non l'avrei detto. O caro mio

buon nonno, mio padrino carissimo! mi sembra che non avrei mai pensato questo di voi quando vivevate. Qualche volta mi annoiava di cogliere i vostri fiorellini, di raccogliere i vostri semi, ma me lo sono rimproverato molto, e non mi sono mai annoiata di tenervi compagnia. Ah! e questo accadeva perchè voi eravate sì buono! così buono! Eravate veramente uno degli accetti al buon Dio. Io ho conosciuto voi solo di nonni, ma pure vi ho votata una venerazione ed una rimembranza che non si cancelleranno giammai dal mio cuore.... Questa sarà per me una lezione utile, perchè metta in pratica i buoni insegnamenti de' miei cari parenti; perchè mi tenga assai cauta da non farmi sfuggire nulla di mal detto sul loro conto; e soprattutto perchè non giudichi gli altri con troppa severità, se non voglio un giorno essere io stessa giudicata! (Giornale 24 marzo 1863).

Insieme a questa affettuosa venerazione per i suoi parenti, eravi in Matilde una profonda simpatia per quella sorella che noi abbiamo accennata più d'una volta.

Le due sorelle non si erano giammai separate, esse erano divenute grandi sotto lo sguardo materno facendo in comune i giuochi, il lavoro e le preghiere. Nè la diversità dei caratteri toglieva cosa alcuna alla tenerezza dell'affezione; Carolina era d'una calma e d'una dolcezza inalterabile; Matilde era più ardente e più viva: e pure tra di loro vi fu sempre una intimità ed un accordo che non conobbe la minima nube. E benchè fossero comuni i segreti, nulladimeno Matilde riservava quel non so che di misterioso dell'anima sua, e se alle volte parlava de' suoi difetti e delle sue pene interiori, non parlava mai delle consolazioni della sua pietà e dei favori spirituali che riceveva. Le due sorelle passavano nella stessa maniera le loro giornate e l'una presso l'altra; insegnavano il catechismo ed i lavori donneschi alle bambine che avevano chieste per istruire, oppure lavoravano sole in una medesima

camera, e spesso la più giovane durante il lavoro, andando verso la più grande ed accarezzandola: « Oh! quale felicità l'essere sorelle, le diceva! » Ma venne un giorno in cui dovettero separarsi: tutte due avevano creduto d'essere chiamate alla vita religiosa e più d'una volta la felicità di consacrarsi intieramente a Gesù aveva versato nei loro intrattenimenti una animazione ed una fiamma di desiderio ch'è tradiva i loro pensieri segreti. Intanto Matilde affermava la sua volontà con energia; d'altra parte il signore e la signora Nédonchel rispettando la volontà di Dio nelle loro care fanciulle, lasciavano intravedere il desiderio che una almeno si maritasse. Carolina era stata domandata da un suo cugino, Amedeo di Courtebourne, che ispirava alla famiglia tanta più confidenza quanta maggiore era la sua fede, il suo cuore e la sua vita. Ella si maritò il 4 ottobre 1863. Questo nell'esistenza di Matilde produsse un gran vuoto, ed in una sola volta perdeva un modello ed una compagna carissima. La sua Carolina amatissima, la sua sorellina, come ella la chiamava, le bisognava in tutte le occasioni. « Se tu sapessi, mia buona sorellina, come penso a te e come prego per te! Qui tutto ti ricorda, ed io perdo le ore intiere a riguardare i tuoi piccoli lavori, e per un momento ancora mi credo con te ». Ed in altra circostanza: « Ci troviamo a Tournai tutti bene e vegeti, manchi tu sola, mia sorellina, ma sei sempre così presente ai nostri pensieri che crediamo ancora vederti, sentirti, abbracciarti. Se sono in casa, mi sembra che tu sii fuori, ed è per questo che non ti veggo, oppure che sii in alto; mi sembra in una parola che ci abbi lasciato ieri ed invece è tanto tempo! »

Scrivava presso a poco ogni due giorni, perchè era ella che abitualmente scriveva per sua madre e che dava le nuove della cara malata; questo soggetto tristamente interessante torna sempre nelle sue lettere; scrive le sofferenze della signora Nédonchel, la sua pazienza ammirabile, gli sforzi che fa essa per soste-

tuire sua sorella nella parte d'infermiera amorosa. « Io divengo una nuova te stessa » le disse. Poi v'è un ordine di cose meno serie: le visite ricevute in casa, i viaggi di sua sorella, le passeggiate nella campagna di Tournai, i fiori del giardino, lo stato della piccola cappella, i giuochi della sera, i piccoli conigli bianchi con i loro occhi vermigli, e tutti quei particolari vaghi di gioie innocenti d'un'anima che è rimasta giovane.

Ci si permetta di terminare con un estratto, per indicare il tono ordinario di questa corrispondenza, quando vi sarebbero pagine intiere da citare.

« Tournai, il 20 giugno 1864.

« Tutto per Maria Immacolata.

« Grazie delle tue buone lettere, mia eccellente sorellina. Io e mamma le abbiamo ricevute ieri a sera con una gioia che tu non puoi immaginarti.

Grazie soprattutto delle buone cose che dici a me. Sì certo io prego sempre per te, e quando dico il mio rosario, non più nel giardino, ma nella campagna, al passeggio, allora Carolina ha un pensiero della sua Matilde che tanto l'ama. Tu, cara sorellina, hai avuto ragione di scrivere nella tua lettera questa bella frase: « E cosa sì buona avere una madre! » Sì, anch'io sono del tuo parere. Provo tanto piacere nello stare colla nostra mamma!..... Ella m'incarica di ringraziarti della bella fotografia che le è piaciuta molto.

Amo al par di te grandemente questa bella natura che ci ripete: « Iddio è sì buono! » Si approssima mezzogiorno; ti scrivo attendendo Maria (la povera fanciulla che educava) e finirò la mia lettera dopo la sua lezione. Toc, toc, si bussa — « Entrate » — È Maria; a ben presto mia cara. »

« Immagina che questa buona Marietta mi ha arrecato una magnifica camicia d'uomo che ha fatto da sè; sul petto vi sono trentaquattro imbottite molto ben-

fatte; Marianna ne è rimasta meravigliata. Papà, al quale l'ho mostrata, mi ha regalato una pezza bianca per rimmettergliela e le ha fatto dire che la impiegasse quando ne vorrà fare altre per lui. Ella è partita contentissima.

« Tommaso ti bacia le mani, ed io te ne invio tanti di baci per quante parole sono su questa carta. Puoi tu contarle? Io t'amo come mia sorella, mia amica, mia compagna d'infanzia; il resto indovinalo. »

CAPITOLO VII.

L' Amicizia

IN questo cuore giovane e puro, doveva fiorire l'amicizia da sè stessa; non bisognava che un'occasione, un'incontro, uno sguardo gettato in un cuore della stessa freschezza e dello stesso candore.

Matilde faceva parte d'una congregazione detta delle Figlie di Maria di Tournai; co' suoi oboli aveva contribuito, come gli altri membri, all'erezione d'una cappella dedicata a quest'opera; si riunivano ogni quindici giorni e nessuna assisteva alle riunioni più regolarmente di lei. Mescolata in mezzo alle file e nascosta il più delle volte nel fondo della cappella, ove non si poteva vedere, pregava con tutto il cuore; era la sua felicità recarsi tra quella famiglia di giovani anime ove si amava in comune Gesù, Giuseppe e Maria, e da dove si riportava sempre l'edificazione della parola e dell'esempio.

Matilde con lo spirito di umiltà e di carità che non la lasciava mai, era persuasa che tutte le sue compa-

gne fossero sante giovanette inoltrate più di lei nell'amore di Dio. Perciò si compiaceva di conservare con le più pie, delle relazioni d'una natura tutta spirituale e di cui lo scopo era la sua propria edificazione. Nè ciò poteva dirsi ancora vera amicizia, questo sentimento così profondo che identifica due anime, e di due vite fa una sola.

Un giorno si recarono nella sua casa due giovanette, ambedue sorelle, i parenti delle quali erano in relazione da lungo tempo colla famiglia Nédonchel: la seconda di queste era l'amica che Iddio riservava a Matilde; un po' più giovane di lei, ma viva ed ardente come lei e di più arricchita di quei primi profumi di virtù che cominciano a spandersi. Alix, così chiamata la giovanetta, le ispirò al primo incontro quel gusto particolare che Matilde provava per le anime pure. Si parlavano appena da qualche istante, quando Matilde nominò Gesù; la sua giovane amica la guardò, si compresero, le due anime si erano penetrate ed unite indissolubilmente. Dopo questa prima visita, Alix tornò spesso con sua madre e sua sorella, e più d'una volta accadde alle due amiche, mentre gli altri ragionavano, o di trattenersi nel giardino, o restarsi in un canto del salone. Man mano poi che l'intimità diveniva più grande e s'andava fortificando nelle stesse sorgenti della vita spirituale, erano prese da mutuo rispetto l'una per l'altra. Matilde soprattutto, con la sua fede viva, vedeva chiaramente nei profondi secreti e non scorgeva l'anima della sua amica che nella beltà immacolata del battesimo. In queste intime questioni dello spirito, aveva del soprannaturale e quel pensare cristiano che innalza ogni cosa fino a Dio. L'amicizia, anche tra le persone pie, è spesso un godimento nell'ordine più elevato e più delicato, ma sterile; è un profumo che si evapora, un'armonia che rapisce l'anima, che la fa fremere e palpitare, ma che la lascia vuota, se pure non la snerva del tutto. Uno si inebbia di questo profumo e di questa armonia; il linguaggio dell'affezione

finisce in amabili forme, tutti i pensieri si scambiano, come pure tutte le impressioni, tutti i sentimenti, e di tutto ciò che mai egli resta? Vaghi ricordi che, alle volte, vengono ad accarezzare l'immaginazione. È forse per questo e per raggiungere queste gioie vane e meschine che Iddio ha creato due anime sorelle, che loro ha elargito, più che ad altre, grazie, lumi ed amore e che ha disposto tutto nel cammino della vita perchè esse un giorno possano incontrarsi? E poichè l'amicizia è più che un legame, più che una parentela ed una rassomiglianza; dacchè è una fusione, una penetrazione mutua di due esseri spirituali, che vivono l'uno nell'altro, e per questo che essi l'uno nell'altro vivono, è forse cosa bastante? No, loro bisogna un alimento più perfetto e più sostanziale; Dio stesso. Dio! ecco il sole e la luce delle anime nostre, ecco l'aria in cui esse si muovono e di cui vivono: *In ipso enim vivimus movemur et sumus.*

L'amicizia per Matilde era una maniera di più di amare Dio. Nell'anima che si era a lei abbandonata e che in contraccambio riceveva con la sua affezione i suoi pensieri più intimi, la fede della giovanetta le faceva vedere Gesù, l'ospite divino dei nostri cuori. « Oggi ho avuto un dolce abboccamento con la mia cara Alix; era a S. Giacomo, ove andavamo a fare la nostra visita; la salutai ai piedi di Gesù ed ella mi ha detto che tutte le volte che mi scontrava era per lei una dolce soddisfazione d'invviare il suo angelo a salutare il mio; io le ho risposto: « Tutte le mattine alla santa Comunione! » Ella mi ha compreso. Oh! l'amo in Gesù, per Gesù, con Gesù. Come è dolce e soave quest'amicizia che ci porta a Gesù! » (Giornale, 3 dicembre 1864).

In realtà, Gesù per le due amiche era presso a poco, il solo soggetto dei loro discorsi. Si parlava di Lui, si provocavano ad amarlo, si comunicavano il modo di pregare, si confidavano le piccole infedeltà commesse dopo l'ultima visita, si avvertivano a vicenda i loro

difetti. È qui lo sforzo più grande dell'amicizia, dice un autore profano; e per vero; le labbra veramente generose, per dire ad un amico che egli ha torto, sono rare perchè vi bisogna un cuore d'una generosità eguale per intenderlo.

Matilde e la sua giovane amica si correggevano così delle loro imperfezioni, accusandole ed imponendosene la penitenza. Esse avevano compilato tra loro una serie di mortificazioni tanto sagge quanto inesorabili: io ne citerò solo qualcuna, per farla oggetto di riflessione delle nostre giovani cristiane: si erano proibito di volgere la testa nella strada, qualunque cosa accadesse.

Una preghiera rinvenuta tra le carte di Matilde finirà di dimostrare il carattere serio di quella santa amicizia: « Vergine santa, ecco ai vostri piedi la piccola serva Matilde di Nédonchel, la quale confidandosi nella promessa che voi avete fatta di esaudire sempre coloro che a voi ricorrono con fiducia, raccomanda alla vostra misericordia benevola la piccola serva di Gesù, Alix, che mi ha scoperto il suo cuore; io sola conosco quanto ella desideri amare il suo divin Maestro, offerendosi a Lui come schiava, vale a dire, offrendogli perfino l'uso della sua volontà. Questa giovane pianta è ancora gracile e non ha che buoni desideri. Ha resistito lungamente alle chiamate del suo divin Maestro e presentemente è ancora novizia nella via della virtù. Ed io che altre volte trovavo delle scuse per le mie colpe più deplorabili, non scopro in lei quelle imperfezioni, che Gesù non può soffrire nelle sue serve.

Illuminate, o Madre mia e mia Maestra, il suo cuore; o concedetemi un'occhio che possa in lei scoprire quanto dispiace a Gesù, affinchè ne faccia parte all'amica come ella stessa desidera. Madre mia, io amo questa piccola serva di Gesù; il suo angelo ed il mio sono ripieni d'affezione l'uno per l'altro. Permettete che, malgrado la mia indegnità, sia utile al suo avanzamento nella via dell'umiltà e dell'amore. Così sia ».

Le due giovanette si facevano del bene, felici di

amarsi così sotto lo sguardo di Gesù e di crescere insieme nel suo amore. Un giorno finalmente giunse la prova. I parenti della giovane Alix temettero i santi contagi di quella amicizia tutta soprannaturale, lo zelo di Matilde, la sua virtù provocatrice ed attraente; forse essi intravidero in lontananza, alla fine di quelle relazioni, il convento, le sue inferriate, le sue mura ed il terrore d'una vita austera; la loro figlia si slanciava nella via forse la più rigorosa della vita cristiana, con un ardore che loro sembrava temerario. Così le due amiche furono separate. Questo cagionò una viva sofferenza all'una ed all'altra parte. « Ho ancora il cuore straziato, scriveva Matilde qualche mese dopo, mi sembrava che i nostri legami fossero così puri! Non potevo decidermi a fare quel sacrificio ».

Sì, l'amicizia, senza dubbio, era pura; ma è nei piani della divina misericordia che l'uomo soffre tutto, e se nel nostro cuore si rinviene qualche fibra più sensibile o un piccolo nascondiglio preferito ove noi poniamo le nostre affezioni di scelta, è difficile che un giorno o l'altro non vi si insinui un vivo dolore e non ce ne lamentiamo; questa è la parte eccellente del nostro sacrificio. D'altra parte, quantunque sia santa e santificante l'amicizia, il distacco vale più dell'amicizia stessa. « È ingiusto che uno si attacchi a me » diceva Pascal, « Io non sono il fine di nessuno ». In fondo in questa nota un po' vibrante, il grido di Pascal era giusto, nè meno giusto è quel detto dell'*Imitazione*.

L'amore dell'uomo è ciò che vi ha di più forte, e non può offrire che lo spettacolo delle impotenze più tristi; niente lo abbatte, nè lo esaurisce, ma alle volte non può che sospirare e morire! L'amore di Gesù, ecco il solo vero, il solo forte, il solo che non manca e non inganna mai, il solo a cui si possa attaccare senza timori per l'avvenire. Come diportarsi adunque verso coloro a' quali il nostro cuore va da sé stesso? Amarli fortemente, teneramente, ma in Gesù, affinché

nel giorno in cui il nostro amore sarà spezzato, o verrà la separazione, la morte, o forse uno di quegli abbandoni più tristi della morte stessa, essendosi tolta a noi dinanzi la creatura, ci resti sempre Gesù, per sostenere il nostro cuore mancante e per ricevere le nostre lagrime.

Questo sentimento cristiano così profondo dell'amicizia era da lungo tempo nell'anima di Matilde, allorchè giunse la prova: soffrì, ma non fu colta all'imprevista. In un biglietto che pregò si rimettesse alla sua giovane amica dopo la sua morte, le diceva: « In vista della mia vicina morte, Gesù, o Alix, ci ha separate; ma benediciamo sempre la volontà del buon Gesù. Non amare che Lui, o cara Alix. Credimi, non amare che Lui. Il tuo cuore è troppo amante per attaccarsi alle creature; ciò vorrebbe dire perdersi. Prega, prega per la povera peccatrice Matilde. Viva Gesù! Viva Maria! Noi ci rivedremo, ma in cielo, in Gesù nostro amore. Oh! Alix, il bel destino! Non temo la morte, essa mi unirà a Gesù, il solo amatissimo dell'anima mia ».

Ella a questa prima amicizia rimase fedele; il nome amatissimo si ritrova spesso nelle pagine del suo giornale; essa rilegge il carteggio che la sua giovane amica le aveva lasciato tra le mani « Ieri ho riletto tutte le piccole cose d'Alix, la mia cara amica; ciò mi ha rimesso un po' nel fervore; io amo tanto quei versi sopra l'Eucaristia! Più li rileggo, più li trovo ammirabili ».

La prima volta che ella rivide la sua amica, fu due anni dopo nella chiesa parrocchiale d'Alix. Matilde era con sua madre quando esse passarono innanzi la chiesa di S. Giacomo: « Vuoi entrare? », disse la signora Nédonchel « Io pensavo che era sabato e che forse Alix era venuta a confessarsi; risposi sì con tutto il cuore. Entrammo: qualche minuto dopo, sentimmo un piccolo passo e qualcuno si collocò dietro a noi. Mio Dio! pensavo che fosse Alix; avevo una

gran voglia di voltarmi. Finalmente Mamma si alza per partire; era Alix! Guardo mia madre che mi fa un segno di approvazione col capo. Allora andai a stringerle la mano. Ambedue restammo mute; non osammo dirci nulla. Ma dopo un'istante: « Oh! prega per me! » mi disse: « Io lo fo tutti i giorni ». — Allora feci una breve preghiera; poi presi una piccola immagine dal mio officio che posai sopra la sedia al suo lato ed essa si affrettò a prenderla. Partimmo ». (Lettera a sua sorella, 20 luglio 1864).

Prima d'un nuovo incontro, passarono ancora due anni: ma questa volta la visita fu concertata ed ebbe luogo su un terreno neutro per loro ben caro, nel Carmelo di Tournai.

In occasione delle feste che ebbero luogo in gennaio del 1866 per la beatificazione di Maria degli Angeli, la Superiora del monastero che era parente della giovane Alix, le propose di recarsi ad ornare la cappella e così fu invitata ancora Matilde. Quando entrò nel parlatorio il cuore le batteva ben forte, ivi l'attendeva Alix. Potevano finalmente vedersi e parlarsi dopo più di quattro anni di separazione. Passato il primo momento d'emozione, il discorso cadde sul soggetto ordinario come se fosse stato interrotto solamente la vigilia. Si parlò di Gesù, dell'Angelo custode, di comunioni e di orazioni. Dopo sì lungo tempo, queste due anime si ritrovarono degne l'una dell'altra, pure ed innocenti come al primo giorno e, grazie alla prova, ancor più ferme.

L'intrattenimento durò a lungo, si parlò nella sagrestia, e, durante il lavoro degli ornamenti, si comunicarono tanti piccoli segreti! « Parlai forse troppo, dice Matilde nel suo giornale; ero così felice! Intanto fui per adirarmi; l'angelica fanciulla mi credeva buona per aver letto la formula de' miei tre voti; per un momento non mi ressi più in piedi e gettandomi a terra volevo baciare i suoi piedi, ma non mi riuscì di baciare che l'orlo della sua veste; ella non se ne avvide, pensando forse che io raccogliessi qualche cosa.... Mi convinsi in

fine sempre più ch'ella era un angelo ed io sempre più miserabile. »

Da quel giorno le due amiche si rividero ancora qualche volta; la Guardia d'Onore le rimise naturalmente in rapporto ed insieme lavorarono per estendere il culto del Sacro Cuore. A Matilde del resto erano sovrappiunte altre affezioni intime e tutte, come questa, spirituali.

Nell'agosto del 1864, la sua famiglia trovavasi a Quintin ed un giorno si recò a visitare il Carmelo di Saint-Briene. Matilde s'imbattè in una persona un po' più di lei avanzata in età, di un grande giudizio e d'una pietà perfetta. Trovandosi un momento sole, si intrattenero a parlare della felicità di vivere nel Carmelo e di morirvi. Matilde lasciò intravedere il desiderio che stimolava l'anima sua; quando uno si riscontra nell'intimo pensare, l'unione è fatta subito e per sempre. Questa fu una nuova amica ed i suoi consigli saranno raccolti scrupolosamente come quelli d'una sorella maggiore. « Elisa è venuta a trovarmi ed abbiamo parlato sole lungo tempo. L'amo molto, e siccome è un'anima santa, le ho confidato i miei desideri; ella ne è rimasta assai contenta. Ecco una nuova unione che mi porterà ad amare Gesù maggiormente. Mi sento portata assai verso di essa e in un modo al tutto particolare e che mi fa cercare di appoggiarmi su di lei. Non è nè me stessa, nè lei che cerco; è Gesù, è la volontà di Gesù. » E le scriveva: Sì, voi sosterrete la vostra sorellina tanto debole nelle sue risoluzioni, così instabile e che pur non ostante desidera amare Gesù! Ma preghiamo ancora, affinchè la nostra unione riposi sempre e solamente nell'amore del dolce Gesù. »

Questi particolari dovevano avere qui il loro posto, e noi non ci pentiremo, come speriamo, di averli citati; essi possono ricordare, fosse pure ad un'anima sola, che l'amicizia, cosa così preziosa, non deve essere un sentimento puramente umano, senza alcun merito e senza alcun innalzamento, ma che nelle nostre affezioni

bisogna lasciare scorrere le sante fiamme della fede, della carità e lo spirito del sacrificio. Benchè in Matilde la vita dello spirito fosse abbondante, non assorbiva però tutta la sua esistenza; ella, come tutti gli altri, ebbe le sue occupazioni materiali. Da una parte lo spozalizio di sua sorella, dall'altra la malattia di sua madre, lasciavano gravar molto su di lei il peso di mille piccole cure che esige l'interno d'una casa.

Questo non formava la sua vocazione, l'abbiamo già detto; non vi aveva nè gusto, nè disposizioni naturali; ma pure faceva, quantunque non ne avesse alcuna attrattiva, per una certa virtù!

Quando tutto ci ravvicina a ciò che vi ha di più elevato in cielo ed in terra, Iddio e le anime, bisogna saper discendere a quest'affare della vita attiva, umile sì ma indispensabile ed accettarne tutte le volgarità senza pentirsene od almeno senza soffrirne. Questa immolazione di noi stessi, che non è quella che si desiderava, ha il suo merito, nella quale ogni accidentalità viene a confermare le più vive aspirazioni dell'anima. « Durante il tempo in cui sono a Quintin, dice Matilde, procuro d'apprendere qualche cosa di questa scienza del rinunziamento; voglio sforzarmi di rendermi utile; mi occupo del governo della casa e di una quantità di piccole cose interne, che mi rubano il tempo e mi costano molto, ma rendendo così servizio alla mia buona mamma, ne sono grandemente felice. Mai, come ora, avevo appreso quanto è difficile di obliare sè stessi per gli altri, di pensare più agli altri che a noi. Faccio il possibile di por mano alla mia conversione, ma ohimè! dimentico così presto quanto mi son proposta di fare ciascun giorno, e la sera mi ritrovo come il giorno innanzi. Nè mi scoraggio, e dovessi pure passare per terribili prove, voglio rinunciare a me stessa e pensare con carità agli altri, e così per la via dell'abnegazione e dell'amore divino, procacciarmi la salute ».

Quasichè mantenere l'ordine in casa, distrarre ed

attorniare di cure sua madre non fosse abbastanza, questa contemplativa sapeva procurarsi ancora altre occupazioni. Le persone della sua condizione possono avere forse la vita la più santamente attiva? E quanti sembrano neppure pensarci? Quante giornate monotone ed inutili, passate in una lettura frivola e tra fantastiche conversazioni! Quante esistenze date in vana pastura alla futilità! Il loro spirito è incerto, il cuore languente, le loro mani oziose, quantunque vi siano poveri da rivestire e tabernacoli da ornare, Matilde trovava sempre qualche nuova occasione di sacrificio. Ogni giorno le venivano una o due fanciulle povere, alle quali si era imposta di insegnare a leggere, a scrivere, a cucire, ed impartir loro, in una parola, tutto quanto è necessario all'educazione d'una giovanetta; e specialmente si applicava a formare queste care piccole anime, ad aprirle alla grazia di Dio, a nutrirle di dottrina e di pietà: con queste fanciulle non faceva niente che le mettesse in soggezione, nè usava modi altieri, nè eravi cosa che accusasse la fanciulla nobile; parlava loro con abbandono di Gesù Bambino e del loro buon Angelo, le vestiva, riservava a loro le frutta o dolci od altro dopo il pasto, oppure faceva venire qualcuna delle compagne e loro faceva la sorpresa di una buona merenda improvvisata servendole essa stessa; e tutte quelle giovanette l'amavano come una piccola mamma, o come una sorella maggiore buona e santa. Dopo eravi la visita delle famiglie povere. Là, quantunque i benefizi sono alle volte subito dimenticati, pure si ricordano sempre della buona grazia di Matilde come della sua carità. È vero che ella, in questa opera di sollievo nelle miserie umane, adoperava una delicatezza ed una generosità ispirata così bene nella fede! Un povero, un giorno, le aveva detto cose penose, verè villanie; Matilde lo prese in particolare affezione e in ogni settimana si recava fino all'estremità di Parigi per rinvenire nella solita piazza il suo povero e fargli elemosina.

Sua zia, la persona da cui abbiamo questo particolare, un'anima simpatica ed amatissima che conosceva tutti i segreti di sua nipote, ci diceva che era un mezzo sicuro ottenere le preferenze di Matilde col mancarle di riguardo. La sua famiglia, due o tre volte all'anno, si recava a Quintin in Bretagna dove aveva suoi possessi per passarvi qualche mese. Questo per Matilde era un soggiorno di delizie; altri avrebbe più di lei apprezzati i paesaggi, i sentieri della Bretagna, il mormorio del Gouet, le sue acque piacevoli scorrenti verso Saint-Briene, il lago e le verdeggianti ondulazioni del terreno. Nella calma di questa natura, quello che le piaceva di più, era la vicinanza della casa paterna alla chiesa ed all'ospedale. L'ospedale per lei era qualche cosa di necessario; erano le membra di Gesù Cristo che dovevano sollevarsi; vi andava spesso, prendeva un grembiale di servizio e così vestita, mescolata alle suore infermiere, serviva i malati con gran vigilanza e senza essere punto imbarazzata, come se fosse stata una suora, portava loro la razione e, all'occasione, vi aggiungeva qualche dolce e quindi seduta presso i poveri vecchi si faceva da loro raccontare le pene, li consolava con buone parole e faceva discendere su quelle labbra avvizzite il raggio d'un dolce sorriso.

Un giorno nel 1864, ella trovò nell'ospedale una giovane etica, triste e senza mezzi, divorata da una malattia implacabile; questa malata ispirò a Matilde l'interesse il più tenero; soffriva molto, e ciò era abbastanza per adottarla come una sorella amata da Dio, il Padre di tutte le anime in modo particolare. « Bisogna fare una novena, le disse Matilde; io la farò con voi. » Ogni giorno, all'ora stabilita, esse s'incontravano nella chiesa, mescolavano le loro lagrime e le loro preghiere. In fine Matilde offriva alla sua giovane protetta l'appoggio del suo braccio e la riconduceva, risvegliandole nel cuore un po' di gioia e di speranza. Iddio intanto non accordò la grazia domandata con tanta istanza; un giorno che

veniva all'ospedale a farvi la sua visita ordinaria, la signorina Nédonchel seppe che la sua cara malata era morta. Domandò di vederla e di pregare presso quella povera spoglia, ed avendola condotta una religiosa: « Potete lasciarmi sola, le disse Matilde, io resterò un bel pezzo. » E per vero, pregò lungamente. Quando la religiosa tornò, la trovò che aveva scoperto i piedi della defunta e li baciava rispettosamente.

E questo basta per dare un'idea del suo cuore e della sua virtù; del resto si sa bene, che il secreto di tanta divozione era nella sua fede; ella vedeva Gesù ove altri avrebbero visto una madre, una sorella, un amico, un povero, e non v'è alcuno che possa stupirne, se si ricordi le sante industrie di Gesù; quelle sostituzioni adorabili che, animando lo zelo del cristiano e trasportandolo con gioia in mezzo alle pene del dovere, ci fanno conoscere essere Egli che ce le ha rivelate ed effettuate; l'autorità dei parenti è per lui autorità divina; il cuore puro del fanciullo è la sua dimora prediletta; l'anima del nostro amico è il suo santuario; egli stesso il povero; il povero co' suoi stracci e la sua miseria; è Gesù che soffre, e l'elemosina è una specie di sacramento ove è Gesù che si accosta; è Gesù che rende subito colla sua grazia il centuplo di quanto gli si dona. Sempre Gesù, per tutto Gesù; Matilde lo riconosceva sotto tutti i simboli d'innocenza e di sofferenza; ma ora vediamo come ella lo amava.

CAPITOLO VIII.

L' Amore divino

LA santità non è altro che amore, e quantunque le sue forme sieno molteplici, esse si riducono a questa, come tutti gli attributi di Dio stesso riduconsi all'ammirabile definizione di S. Giovanni, *Deus caritas est*, Dio è carità. L'eroica costanza del martirio, la austerità del solitario, la pazienza del giusto afflitto, la pietà dell'anima fedele, la castità della vergine, appartengono all'amore; l'amore è il principio di tutte queste forze. Le anime amanti sono state sempre le più attive, le più forti, le più invincibili nel male. Tutte le volte che l'umanità è stata sublime e che innalzandosi al di sopra di sè stessa, delle sue debolezze, delle sue forze e della virtù che le è propria, essa è giunta a quelle altezze di divozione e di purità in cui l'uomo non sembra più uomo, ma un angelo, un Dio, è avvenuto sotto l'impulso dell'amore. In noi l'amore tutto rinnova ed innalza, se ritrova delle qualità, le ingrandisce e le conduce ad una potenza suprema, riempie il vuoto, corregge e fa sparire i difetti, i travimenti del cuore e corrobora la volontà. E questo è poco, perchè queste non sono che imperfette manifestazioni dell'amore. Ma l'amore stesso bisognerebbe vederlo se fosse possibile, e studiarlo ne' suoi profondi misteri: esso ha il potere di diffondersi per tutte le uscite del cuore, di mandare le sue grida sublimi e di tradirsi negli slanci della sua generosità, nè si manifesta mai intieramente. Il cuore,

ove Iddio ha fatto scaturire l'amore veritiero, è come una sorgente d'acqua limpida e viva, di cui lo scandaglio non avrebbe potuto raggiungere il fondo. Così qualunque le azioni e le parole dei santi ci sembrano ammirabili, esse non dicono tutto: se la loro vita si sia manifestata al di fuori o concentrata nel silenzio e nella solitudine, essa ha divampato d'un fuoco interiore che l'impotenza della parola umana non saprebbe rivelare. Di qui ne viene, che anche nell'esistenza apparentemente più piccola, vi può essere la santità più grande. Basta che vi si trovi l'amore, questa miniera d'oro prezioso che ci sembra dimenticato, ma che il Buon Maestro coltivò nell'ombra e che subito brillerà allo sguardo degli eletti nel gran giorno dell'eterno lume.

L'anima di colei di cui procuriamo dire le virtù, è di quelle che sono state involuppate in terra d'oscurità; tuttavia ella ha parlato, perchè è difficile che niente si spanda quando il cuore è pieno: grazie alle confidenze del suo giornale, noi possiamo intravedere quanto grande fu il suo amore. Negli scritti di Matilde si potrebbe prendere a caso e vi si troverebbe sempre una tenerezza ardente e generosa unitamente alla freschezza d'un cuore che si lascia andare diritto diritto alla preghiera.

Eccone qualche estratto. Amare qualcuno senza Gesù, e non per Gesù è impossibile. Oh, Gesù, Gesù! il vostro nome solo mi rende pazza di gioia! Gesù, Gesù! che non posso io pronunciare sempre questo dolce nome! Gesù, Gesù! respiro per Lui! Gesù, Gesù! io vivo in Lui! Gesù, Gesù! Egli è il mio tutto, è la mia vita, il mio colloquio, il mio amore: Gesù, Gesù! poi più nulla, nient'altro che Gesù, una volta ancora Gesù! Questo caro Signore questa mattina è venuto nel mio cuore. Oh, come era buono! in me è venuta la dolcezza; io mi diletto in questo banchetto divino, il suo sangue vermiglio colava sulle mie labbra ed il suo corpo in pane leggero e mistico, scivolava silenziosamente nel mio petto. Egli è venuto, che dico? egli tornerà ancora e domani; domani sua Madre me lo recherà. Io lontano da Lui,

piangerò, gemerò, ma quando mi disseto a questa sorgente, tutto scompare, oscurità, tristezze, per dar luogo alla gioia celeste, al giubilo sublime delle creature di Dio. Ah, questa mattina Gesù! domani Gesù. Mio Dio, che dire? quali ringraziamenti vi renderò? Gesù, Gesù, è tutto dire: Gesù, Gesù!» (Giornale, 7 dicembre 1862.)

«E abbastanza, o mio Dio, è troppo: In questo oceano di delizie non posso più vivere; Voi vi siete comunicato a me questa settimana in una maniera ammirabile. Gesù mi fa grazie sì grandi, che, qualche volta, non so più che divenire. Amore! Amore! Questa mattina, durante la mia meditazione, ho creduto morire; ho visto i peccati degli uomini che pesavano sopra il suo sacro Corpo nell'orto degli Oliveti; l'opprimevano e lo facevano morire in un sudore di sangue. E dire che ciascun momento era per Lui un sì gran supplizio che io non potevo addolcire! Ne piangevo, ne gemevo, ero matta dalla compassione e dall'amore. Ma ecco che ad un tratto mi si è affacciata un'idea ed allora mi sono presentata a Lui con uno slancio di amore in cui sembrava che soffocassi, per supplicarlo che mai, mai io abbia la sventura d'amare altri più di Lui. O Gesù amoroso, Ostia vivente, carne sacra, dopo d'allora l'amore vostro mi divora. Ah! che farei per Lui! O dolcezza della mia vita! o unico bene, mio riposo, mio tutto. Sposo caro, quando mi salverete dai tabernacoli dei peccatori? Quando abiterò la vostra casa? Quando sarò da Voi, amatissimo, adorabile? Datevi per sempre a me, ed io mi darò a Voi. Gesù, Gesù, Gesù pietà! Pietà per la vostra povera....» E la frase resta interrotta bruscamente. In che modo quel giorno, 10 novembre 1862, le cadde di mano la penna?....

Noi abbiamo detto che una delle sue più care divozioni, fino agli ultimi anni della sua vita, fu una tenera pietà per il mistero di Betlemme, la santa infanzia di Gesù. In queste anime innocenti e pure, è sempre Natale. Ecco quanto trovasi scritto nel suo giornale del 25 dicembre 1864.

«E Natale, Natale il dolce, il bel giorno. Il mio Gesù è venuto questa mattina, questa notte. Oh! come era bello, questo caro Fanciullo! Lo salutai, lo amai, mi unii a Lui. Ma ohimè! doveva lasciarmi ben tosto, e questa parola mi ricolmava di tristezza; ma domani, domani sarò tutta sua. Intanto soffro orribilmente e ciò avviene per non amarlo, per amarlo così poco, questo caro amore. Così questa mattina dopo la comunione, come pure prima, ero fredda, distratta e pure Egli veniva, anzi era venuto. Ed io che avevo tanto desiderato questo giorno, mi trovai così fredda, che ciò mi desolava. Avrei voluto risarcirlo di tanti e tanti oltraggi, che ha ricevuto e riceve ancora ogni giorno. Caro, amabile e dolce Bambin Gesù, piccolo Sposo ed Amore caro del mio cuore, come vorrei amarti! Ma ohimè! verso di te sono di ghiaccio! Ah! dolce Amatissimo, attirami a te, che io sia tutta tua. Amore, Amore, che t'ami nella tua stalla! che t'ami nella tua greppia! vorrei essere con te! O mio Amatissimo, perdono; ecco quanto mi fanno dire i miei desideri. Non sei tu tutto per me? Io t'amo nel seno di tua madre, o piccolo Sposo. Amami, te ne supplico. Che ti seguiti, ma non dolcemente; anzi voli al tuo seguito. O Madre, datemi questo caro Amore, che io l'abbia, che lo possedga, che io lo tenga bene stretto nel mio povero cuore. Ah! com'egli è freddo! e pure oggi brucia tutto. Guariscimi, caro Amato, infiammami, fammi divenire tutta tua. Gesù, vieni, bruciami. O tenero amore, abbi pietà della tua povera piccola fidanzata; ella t'ama profondamente, te ne assicuro: non v'è in me l'apparenza del peccato. Gesù mio, piuttosto morire, che offenderti».

Non è questo uno di quei fervori passeggeri, la cui fiamma si spegne ben presto; effetti d'una immaginazione che eccita essa stessa e per ricadere all'istante in un torpore ed in un marasmo tanto più penoso quanto più tutte le facoltà per un momento sono state strapazzate. Questo era lo stato abituale dell'anima sua.

Al pensiero di Gesù presente in lei e presso di lei, il cuore le batteva sempre ed alle volte questi movimenti divenivano d'una violenza così grande, che da una parte sentiva un dolore vivo ed intenso. « Non posso calmarlo, scrive al suo direttore, se non applicandovi il crocifisso. Qualche volta, il solo nome di Gesù, letto o pronunciato, produce questo dolore. Del resto, esso mi fa provare tante gioie, che non lo donerei per tutto l'oro del mondo. Soprattutto lo provo il venerdì ed il giorno della festa del Sacro Cuore ».

« Avrebbe voluto, scrisse una persona che aveva autorità su di lei, avrebbe voluto scrivere il santo nome di Gesù sopra il suo cuore sia con un temperino, sia con un ferro arroventato; mi consultò, io le proibii l'una e l'altra cosa, ed ella si sottomise, ma non senza sentirne dispiacere ».

E non potendo fare altro, si prende la soddisfazione di scrivere per tutto quel nome amatissimo e ridirlo mille e mille volte fra i trasporti della sua pietà: « Gesù! questo nome è così delizioso, che dal primo del mese non fo che ripeterlo. Ah! il nome di Maria è incantevole, ma il bel nome di Gesù ancora più ammirabile! Quando mi trovo sola, questo nome divino è sempre sulle mie labbra e la mia penna è quasi forzata di ripetere senza cessare: Gesù, Gesù, Gesù!... sempre Gesù! in vita Gesù! in morte Gesù! al cielo Gesù! In Purgatorio si avrà Gesù? ohimè! no, e qui in terra si ha. Ma in Cielo non vi saranno più peccati, più malinconie per Gesù. O bel Cielo, eterna patria! ma non vi si soffre! e sulla terra si può soffrire per Gesù! »

Qualche giorno dopo è lo stesso ritornello del suo amore.

« Domani è la festa dell'adorabile nome di Gesù, ed il buon padre Paolo che subito indovina le mie intenzioni senza che gliene faccia parola, mi ha dato per penitenza a recitare le Litanie del santo nome di Gesù; ciò mi arrecò una dolce consolazione, perchè

questo bel nome è per me tutto. Oh! sì, questo nome è la mia vita: io vorrei pronunciare questo nome delizioso, sempre, sempre, sempre: Gesù! Gesù! Gesù! Qual piacere quel buon padre mi ha fatto affinché lo ripetessi mille volte! Mi diceva che un Santo, durante la sua meditazione, non poteva fare altro che ripetere questo nome. Non avrei osato di dire al buon padre che ciò mi era accaduto spesse volte; egli m' avrebbe forse creduta più santa che io non sia. Quello che spesso negli altri è una azione santa, lodevole e meritoria e nei Santi specialmente che tutto santificano, è in me assai differente. Il dilettermi in questo dolce nome è cosa per me tutta naturale. E forse è una imperfezione, perchè a ripeterlo, provo una dolcezza tale, che se mi dessi ascolto, dal principio alla fine del mio giornale non mi verrebbe che questo nome santissimo: Gesù, Gesù! Vedere sopra il mio giornale in ogni pagina, in ogni piccolo canto il santo, il bel nome di Gesù.

Mi sembra che a leggere un giornale simile resterei delle ore, dei giorni, dei mesi, degli anni intieri. Gesù, Gesù, Gesù! Quanto amore ispira questo nome! Qualche volta, quando lo guardo, ne emana qualche cosa di così dolce! Gesù, Gesù mio Sposo! Gesù mio Maestro adorabile! Gesù, Gesù!

Leggendo queste pagine magnifiche, tenere ed ingenuè, si è presi da un pensiero consolante. Se in questa terra nostro Signore è troppo spesso sconosciuto, oltraggiato, bestemmiato, almeno fino a che vi sono tra di noi queste sante anime, Egli trova ancora una specie di compenso. Egli è amato. E, notiamolo bene, questo è un amore pratico, ragionevole, sia della volontà come del sentimento. Quest'anima tutta tremante presso Gesù che vede, che adora, che respira; quest'anima che sembra tutta perduta in un'atmosfera di divinità, sotto i raggi del lume e della carità che cadono su di lei e l'involgono da ogni parte, non limita il suo amore a pie emozioni, a preghiere ardenti ed infiammate. Si crede-

rebbe che s'arrestasse solo ad una espansiva sensibilità e data felicemente a Dio, ad una pietà tutta in lagrime, in sospiri, in slanci, in attrattive di cuore; ma invece, sotto questa santa fioritura, si trova un principio serio, solido e la calma energica della volontà. L'amore in Matilde è più che i movimenti ed i sospiri del cuore, è un atto della volontà intenso, inflessibile, che si estende a tutte le potenze dell'anima per correggerle e sottometterle alla volontà di Dio. Ella conosceva la sua debolezza e ne gemeva, ma non disperava di vincerla al tutto, e dal seno stesso di questa debolezza, essa ha per Gesù un invincibile attaccamento: « Amo io il dolce Gesù? Il padre mi ha fatto questa domanda. Ed ora credo poter rispondere, perchè il Maestro desidera che gli si parli così: Sì, l'amo. Altre volte avrei detto: non oso pensarlo, perchè, se l'amassi, non mi diporterei come mi sono diportata; ma dopo questo ritiro, tutta sulla confidenza, non temo di dirlo: l'amo e l'amo molto. Ma io son colpevole! Non importa; come S. Pietro, amo Gesù. Ma sono debole. È lo stesso; amo Gesù. Ero debole allora che confidavo in me; presentemente sono forte, perchè confido in Gesù. Gesù è la mia forza, Gesù è il mio tutto. Chi temere? Il demonio? Ma egli non mi può fare cosa alcuna, come asserisce Santa Teresa. Gli uomini? ma che parlino di me, che mi calunnino, non potranno mai dire tanto male, quanto ne merito. Chi temerò ancora? La mia debolezza? ma non sono più io, è Gesù che discende tutti i giorni in me. Su, anima mia, bisogna camminare con coraggio e pazienza. »

Ecco l'amore cristiano con l'umile disinteresse di sè stesso e l'indomabile confidenza in Dio, ed in oltre un abbandono filiale ed una tenera conformità al suo santo volere. « Mio Dio, diceva in una preghiera, che recitava ogni giorno, mio Dio, mi sottometto in tutto alla vostra santa volontà; non solo, perchè voi siete il mio Dio e perchè così deve essere, ma per una libera scelta della mia volontà, la quale fa che ve lo dica come al migliore degli amici che ho. Prendete da me

quanto vi conviene, poichè io manco di lumi per discernerlo, di generosità per soffrirlo e spero dalla vostra infinita bontà la grazia di restare calma al mio posto, se vi piace di togliermi tutte le dolcezze e gli appoggi su cui contava. »

Attraverso questi amabili particolari della familiarità d'un'anima con Dio, si può intravedere qualche cosa del suo amore. Già si manifestava dal suo vivere, e le persone che potevano avvicinarla avevano ben presto conosciuto il secreto del suo cuore. La conversazione di cose insipide, che spesso nutrice gli spiriti del mondo, le riusciva slavata. Si possono trovare delle bellezze nelle parole vane, quando entro di noi, nelle gioie intime e dolci del raccoglimento, si sono ascoltate dalle labbra del Maestro, dell' Amico supremo, le parole che sono spirito e vita? Intanto, benchè la conversazione le sembrasse fastidiosa, pure Matilde vi si mescolava per virtù ed era raro che non la riportasse all'oggetto abituale del suo pensiero; se ne usciva, talvolta, con una riflessione, con una pia parola e questo lo diceva amabilmente; si sentiva che vi era un abisso tra il suo pensiero ed i soggetti trattati fino a quel punto; tutti guardavano la giovanetta con rispetto e si lasciavano andare nella via, ch'essa pian piano veniva aprendo.

Ma quando poteva parlare a suo piacere, quando s'indirizzava ad una persona di Dio, la cui anima le fosse nota, essa si ricolmava di felicità.

« Il suo cuore illuminava il suo spirito, ci scrisse un'amica di Matilde, le parlava semplicemente del suo Amatissimo, del desiderio di darsi tutta a Lui, di tutto ciò che riguardava la sua anima, umiliandosi sempre. Ma l'amore, sulle sue labbra, tornava incessabilmente. Diceva qualche ardente parola e poi prendeva le mie mani, ripetendo con una angelica espressione: « Oh! amiamo il Signore nostro, siamo sante! » È con la stessa amica con cui passeggiava un giorno nel parco di Quintin; lì, in quel piccolo canto della Bretagna, come abbiamo detto, la residenza della sua famiglia

era presso la chiesa parrocchiale e si poteva vedere dal giardino la piccola lampada che ardeva innanzi al Sacramento. « Passeggiando con me, Matilde tornava sempre verso il viale, ove si vedeva il chiarore della lampada, ed allora dal cuore di questa amante di Cristo, sfuggivano parole d'amore al Dio nascosto sotto il velo Eucaristico ».

Quel soggiorno ha per Matilde dei bei particolari.

« Siamo a Quintin, vicini, vicinissimi a Gesù. È il caso di dire che Egli è nostro vicino, il buon Gesù che amo di tutto cuore, che ho scelto solo per Sposo. È così che io amo di recarmi a visitarlo nella sua casa, in questa povera chiesa. Vi passerei i miei giorni e le mie notti ». (Giornale, 23 luglio 1864)

Nel suo giornale, quest'idea torna ogni momento, come pure nella sua corrispondenza; vorrebbe avere presso di sé tutte le sue amiche, per condividere loro il suo tesoro.

« Il nostro amatissimo Gesù è nostro vicino e, quello che è bello, il mio papà ha fatto fare un piccolo passaggio che ci conduce a questa cara dimora del buon Dio, senza quasi uscire di casa, in modo che vi posso andare senza essere accompagnata. Potete pensare se vi vado spesso; non però tanto come vorrei, per non lasciare sola la mia povera mamma. Se Alix fosse qui, noi andremmo insieme a passeggiare sotto i grandi castagni che hanno più di un secolo e ci sederemmo sotto la loro ombra, sul banco da cui si può vedere il Tabernacolo da una finestra della chiesa. Ah! sì; è lì che amo sedermi pensando a Gesù ed a lei in Gesù; è lì che amo rileggere quei versi che ha composti sulla santa Comunione. È lì che amo di comporre ancor io piccole strofe sullo stesso soggetto, non così belle come le sue, ma che mi sembrano esprimere i miei sentimenti che sono anche i suoi. (Lettere, 1 giugno 1864).

Si vede con chiarezza, ove si trasportasse il suo unico pensiero. Il Tabernacolo, la santa mensa, erano i

suoi luoghi prediletti. Abbiamo già detto che nella santa Comunione ella veniva a rinvigorire le forze nella lotta contro sé stessa; perchè il sangue di Gesù è il sangue dell'anima, e non v'è anima così fiacca ed indebolita che in questi combattimenti della vita da cui si riporta sempre qualche colpo, che non riprenda per Lui nuovo vigore ed infine, mercè sua, non giunga al trionfo. Ecco perchè il sangue dell'Agnello cola tutti i giorni sull'altare.

Una Comunione sola è qualche cosa di così grande, augusto, ed ineffabilmente dolce, che, se si assegnasse come scopo della vita e si collocasse al termine della più lunga e più pura esistenza, come un favore da ottenersi, questo sembrerebbe fuori d'ogni proporzione.

Quale vita intieramente felice sarebbe quella in cui l'uomo si fosse una volta incontrato col suo Dio ai piedi dell'altare, ed ove si fossero abbracciati con una stretta! Quale splendore dolce e grande sparso sulla vita più volgare e più miserabile! Quale compenso alle miserie di questo mondo! Quale dignità! quella degli angeli stessi impallidirebbe. Ora la Comunione è lo scopo della vita; ne è una ricompensa, è un mezzo, e tale è la magnificenza veramente imponente del nostro Dio, che quel sangue, una sola goccia del quale caduta sul mondo lo avrebbe salvato, nobilitandolo quasi all'infinito, Egli spande a profusione, l'offre, lo dona tutti i giorni e possono farsi tante comunioni quanti sono i giorni di affanno e di lavoro: « È questa mattina adunque che Egli è venuto, dice Matilde e domani tornerà ancora ».

Questa cara e santa fanciulla sentiva, più d'ogni altra, ciò che vi ha d'immenso, d'infinito in questo amore di Dio, ove va a perdersi il nostro amore; a Lui veniva senza timore, perchè l'Eucaristia sosteneva le sue debolezze e più si abbeverava a questa sorgente generosa e pura, più era avida di ritornarvi ancora.

Quando il suo direttore le permise la comunione quotidiana, la gioia di Matilde fu viva. Fino a che non si accasò sua sorella, ordinariamente si comunicava con

lei e nei medesimi giorni; l'unirsi insieme l'una presso l'altra e con lo stesso amabilissimo Dio, le sembrava un legame, una tenerezza di più nella loro intimità.

Nel 1863 sua sorella si marita e parte in viaggio; i primi giorni per Matilde sono dolorosi; nel focolare e nella sua vita intima è un gran vuoto; ma anche tra queste tristezze le è concessa una gioia che non ha di paragonabile: ella, senza avere osato domandarla, riceve l'autorizzazione di comunicarsi tutti i giorni.

Lasciamola ne' suoi addii all'anno 1863, ed ella stessa ci dica la sua felicità: « Quest'anno è dunque finito ed io non ho fatto parola d'uno dei più grandi avvenimenti di mia vita. Bisogna che qui scriva i miei sentimenti di riconoscenza, per un grande favore che il buon Dio mi ha accordato. Che vi dirò mio amatissimo Gesù? Questo favore tanto desiderato per tutta la mia vita, io l'ho, lo possiedo, ed infine esso mi è stato concesso; che dico? accordato a me peccatrice, a me indegna creatura? No, è troppa bontà, troppo amore! questo favore che tanto mi preme, che mi è più caro della vita, è di ricevere ogni giorno, ogni mattina, il mio caro Dio, Gesù tutto il mio amore! Ah, mio Dio, il contratto adunque tra voi e me è fatto e stabilito. Gesù è mio ed io sono sua. E che cosa ho fatto per meritare tanto favore? Poichè sacrificare a voi la mia cara sorella, sacrificarvi la mia vita e tutti coloro che io amo, che cosa è mai per una figlia di Maria e di Gesù? Come prova della mia riconoscenza, vorrei offrire qualche fiore a voi ed anche alla mia cara Madre. Voi mi avete colmata di tanti beni in quest'anno e quest'ultimo, cui non potrò mai abbastanza ricompensare, si aggiunge a tanti altri. Che farò? Spezzerò i miei legami e mi attaccherò a voi. Sì, come dice San Francesco di Sales in un suo scritto, io vi sacrificherò il mio ultimo bene, il mio caro Isacco, cioè questa volontà che si preferisce alla vostra, questo cuore troppo amante che si rivolge verso le creature ad ogni momento e ritorna a voi solamente quando è offeso dai

loro strali. Sì, mio Dio, voi solo, voi solo! durante l'anno che incomincia, voi solo, voi solo! Oh, vita mia, mio caro Sposo, voi solo e dopo più nulla! Rinnovo, o mio Dio, in questo fine d'anno, una preghiera che vi feci ancor giovanetta, e di cui allora, ohimè! non ne comprendevo l'importanza. Ah, mio Dio, vi dicevo nella mia ingenuità di fanciulla, fate che mi disprezzino, che mi umilino, che non si faccia di me alcun conto, che mi si preferisca Carolina, che tutti l'amino a preferenza di me. Mio Dio, voi siete stato così buono, che mi avete un po' ascoltata; ma ancora si dà troppo ascolto ad una peccatrice come me, e così misera, io che vi domando umiliazioni, procuro per quanto è possibile di conservare la stima che si ha di me, mio caro piccolo Salvatore umiliato ai piedi della mangiatoia di Natale, vengo a sacrificarvi questa debolezza. Insegnatemi, o mio Dio, a non amare che Voi solo ed a non essere amata che da Voi solo; questo è il mio voto per l'anno che comincia ».

Si è visto come fosse apprezzato l'insigne privilegio e quale nuova generosità Egli mettesse in quel cuore avido d'immolarsi. Matilde era assidua in ciascun giorno, alla sua comunione; era questo per lei il miglior momento della giornata e quando le accadeva di non potersi accostare alla santa mensa, non si può dire il dolore che provasse da questa privazione.

Nel gennaio del 1867, ella si ammalò; non le si permise perciò di uscire. Questo arrecò tosto all'anima sua dei languori, poi tristezze e qualche impazienza.

« Ero divenuta un demonio, » ci dice ella. Alla fine potè rivedere il suo direttore. « Gli parlai della mia sciagura, delle mie pene interiori e quel buon padre mi disse: « È troppo lungo tempo, quindici giorni senza Gesù ». — « Oh sì, e perciò io languo » — E la mattina stessa quel buon padre, recando a mia madre il buon Dio, ebbe l'estrema bontà di comunicarmi. Ah, quale gioia! Il padre è tornato oggi. « Quale consolazione ho provato, ci dice egli, a comunicare la fanciulla presso sua madre ».

Un'altra volta ella ha avuto a rimproverarsi di troppa vivacità verso la sua cameriera e per questo non osa recarsi alla santa mensa; è qui una delle più abili manovre del demonio, e bisogna saperla impedire. Quando, prima di comunicarsi, si ha avuto la disgrazia di cadere in qualche colpa, ma leggera, è ai piedi di Gesù, è nelle sue braccia, che bisogna andare a cercare il perdono con dolce ravvicinamento. E benchè siamo indegni di avvicinarci a lui, forse attraverso le confidenze commoventi e rattristanti, che gli faremo delle nostre miserie, pure l'ameremo ancor di più; la colpa sarà perdonata e si sarà ottenuta una grazia grande.


Matilde sapeva bene ciò; solo il pensiero della sua indegnità fu troppo forte e non andò a comunicarsi. Essa stessa ci dice, quali furono in seguito i suoi rammarichi.

« In tutta la mia vita, piangerò quella comunione lasciata, quel grado di gloria di meno, quella soddisfazione che avrei data a Gesù ed alla sua santa Madre! Ah! per espiare una infedeltà tale, verserei fino all'ultima goccia del mio sangue. Essa mi sarà sempre presente. Ah, mio Dio, perdono, perdono! Ohimè, e che sarebbe se io perdessi tutta l'eternità? Non oso pensarci; questo pensiero mi farebbe morire di dolore »

E si eccita a riparare queste diffidenze d'un momento con più fervore nella preghiera e nella comunione. Quale pia emozione! Quale gusto squisito della santa Ostia! E nella giovane cristiana questo senso non è meno consistente e profondo che vivo. Citiamo ancora, terminando, un pezzo d'una lettera ad una delle sue amiche: « Permettetemi, mia cara amica, di darvi le mie commissioni per il cielo, se mai vi andaste prima di me. Esse consistono unicamente in questo estremo desiderio, che il buon Maestro ci accordi un amore grande ed immenso per Lui e per la sua Santissima Madre, e che il più spesso possibile, tutti i giorni, se si può, ci uniamo a Lui colla santa Comunione. Dico così, perchè è una grazia questa così incomparabile, che non posso se non desiderare che la conseguano tutti quelli che amo. »

CAPITOLO IX.

Tribolazioni ed Austerità

OLONTIERI ci porteremmo ad illuderci sull'innocenza umana, quando si è vista qualche coscienza pura e facilmente si dimenticherebbe che il peccato getta attraverso la stessa vita migliore le tinte più oscure. Il peccato? L'hanno esse conosciuto solamente, le creature serafiche? Quelle ali fatte per volare in alto, in una atmosfera così serena, hanno esse sfiorato mai la polvere del cammino? Anime libere dai sensi e quasi aeree, esse hanno volato senza toccare terra e si sono innalzate di più in più nell'ideale e nell'amore.

Intanto bisogna rassegnarsi a riguardare in faccia a cose più severe; la purità e la bellezza immacolata della coscienza non sono che una parte delle cose ed il male non è lontano.

Anche presso l'anima la più delicata e la più fresca noi possiamo vedere la figura odiosa del demonio che cupido di questa ricca preda, impiega tutte le sue forze per farla cadere e divorarla; nel fondo poi della nostra miserabile natura, si trova quel fermento cattivo che la colpa originale ha lasciato per legge ai migliori, quegli allettamenti deplorabili, quelle interiori sollecitazioni, quel vecchio uomo infine, triste e fatal compagno di noi stessi, che mai giungiamo a sopprimere. Il peccato adunque è in noi ed a noi intorno; questa è sorte comune a tutti ed anche ai più santi. Fortunati coloro che lo hanno subito intravisto con occhio limpido e puro, che

non hanno subito le sue lusinghe e sui quali esso ha sperimentato la prova della tentazione, senza aver potuto defflorare la loro innocenza.

Matilde avverti questa vicinanza del demonio e del male, e comprendendo quanto era ributtante, è sempre stata timorosa e guardinga. Quantunque nella sua vita vi fosse stata una trasformazione evidente, in lei le rivolte dello spirito cattivo non erano totalmente sopite, chè non vi bisognasse una lotta vigorosa per reprimerle ogni momento. Così ha provato pene interiori vivissime. Vi sono pene dell'amore che soffre; ella le ha avute. In questa terra la condizione dell'amore è il soffrire; al cielo vi sarà invece la gioia senza miscugli e senza limite, perchè vi sarà la completa visione ed il pieno possesso di Dio. Ma un amore tranquillo e gaudente, che sopravviene nella comunione o nella preghiera quando si possiede Iddio, è abbastanza per sentire che il bello, l'amabile ed infinitamente buono e che non si possederà mai tanto, finchè i lacci di questa misera vita non saranno spezzati; un tale amore sarà una chimera ed anche la negazione dell'amore stesso. In ogni istante Matilde si lamenta di non amare, senza avvedersi che il suo pianto doloroso è il grido del suo amore.

Vi sono poi altre pene più rattristanti ancora: l'aspetto del peccato che ci minaccia, gli assalti del demonio, le sue astuzie infernali, saranno sempre un supplizio per certe anime la cui delicatezza ne risente.

Il non soccombere è bello, ma la stessa tentazione ha i suoi terrori ed alla vista del serpente, si trema sempre.

La cara fanciulla soffriva di non avere abbattuto, dopo lungo tempo, tutto l'orgoglio e tutto il desiderio d'essere stimata ed amata; quei ritorni del vecchio nemico le erano a cuore. Ma quanto più grandi erano le sue apprensioni quando il demonio portava i suoi attacchi sulla più angelica, più preziosa, ma anche la più fragile delle virtù. Ella non sa che cosa sia il pec-

cato, ma sente per un istinto, che porta nell'anima un giglio della più grande beltà e che il minimo soffio può appannare; perciò aspira ad una vita che la metta al sicuro d'ogni attentato.

O Maria, ho tanta paura. Nè so il perchè. Questo mostro d'impurità è tanto grande in me; senza il vostro santo abito del Carmelo temo di dannarmi. Ho fatto i miei voti, è vero; ma ciò non basta; ho paura di me, paura del mio orgoglio, del mio carattere, della mia corruzione, della mia timidezza. »

Salutare timore, che, temendo ogni impressione ed ogni sentimento equivoco, conserva l'aroma della verginità.

Con questa vigilanza sempre inquieta, colla guardia tenera ed affettuosa che faceva presso lei il suo buon angelo, Matilde non aveva nulla a temere, ed ebbe la felicità di vivere e morire nella nativa ignoranza del pudore. Ma se al demonio è odiosa la vita d'un anima giusta, la vista d'un anima pura lo inasprisce e non lasciò quindi mezzo tentato che abbia avuto in suo potere, che non impiegasse per appassire quel fiore d'innocenza, che aveva sempre innanzi a sè; perciò tormentava costantemente la fanciulla; Matilde lo sentiva presso di sè che la spiava e le gironzava intorno. Alle volte, erano vere visioni, rumori nella sua camera, parole ed ingiurie, rappresentazioni spaventevoli ed orribili.

« Non temete, le diceva il suo direttore in una lettera che abbiamo ritrovata, non temete lo strepito dello spirito infernale; esso non può fare dopo tutto che rumore e lasciare puzzo dietro di sè, ma senza imbrattare coloro che egli attacca e che gli chiudono ogni entrata ».

La giovane vergine ne conveniva, ma nondimeno temeva, tremava in tutte le sue membra, bagnava il suo letto con le lagrime, si coricava su due pezzi di legno e su rami di agrifoglio, ed infine andava a gettarsi ai piedi della sua Madonna e del suo Crocifisso e nelle preghiere, colle lagrime agli occhi esclamava

come Santa Caterina: « Ma dove siete o Signore? » Ed il Signore che permetteva quelle angosce, quelle tribolazioni, perchè invece di compromettere questa cara virtù, non facevano che provocarla e raffermarla, avrebbe potuto risponderle comè rispose alla Santa: « Mia figlia, ero nel mezzo del tuo cuore ».

Il demonio vi perdeva fatica, ma il suo furore non faceva che crescere e si potevano temere delle violenze. Egli, se l'anima soprattutto gli è odiosa, detesta anche il corpo e poichè le membra d'un cristiano sono un tempio ove risiede la divinità, si comprende che questo tempio lo importuna, e che, se Iddio ci abbandonasse a questo malvagio spirito, avremmo da lui tutto a temere. Nella vita di Matilde e precisamente nel 1865, è avvenuto un fatto singolare, in cui ella ha sempre creduto vedere l'influenza del demonio.

Trovavasi a Boussu, in una bella sera di estate; l'antica casa signorile era circondata dall'oscurità e dal silenzio; il parco con i suoi boschi a grandi alberi verdi ed il suo canale limpido e tortuoso sembrava dormire sotto una nebbia leggiera leggiera. Matilde aveva passeggiato per qualche tempo sostenuta dal braccio di suo padre, parlando con lui di cose pie, dopodichè erasi seduta sola sopra un banco, presso l'orlo del canale, lasciandosi invadere la sua anima da silenzio penetrante che la ravvicinava a Dio. Passò così un bel pezzetto nella preghiera; ma, sopraggiunta la notte e rinfrescando l'aria, dovette rincasare. Giunta nella sua camera, si avvide subito che aveva perduto il suo Crocifisso, quel Crocifisso, ricordo d'Ars, che non aveva mai lasciato. Tornò indietro all'istante, cercò tastonando ed infine lo trovò presso il banco ove erasi seduta. Tornava tutta contenta e coprendolo di baci. Verso il mezzo d'una larga scala monumentale e ben rischiarata, che saliva dal vestibolo al primo piano, eravi un pianerottolo separato da una porta con invetriata dal piccolo corridoio ove trovavasi la sua cameretta. Giunta sul pianerottolo, Matilde si sentì sollevata da una forza

incognita e slanciata violentemente contro la porta; a quella scossa, i vetri vanno in frantumi, si accorre da ogni parte e trovasi la giovanetta distesa per terra in perfetta conoscenza, ma tutta insanguinata. Sollecitamente la rialzano e la trasportano sul suo letto; la casa è tutta in agitazione. Matilde intanto emetteva dalla bocca abbondante sangue; per un momento si credette trattarsi di un'emorragia interna e tutti ne erano inquietissimi. La giovanetta seguiva le impressioni ed i movimenti de' suoi famigliari e vedendo tutti allarmati, si credette in pericolo, e siccome il suo confessore l'aveva autorizzata a fare il voto di castità perpetua, quando si credesse in pericolo di morte, così lo fece sul momento. Provò subito una gioia ed una pace perfetta; si avvide che aveva riportato una grande vittoria sul demonio, e se egli aveva osato spingersi contro di lei con questo atto di rabbia impotente, Iddio l'aveva permesso, affinchè fosse completamente e più definitivamente sua. Questo fu tutto il profitto che ne riportò il demonio. Egli non guadagnava quasi più nulla ai difetti di fragilità che strappava ancora al carattere impaziente ed all'umore suscettibile della giovanetta; perchè essa stessa ne profittava ogni volta per crescere nell'umiltà, nella confidenza e nell'amore di Dio. Quando in un'anima regna la fede, il peccato può ben gettarvi le sue passeggere perturbazioni; ma, dopo l'orrore di un momento, tutto rientra nella calma e per un fenomeno di grazia più viva e più consolante che vi sia nei misteri della vita spirituale, quest'anima trova nella sua stessa colpa, materia ed occasione di una virtù più grande; essa rabbrivisce di portare il suo peccato su di sè, si umilia gemendo, si condanna e protesta generosamente contro la debolezza trascorsa, poi si tratta di riparare ed allora quali lagrime amare e dolci ai piedi del Salvatore, quali indignazioni contro di sè, quali slanci verso Dio e quali nuovi ed invincibili attaccamenti, che sfidano, d'ora innanzi, ogni sforzo della carne, del mondo e del demonio! Senza dubbio.

L'innocenza conservata nella sua freschezza primiera, ha delle bellezze che nessuna cosa può rimpiazzare, ma tale è l'energia che si attinge alle volte al ricordo d'una colpa, che si è tentati di chiamarla una colpa fortunata e di benedire la bontà di Dio il quale da un male tira un gran bene.

È scritto nei decreti della misericordia divina, che i santi cadano qualche volta, per ritrovare dipoi un mezzo ed uno stimolo ad una virtù più alta. Non sono i più santi coloro che commettono meno difetti, ma quelli nel cuore dei quali abbonda più coraggio, generosità ed amore.

Matilde non aveva commesso grave colpa; pensieri di orgoglio, vivacità, qualche accesso alla gelosia, forse qualche molestia interna relativa alla santa virtù; ma non erano colpe gravi. Eppure si considerava come una peccatrice, a cui era dovuta ogni onta e ogni rigore, una Maddalena peccatrice ed indegna dell'amore del suo Dio. Si dirà che queste erano esagerazioni della sua umiltà. Senza dubbio, sua sorella la burlava spesso scherzvolmente sopra questa preferenza di cuore per l'illustre penitente a cui è stato tanto perdonato perchè ha molto amato; Matilde difendeva la santa di sua elezione, con calore e scriveva nel secreto del suo giornale: « Novella Maddalena, ho delle colpe enormi da espiare; oggi, festa di Santa Maddalena, mi sono sentita portata ad espiare le mie colpe per amore del mio Amatissimo. Quando mi si affacciano tante e così ributtanti macchie, non posso fare altro che gettarmi in quel Cuore amoroso, per formare un atto d'amore il più perfetto possibile, affine d'uscire dallo scoraggiamento. »

L'impressione del peccato la perseguitava per tutto e contribuiva non poco a dare al suo aspetto quella tinta malinconica, che alle volte faceva temere la sua famiglia: « Mamma e Carolina non comprendono come io non sia la più fortunata persona del mondo. Ma se esse conoscessero il mio interno!... Se vedessero quest'abisso di miserie, di peccati, di colpe sconosciute, che gli

uomini non vedono, le grazie immense di cui non ho profitto e che ho rese vane; oh! allora comprenderebbero la sorgente delle mie lagrime. Credo che nessuno mai ha risentito, come me, questo martirio terribile. Si desidera il nostro Dio, si crede che non lo si ami, si prevede che forse si sarà condannata all'inferno per tutta l'eternità. Si geme, si piange, ma troppo tardi!... O beltà sempre antica, sempre nuova, o mio Dio, vi ho amato troppo tardi! »

« O Maria, o Gesù! odiare voi eternamente nell'inferno ciò mi è impossibile. O mio Dio, mio Dio! non oso affrontare questo pensiero. Eppure l'ho meritato, non una volta, ma dieci, ma mille volte, in ogni momento della giornata. Poichè col lume che ho, ogni difetto che commetto, ogni imperfezione è certamente un grave peccato. Nè mi scoraggerò per questo, o Maria, mia buona mia tenera madre, ma affiderò tutto nelle vostre mani. »

In verità ella qui usciva dalla misura. Benchè nostro Signore abbia grandemente a cuore la perfetta fedeltà di coloro che egli ha più particolarmente in affezione e che i loro mancamenti alla grazia affliggono ancor più questo amico divino delle anime sane, tuttavia le imperfezioni che sfuggono alla debolezza umana non sono mai colpe gravi. Ma la coscienza dei Santi è così fatta, ch'essa guarda come mostruoso il non amarlo quanto più si può, piange d'averlo offeso anche il meno possibile, si sconcerata al solo avvicinarsi del peccato e ne trema, in una parola è sensitiva. Forse essa è meno bella? Noi, negli scritti di Matilde, prendiamo a volo una parola che ci permette di giudicare rettamente la sua coscienza. È in una consacrazione al Sacro Cuore nel 1865. Supplica Gesù di accettarla come una vittima del suo amore; poi, tornata in sè, ella scandaglia le infermità dell'anima sua, par offrirle alla misericordia del Signore. « Trovo, in me, dice, un fondo di imperfezioni, di desiderî senza effetti, di turberie, di turpitudini, forse anche di peccati. » La parola è fortunata e la gradazione non manca di bellezza: non è certa che vi siano

in lei peccati e pure parla di turpitudini e si affligge, perchè ha presentito quasi il male in certi movimenti della sua natura od in certe debolezze della sua volontà. Per tutto si vede lo stesso orrore di quanto richiama il peccato. Ecco nel suo giornale il suo addio all'anno 1864.

« E' a voi, o mio amatissimo Sposo, mio divino e caro Bambino Gesù, che mi rivolgo per domandarvi perdono, misericordia ed amore. Perdono, perchè sono, ohimè! una grande peccatrice, e l'anno che termina ha ancora aggiunto a tutte le altre una quantità d'infedeltà, di difetti e di resistenza alle vostre grazie. Credo di poter dire che, durante quest'anno, non vi ho offeso una sola volta mortalmente. Ma, ohimè! ciò non basta al mio cuore, oh no, ciò non mi basta e posso dirlo al mio Dio, ogni difetto, ogni infedeltà, ogni piccolo movimento d'amor proprio mi pare un peccato ed anche una colpa mortale per il mio cuore. Ah! Signore Gesù! se la vostra sposa amatissima, Santa Teresa, chiamava delitti le leggiere imperfezioni della sua vita, ella che non vi ha mai offeso mortalmente, a giudizio del Sovrano Pontefice, ohimè, quali macchie non dovranno allora insozzare l'anima mia? Non fo una azione, che non sia contaminata d'orgoglio. Perdono, o mio Dio, perdono. Ma ciò che più mi affligge è non tanto il triste stato della povera anima mia, quanto il vedere come vi ho fatto soffrire e le sofferenze che tuttora vi causo.

Ah! permettete che qui vi rinnovi la preghiera che faccio tutti i giorni ed ogni momento del giorno:

« O mio Dio! se vi devo offendere ancora, non mortalmente nè con proposito deliberato, ma solo venialmente e colla più piccola infedeltà, fatemi morire all'istante, perchè non vi cagioni un nuovo dolore. »

Sentimenti tanto ammirabili, disgraziatamente, sono troppo rari. Quante esistenze, il cui tessuto è tutto di peccato! « Eppure, come dice Matilde, a che giova la vita, o mio Dio, se non si impiega a servirvi? Si sta per divertirsi su questa terra. Tutto il giorno non si fa che come l'insetto il quale mangia senza

occuparsi se qualcuno vada a schiacciarlo col dito, ovvero come quelle vespe che vedemmo a Uriage venire a mangiare nel piatto di mio padre e vi si fermavano fino a che egli non le uccidesse col suo coltello; è vero, quando egli non le colpiva fuggivano, ma tosto la tentazione troppo forte le faceva tornare ed esse finivano per soccombere. Così facciamo noi col buon Dio: per un momento ci allontaniamo dal peccato; quando cioè Iddio ci minaccia con un castigo proveniente più dalla sua bontà che dalla sua giustizia; ma subito la tentazione prevale e noi moriamo impenitenti. O morte, quanto sono salutari i tuoi giudizi! »

E chiaro, che la giovanetta, con un sentimento così vivo d'orrore al peccato, non poteva contentarsi solo di queste caste e violenti ripulse alla vista del mostro, nè a queste effusioni di cuore con Gesù sofferente. Che può fare un'anima amante e pura, quando si vede collocata tra il ricordo del suo peccato ed il suo Crocifisso? Non importa avere le membra deboli ed il cuore delicato; la mano si arma e colpisce e la volontà spande su tutti i sensi l'amarezza della mortificazione cristiana. Bisogna soffrire, poichè Egli ha sofferto, mangiare poco e bere amaro poichè Egli è stato abbeverato di fiele; lacerarsi il petto e martoriarsi le spalle, poichè le sue spalle furono insanguinate dai carnefici ed i brandelli della sua sacra carne sono volati sotto le fruste e le verghe; distendersi infine su d'un duro letto con un cilicio e punte di ferro intorno ai reni, poichè Egli è stato inchiodato su di una croce. Ecco il ragionamento dell'amore, e chi non lo comprende può bensì aver fede, ma avrà sempre poco amore. Teorie simili sono lo stupore della natura; ma il cristianesimo su quanti punti non fa violenza alla natura? Per noi cristiani, la sofferenza, questa nobile sofferenza, che dà ad un cuore un non so che di compiuto, sembra essere un patrimonio ed un bene di famiglia.

La nostra Madre è una madre dolorosissima; il nostro primo Fratello divino, il nostro Salvatore, il no-

stro Sposo è un Dio sulla croce. Il cristianesimo, che non si preoccupasse di contrariare la natura in nulla, non sarebbe che un cristianesimo scipito e che mentisce alle sue origini, e qualunque sia la forza del sentimento che sembra animare certe anime, bisogna diffidare di quelle divozioni all'acqua di rosa, le quali non ispirano la minima mortificazione. Qui, sulla terra, l'amore corrè da sè stesso al dolore o, per lo meno, lo subisce generosamente, ma non vive che col dolore. Nel cuore di stoffa di panno che Matilde portava sempre sul suo petto, v'era, oltre le carte di cui già abbiamo parlato, un estratto di rivelazioni di Santa Brigida; è il resoconto fatto da nostro Signore alla Santa, delle violenze d'ogni maniera che Egli ebbe a subire durante la sua Passione. « Sappiate, che ho ricevuto 100 schiaffi sul volto; sono caduto 7 volte mentre venivo condotto da un giudice all'altro; ho ricevuto 72 colpi sopra le braccia ed 82 sulle spalle ecc. ». Questa enumerazione è dolorosissima. Perchè ella aveva copiato ciò e lo portava con lei notte e giorno? Quei colpi, quelle cadute sotto la croce, quegli schiaffi, quegli sputi, quelle punture della corona di spine, tutto questo tenero racconto delle sofferenze di Gesù, a che scopo? Un memoriale sul suo cuore, senza dubbio, ma anche una provocazione. Ella, se l'avessero lasciata fare, si sarebbe disanguata ed il suo direttore le aveva proibito di darsi la disciplina senza la sua autorizzazione. Egli solo sapeva le austerità della giovanetta; Matilde le involgeva in un mistero impenetrabile. Un giorno tuttavia, si ebbe di lei il sospetto di ciò che faceva. Questo pensiero della disciplina fece fremere la tenerezza di sua madre. « Matilde, le diceva, è egli vero che tu già ti fai la disciplina? » Ed anche il signor Nédonchel insisteva da parte sua. « Oh, andate..... » rispose Matilde con un'aria la più amabile, ed aggiunse: « Io ancora non sono carmelitana ». Questa risposta equivoca non tradisce il suo prezioso segreto; ma ella non nega nulla, e sua madre non nè fu rassicurata.

Ingegnosa nel soffrire, ella introduceva nei suoi calzari punte di ferro e chiodi, e, benchè in ogni passo che movesse, dovesse offendersi i piedi, pure nei suoi movimenti, non si avvertiva il minimo imbarazzo. Ma in meno d'una settimana calze nuove e forti erano bucate. La domestica, a quel fenomeno, non sapeva cosa dire, prendeva le scarpe e ne stracciava tutte le punte che vedeva apparire e qualche giorno dopo, le calze non erano meno rotte.

Qualche volta, le fu vista tra le mani una piccola borsa rossa assai elegante che chiudeva accuratamente in un mobile della sua camera; nessuno sapeva che cosa essa racchiudesse.

Quando Dio richiamò a sè la santa fanciulla, si scoprì la piccola borsa nel fondo d'un cassetto ove era dimenticata sotto molti oggetti; si aprì e vi si trovarono diversi strumenti di penitenza, quei grossi chiodi che metteva ne' suoi calzari, una cintura di cuoio con punte di ferro, la sua disciplina, una disciplina di ferro non abbastanza pesante, perchè potesse nuocere alla sua sanità, ma abbastanza guernita di nodi e di catenelle affinchè la carne dovesse risentirsene ed anche aprirsi sotto i colpi. Noi abbiamo visto tutti questi oggetti e li abbiamo baciati con rispetto. Vi si trovarono ancora braccialetti detti di penitenza, che si metteva, abitualmente, nelle braccia.

Più d'una volta per farla tornare dalle profonde distrazioni a cui la conduceva il pensiero della presenza di Dio, accadeva a suo padre di stringerle un po' il braccio. Matilde faceva uno sbalzo nervoso e soffocava un grido che il dolore era per strapparle; ma subito faceva uno sforzo per mostrarsi gaia e ridente, affinchè non si accorgessero di nulla.

Ella, nelle sue austerità avrebbe voluto andare così lontano come Santa Rosa di Lima, una delle sue sante predilette, ed emulare le religiose degli Ordini più austeri. Se restò nei limiti ragionevoli, fu solo perchè il suo direttore intervenne per arrestarla a tempo; ma il

suo trasporto la spingeva talmente alle flagellazioni ed alle grandi austerità, che l'obbedienza in simile materia le doveva costar molto ed esserle assai meritoria. E quello che particolarmente la faceva aspirare con tanto ardore al Carmelo, ove sperava appagarsi pienamente, era questa sete della vita penitente e mortificata. Poichè « al Carmelo non vi ha che Gesù e la Croce, la dolce ed amabile croce, la croce della austerità, la croce del rinnegamento, quella che sola decide che io resti ancora nel mondo, la croce delle affezioni le più legittime, la bella croce delle umiliazioni, la superba croce della purità verginale.... O mio Dio! vorrei che mi disprezzassero, che mi calpestassero. Delle croci, delle croci! perchè ohimè! vi ho tanto offeso! »

I suoi pasti erano d'una sobrietà eccessiva: niente vino, niente dolci dopo il pasto, all'infuori d'un ordine formale; aveva un'abitudine di mangiare piuttosto cibi per i quali provava una naturale ripugnanza, quantunque essi avessero dovuto travagliarle lo stomaco perchè era delicatissima; alle mortificazioni di tal genere, aggiungeva la polvere di assenzio, ovvero teneva in bocca, prima del pasto, erbe amare, il cui gusto fosse assai disgradevole.

Queste erano le grandi macerazioni: ma la pietà ingegnosa nell'immolare il suo povero corpo, aveva trovato tutto un sistema di piccole mortificazioni negative, che della sua vita ne faceva un olocausto perpetuo.

I suoi regolamenti a questo riguardo, stabiliscono dei particolari rigorosi; nulla risparmiano di quanto può dispiacere alla natura; bisogna prendere sempre una posizione un po' incomoda, nè ricercare le comodità proprie, nè appoggiarsi per lavorare e per pregare; parlare quando si ha la volontà di tacere; tacere quando si desidera parlare e che la carità non ne facesse un dovere; mortificare in tutto l'udito, la vista, la lingua e tutti i sensi; non prendersi mai la minima soddisfazione.

Le discipline è vero ed i cilizi sono più dolorosi, ma

questo è più difficile e, per la sua stessa durata, più penoso alla natura.

Ella, del resto, sapeva che è meno importante affliggere il corpo quanto il disprezzare la propria volontà e di purificare l'anima col distacco da tutte le cose di questo mondo; lavorava perciò a mettere in pratica questi appunti trovati ne' suoi quaderni: « Sei punti per giungere alla perfezione. 1. Non essere attaccata a nulla, sia per ciò che riguarda l'esterno, come l'interno. 2. Amare l'abbandono e l'esilio ove trovasi il cuore. 3. Dimorare senza scelta. 4. Soffrire in silenzio. 5. Sposare la croce fino a non poter vivere senza sofferenze, e nelle occasioni di soffrire esclamare con Sant'Andrea: O croce Amabile! 6. Consentire in tutto alla volontà di Dio senza alcuna eccezione. » E tutto un programma di santità, e, quando lo si applica, si può giungere a quel grido dell'anima cristiana, che troviamo due volte nel voto formale di Matilde: « Non mi basta più la vita ordinaria; voglio mortificarmi ad ogni costo e per tutto ciò che vi ha di più umiliante, di più ributtante, di più duro alla natura, desiderando solo soffrire, essere disprezzata e tacere, come merito a cagione delle mie colpe. Metto la mia ribelle volontà sotto i piedi del mio Sposo. »

Quante persone, alla lettura della vita dei Santi, sono state toccate dalla grazia! Il libro è loro caduto dalle mani; essi hanno ammirato, hanno fremuto, hanno pianto e, quando si è presentata l'occasione d'un piccolo sacrificio, d'una piccola mortificazione comandata forse dal dovere, sono passati oltre.

Ed ecco una giovanetta, pressochè fanciulla, che Dio ha fatto vivere nel nostro molle tempo; essa aveva le membra deboli, una salute fragile, il gusto delicato, il cuore sulle labbra e vedendo un Santo in un'ora benedetta e leggendo la vita di quelli dei secoli passati, ella si è detto che li imiterebbe e lo ha fatto! Ha trattato questo corpo come se fosse stato delittuoso, ha gustato tutte le amarezze della penitenza, e quando così

in sè crocifiggeva la natura, ha creduto fare la cosa più semplice del mondo ed è restata calma, sorridente, colla sua aria tranquilla e dolce. Perchè quanto si dona di sofferenze a Gesù, lo si ritrova nel fondo dell'anima in gioie intime.

Ogni volta che si parla di austerità, siamo tentati di dire: *Durus est hic sermo*: queste sono cose dure ad intendersi, e noi ci figuriamo una santità tutta di tristi impressioni al di dentro e rigida al di fuori. Egli non è così. Se i Santi hanno le loro desolazioni, anche spirituali, Iddio permette che gli atti penosi e le privazioni che essi s'impongono, tornino a dolcezza e per quanto appartiene all'esterno, i Santi più austeri nel segreto della loro vita, sono stati gli uomini più amabili.

Matilde, mortificata come noi la vediamo, non aveva nulla di triste nel suo sembiante, e qui non sarebbe certo al caso di parlare, se queste pagine non fossero la storia di un'anima; intorno a lei non si rilevava che la bellezza, senza scorgerne l'austerità. A vedere quella fronte serena, quello sguardo pudicamente dimesso e sulle sue labbra quel dolce sorriso, si sentiva vagamente che Dio era lì, perchè la modestia è come un raggio ed un riflesso della divinità: *Modestia portio Dei est*.



CAPITOLO X.

L'Unione

A misura che la virtù di Matilde, libera in fine da' suoi primi ostacoli, sembrava sempre più elevarsi ed approssimarsi alla perfezione, si vedeva in lei svilupparsi egualmente una disposizione singolare, di cui non si sapeva sempre render conto, mentre le sue distrazioni divenivano e più frequenti e più forti. Quando nella conversazione non si parlava d'un pio soggetto, la sua attenzione non poteva continuare; si aveva sempre dinanzi l'angelico e nativo sembiante della giovanetta; il suo dolce sguardo, la sua aria tutta insieme grave e sorridente; ma si taceva e sembrava ch'ella seguisse un pensiero tutto interno ed estraneo al soggetto. Aveva evidentemente delle dimenticanze. Suo padre, qualche volta, glielo faceva riflettere; essa si umiliava, prometteva di correggersi, ma non vi riusciva. A dispetto de' suoi sforzi, le sue distrazioni la seguivano per tutto e non aveva riposo che quando, chiusa nella solitudine della sua camera, poteva abbandonarsi con tutta libertà.

Questa felice infermità ha la sua naturale spiegazione nella fede profonda di Matilde: pensava a Dio e viveva con Lui costantemente.

Ciascun di noi ha nell'anima un ospite misterioso, troppo spesso ignorato e sconosciuto, ma sulla esistenza del quale non è lecito dubitare. È Dio, è Cristo stesso che secondo la dottrina di S. Paolo, viene ad abitare

in noi tosto che la fede è deposta nei nostri cuori: *Christum habitare per fidem in cordibus vestris*. Prezioso ed amabile effetto dell'amore divino! L'anima nostra così meschina, così limitata nasconde il suo Dio, essa lo possiede, gli è intimamente unita in tutte le sue potenze, come uno spirito può esserlo con un'altro spirito. Non appena la fede ha preparato il fragile e delicato santuario, la divinità vi si precipita colle sue virtù, colle sue forze e colle sue bellezze. Senza dubbio, essa ci lascia la nostra personalità, la nostra intiera libertà e possiamo abusarne per discacciare Iddio dal nostro cuore; ma finchè, col peccato non abbiamo detto alla carità divina: vattene; Gesù abita realmente e sostanzialmente in noi; egli penetra in tutte le parti dell'anima nostra, fino alla midolla de' suoi pensieri. Se essa lo vuole, può vivere della sua vita, non avere che un sol pensiero con lui, un sol volere e verificare così quell'altro detto di S. Paolo: *Vivo iam non ego, vivit vero in me Christus*: Vivo, ma non io, vive invece Cristo in me.

Nel Cristianesimo, le nozioni elementari sono qui. Quanti pochi le possiedono chiaramente! E quanti pochi ne hanno una viva impressione e vi pensano seriamente in pratica! Lo spirito trasportato da un turbine di chimere e di futili immaginazioni, non sa raccogliersi su questi misteri e nel mezzo di noi stessi Iddio resta incognito ed isolato.

Matilde sapeva che l'anima sua era un tempio, tempio vivente, che Iddio si degnava riempire col suo amore e colla sua pacifica maestà; fra tanto vivere esterno, ella raccoglieva lo sguardo interno sull'ospite divino che abitava entro di lei; ripensava a tutte le scene della Passione come se le fossero schierate dinanzi. « O mio Dio, a qualunque ora del giorno mi rivolgeranno questa domanda: Matilde, a che pensi? fate che possa rispondere sempre; Alle sofferenze del mio amatissimo Salvatore. Mi farò spesso questa domanda, per vedere se sono fedele a questo unico pen-

siero. « O Gesù, voi solo! o mio sposo di sangue ». La risposta desiderata doveva riaffacciarsi spesso, perchè l'ammirabile giovanetta era giunta a non perdere di vista l'idea della presenza di Dio anche quando, all'esterno tutto avrebbe dovuto distrarla. E chi il crederebbe? Uno dei luoghi ove il raccoglimento le era più facile, era la strada; tanto i suoi occhi e le sue orecchie, chiusi a tutte queste agitazioni senza scopo e senza ragione, le permettevano di ritrovarsi continuamente col suo Gesù e conversare con Lui. Quando era d'uopo uscire da questo raccoglimento, non accadeva ciò senza sforzo e senza dispiacere. « La mia piccola vita tranquilla è ancora travagliata, ma spero in fine che il mio Gesù non si ritirerà per questo da me e che, mentre le altre andranno coi loro sposi mortali, il mio, il mio celeste amico, il mio amore ed il mio tutto, sarà sempre presso di me e mi terrà luogo di tutto. O Dio! come è cosa buona amarlo più di tutto! »

Un giorno si aspettava a Tournai una visita; ma poi venne rimandata; Matilde ne provò una grande gioia.

« Ne benedico il buon Dio, perchè le visite sono per me un supplizio. Non poter parlare che freddamente di Gesù, mio amato bene, come fanno le persone del mondo, è per me d'una sofferenza estrema. »

Del rimanente di questa sofferenza non bisognava lasciare intraveder nulla; finchè ella restava nel mondo, si dava alla società, nella misura che volevano i suoi parenti e non le era possibile nè permesso di seguire in tutto la sua attrazione per la vita interiore. Nè ella lo ignorava. « Devo vivere della vita interiore di Gesù, senza preoccupazione, ed essendo sempre gaia, calma, paziente e dolce. » Era un promettere troppo; eppure manteneva quanto avevo promesso, eccetto il non essere distratta. Si sarebbe detto che un'intima voce le parlasse senza cessare, con tenere e pressanti chiamate. *Magister adest et vocat te*. Il Maestro è qui che ti chiama. Ella non poteva sempre rispondervi subito; da ciò la

sua pena. Ma tosto che era libera e che altro non aveva a donare al mondo de' suoi sguardi, dell' opera delle sue mani, del suo spirito, noi non parliamo del suo cuore; novella Maddalena, accorreva a prendere il suo posto ai piedi di Gesù sofferente. Contemplava ed ascoltava Gesù nell'angoscia dell'agonia, Gesù alla colonna, la corona di spine, l'*Ecce Homo*, la Croce; il suo pensiero non usciva da quel cerchio di dolori divini, ove, da ogni parte, apparisce tanto amore. L'abbiamo detto; era in Lui che vedeva passare tutti quei misteri; e essi prendevano, allo sguardo della sua pietà, una singolare consistenza.

« Mio Gesù, mia vita, mio tesoro, mia delizia, mio amore e mio tutto. Come siete bello, buono, amabile! Voi solo fate battere il mio cuore. Quando vi vedo, mi sento tutt'altra, tutta trasformata. Vorrei che la mia cara solitudine non avesse mai fine. Ma no! Gesù è così buono, che lo trovo in ciascun momento. Egli diviene talmente il mio ospite, l'ossa delle mie ossa, la carne della mia carne, da non potermi più separare, un solo istante da Lui; lo lascio, e dopo egli s'impadronisce di me tutta. È un rimanerne soffocata. Quando sono un momento sola, egli mi ghermisce; lo vedo, lo sento, lo tocco. O Dio! non posso descrivere quello stato: è Lui, è il Paradiso, è il mio Amatissimo, è la mia gioia, è il mio tesoro, è la mia pace, è la mia confidenza, è tutto, tutto per me. Ed in questo cuore io mi immergo, mi affondo, mi consumo, mi approfondisco, mi congiungo. Oh! non vorrei separarmene mai! Ma questo riposo divino, è il cielo. Ah, bel cielo! E tu, caro Carmelo, altro cielo della terra. Ah, quale sofferenza vedere il mondo, possedere qualche cosa ed amare qualcuno. Quando lascerò tutto per Dio! Dio solo! Ah! che lezione in questa parola: Dio solo! Gesù solo!

Questi accenti palesano meraviglie interne a cui è tempo di pervenire. Per esprimere con tanta energia i misteri più nascosti dell'anima, per averli sentiti con questa santa passione, bisogna essere stato ammesso

a dare uno sguardo sulle divine realtà che portiamo in noi senza vederle mai altrimenti che nelle formole della nostra fede, o nelle stupende espressioni di certi atti e nelle celesti soavità di certe preghiere. La condizione del Cristianesimo, in questo mondo, è il credere. « Dio si nasconde dietro il cancello chiuso della fede da dove non lascia sfuggire che raggi economici e pallidi. Crediamo, ma viviamo nell'ombra, ove non intendiamo che imperfettamente e per enigma; la vista non è di questo mondo, ciò è riservato per la gloria ». « Ma, senza svelarsi interamente, Iddio può dare all'anima, a cui si unisce, un sentimento più o meno vivo di questo scontro, in modo che l'anima, non solo crederà per l'adesione alla partecipazione della vita divina che le comunica la grazia, ma vedrà, sentirà, assaporerà la ineffabile unione che si compie tra Dio e lei, e benchè la fede non sia completamente scomparsa, alle volte, i lumi diverranno così risplendenti ed i trasporti così inebrianti, che si domanderà se essi importino un'elevazione momentanea alla visione ed all'amore veramente beatifico » (1).

Così adunque, questa unione ineffabile, che mescola l'essenza divina con le nostre miserabili essenze umane, ordinariamente, si nasconde allo sguardo dell'anima.

Ma che il Dio nascosto nelle profondità del nostro essere, lasci sfuggire qualche raggio di luce e che egli apra l'occhio dello spirito su sè stesso e che lo lasci tuffare un istante in questo abisso di beltà, di bontà e di infinita perfezione, allora non è più solamente la fede colle sue misteriose certezze, è la contemplazione, è la visione, sono le primizie del cielo, ove la condizione dell'uomo salvato sarà di vedere. A dispetto delle negazioni dell'empietà, che nulla hanno risparmiato nel dogma cristiano e mai niente hanno smosso, non v'ha dubbio che Dio faccia di queste grazie insigni a certe anime privilegiate e soprattutto a quelle che sono dedite alla vita contemplativa. Ma benchè nessuno abbia diritto a questi favori, qualunque sia la sua virtù,

(1) Ribet - La Mistique divine - tome I pag. 257.

e che Dio si riservi di accordarli a chi gli piaccia, come una ricompensa affatto gratuita, si comprende quanta innocenza di cuore sia necessaria, quale vita staccata da sè stesso e chiarezza di vista, per penetrare in questi alti misteri della fede.

Quando il Signore chiama qualcuno a questo santo abboccamento, egli lo sottomette prima ad una serie di **prove**, destinate a purificare i sensi e lo spirito ed a **fare scomparire tutte le macchie e le imperfezioni inferiori**.

Matilde era passata per queste purificazioni, aveva conosciuto le angosce che cagiona la vista del peccato, quel supplizio dell'anima, in cui il più terribile momento le viene dalla sua delicatezza, in cui le sembra che soccombi, che s'insozzi, perduta e sommersa nel fango; aveva subito gli assalti del demonio ed aveva resistito valorosamente, durante quelle notti desolate, dolorose, passate fino al mattino nelle emozioni della lotta e della preghiera, le gioie stesse della pietà le erano state rifiutate per un istante ed aveva sofferto di non amare. Ora che aveva visto la sua impotenza, la corruzione della sua natura e gli abissi aperti sotto i suoi passi, si rivolgeva solo a Dio e si attaccava a lui con una energia suprema; era certo tutta per lui. Questo era il momento che Dio aveva atteso e preparato per comunicarsi in una maniera sensibile a quest'anima innocente.

Il primo indizio, che noi troviamo nel suo giornale, dei favori straordinari che riceveva nelle orazioni, è in data 29 Gennaio 1863: « O Dio, quanto siete buono! Questa mattina vi ho ricevuto ed il mio cuore è di nuovo, come altre volte, ferito d'amore e tanto e si grandemente, che, avendo voluto per distrarmi leggere qualche pagina della *Vita delle prime Madri della Visitazione*, non potendone più, ho dovuto arrestarmi e gettandomi a terra, adorare il mio dolce Maestro. Dopo, ebbi il desiderio di scrivere ciò che provo. È una stanchezza tanto grande di corpo, che alle volte sono

portata a credere che non vi potrò resistere. Il mio cuore voleva slanciarsi assolutamente verso Gesù ed era sempre rattenuto da questa maledetta natura. O mio Dio, o mio dolce Maestro, potrò mai dire quanto siete amabile? Tutto in me esulta pel desiderio di amarvi! »

Sante e pure delizie, mescolate con sì dolorosi languori, ineffabili comunicazioni dell'essere divino, visioni dei misteri più augusti! bisognerebbe una lingua fatta appositamente, per raccontare queste meraviglie, una lingua casta, ardente e soprannaturale; la lingua stessa degli angeli. Il mondo naturale niente ci offre che possa darcene un'idea; è forse cosa meravigliosa che il linguaggio umano abbia, su tali questioni, delle impotenze così radicali?

Qualunque cosa sia, l'orazione di Matilde fu spesso visitata da queste intuizioni e da queste impressioni di Dio. Siccome ella, per meditare, non poteva più attenersi al testo di un libro, così il padre Paolo le aveva permesso di dispensarsi da questo aiuto straniero. Liberata così da forme che aiutano e dirigono lo spirito, ma che nel tempo stesso lo assoggettano, il suo pensiero volava affatto diritto al Giardino degli Olivi, al Pretorio, al Calvario. Lì l'attendeva Gesù e si mostrava a lei tutto involto e penetrato dai dolori. « Ieri sera, Gesù mi arrestò. Verso le dieci, andava a riposare, ero affaticata e non potevo chiudere occhio; mi ricordai allora il consiglio di Santa Teresa, credo: « È l'ora in cui fa bisogno di tenere compagnia a Gesù, nel giardino degli Olivi ». Mi avanzai verso di Lui, il buon Salvatore piangeva e che cosa era che lo faceva piangere? lo stato d'indifferenza e di languore degli Apostoli addormentati.

Lo stesso avviene a me, dissi, quando penso tanto poco a Gesù prima di comunicarmi... Continuai così a meditare, per un'ora, tutta la Passione; seguivo Gesù in tutti i tribunali, a quello dell'ipocrisia, dell'impurità, della collera, del rispetto umano e, povero Gesù! come

soffriva, come soffriva! Credetti per un momento, che soffocassi dal dolore, vedendo le sue sofferenze: ero alla flagellazione; mi apparve in uno stato così miserabile! Non aveva più un pezzo di pelle attaccato alla sua carne, non era che una piaga e vi si aggiungeva ancora non d'altri, ma da me, la corona di spine. Ah, quali sofferenze! ».

Vedere il Salvatore in questo stato lagrimevole, sentirlo presso di sé con la dolorosa corona, le sue ferite, il suo sangue che cade goccia a goccia, la sua aria sofferente e rassegnata, si comprende come un simile spettacolo poteva svegliare nell'animo della pia giovanetta angosce religiose e tenerezze eccitanti le lagrime. Parlava al suo Amatissimo Gesù; lo compiangeva e lo consolava; ma soprattutto soffriva, e questa sofferenza, unendosi alla piaga misteriosa ed alle volte così profonda che produce sempre l'amore divino in un cuore, quando s'impossessa fortemente di lui, sentiva un malessere inesprimibile; era nello stesso tempo il fiele del dolore, il balsamo dell'amore, la tristezza che restringe e la gioia che dilata.

« Questa mattina, durante la Messa, ho provato un grandissimo dolore che provo spesso. Ma non saprò mai esprimere come lo sento; perchè è più per l'anima che per il corpo, benchè esso vi partecipi per una debolezza che fa soffrire stranamente. Questo dolore fa sì, che sembra essere una cosa stessa col mio amatissimo Gesù e che hanno voluto strapparli da me. È un dolore atroce che, alle volte, mi fa credere che io muoia. Mi sembra che esso non potrà cessare, se non quando sarò religiosa e forse aumenterà vieppiù allora e non terminerà che alla mia morte. Qualche volta mi fa piangere, tanto mi rattrista essere separata da Lui. Ma è il cuore soprattutto che vi partecipa. Così, tutta la giornata di ieri l'altro, per calmarlo, ho posto sul mio cuore il mio Gesù Crocifisso ed in ciascuno slancio di dolore più vivo, lo premeva con amore e ne provai qualche sollievo; ma quando l'ho tolto, ho cre-

duto di doverne morire, tanto mi fu doloroso. Tuttavia questo dolore mi fa gustare, nel tempo stesso, una gioia e qualche cosa di così dolce, che non posso astenermi dal desiderare che mai non cessi. Lo provo soprattutto nella meditazione, quando vorrei che si spezzassero i legami del mio corpo per unirmi al mio Amatissimo che vedo sì buono, sì santo, sì amante e che desidero tanto di amare. Non saprei infine esprimere questo dolore o piuttosto questa consolazione che mi fa un gran bene e mi costringe a pensare sempre al mio Amatissimo e dirgli per placarlo, che l'amo mille e mille volte ». (Giornale, 29 ottobre 1864).

A questa ferita, ove i mistici vedono uno degli effetti e dei trasporti più meravigliosi della contemplazione, si aggiungeva ancora il dono delle lagrime. Una lagrima è preziosa; essa è il sangue dell'anima. Quando l'anima non ha voce per esprimere il suo amore e le sue querele, essa può effondersi ancora con quelle tristi e dolci lagrime che cadono in silenzio dai nostri occhi. *Da mihi gratiam lacrymarum*, gridava S. Agostino in una preghiera naturale e toccante; Datemi la grazia delle lagrime. Egli avrebbe voluto profondersi tutto in lagrime ai piedi del suo Dio: lo aveva offeso così gravemente e lo amava di un ardente amore.

La pietà, per vero, può dispensarsi dalle lagrime; ma esse le danno un non so che di celeste e di tenero: si direbbe che il cuore voglia liquefarsi e diffondersi tutto per il Dio che ha rapito il suo amore.

Da quel giorno, in cui Matilde, ritirata in un'oscuro cantoncello della povera chiesa d'Ars, si era sentita così profondamente mutata nel vedere il santo Curato all'altare, la sorgente delle pie lagrime si era aperta in lei e si spandeva in tutte le sue preghiere.

Spesso alla Messa, o innanzi al Santissimo Sacramento, le accadeva di versare abbondanti lagrime, ed, alle volte, il faceva con una tale violenza, che sua sorella ne aveva pietà e credeva di doverla avvertire: « Finisci dunque, Matilde », le diceva dolcemente. La

povera Matilde tutta confusa, si sforzava di dominare la sua emozione, ma non poteva riuscirci; allora, rifugiandosi giù nella chiesa, cercava un luogo isolato ed oscuro, ove non si potesse vedere e nascondendo la testa tra le mani, si abbandonava alla soavità di quelle pie effusioni che le venivano dal cuore. Questi, senza dubbio, erano favori degni di invidia; ma, sia detto ancora una volta, non era tutto dolcezza; perchè Iddio ha dato tali leggi all'amore di questa terra, che più è vivo e più è inquieto e sofferente; dopo quegli slanci appassionati che provoca la vista di Dio, l'anima non fa che ricadere più gravemente su sè stessa, tutta abbattuta, per dir così, e più che mai sentendo il suo niente. Bisogna poi abbandonare la vista presente di Gesù e vivere in mezzo agli uomini, dopo aver vissuto in mezzo agli angeli. Matilde ci dice quali pene ciò ne costi!

« È troppo amore per parte tua, o mio Gesù, e non so come versare i sentimenti del mio cuore nel tuo. Fa bisogno che mi spanda e sempre sono attorniate ed accompagnata. Quale supplizio! L'amo e l'offendo, l'amo, lo cerco e non lo trovo. Qualche volta, credo di averlo ghermito per un momento, ma subito mi sfugge ed ho quasi paura di Lui. Il mio linguaggio non è chiaro, ma l'anima mia lo comprende. Ah! se si sapesse che vuol dire cercare dappertutto questa beltà sempre amabile e non trovarla mai! Qualche volta, ma raramente, il mio Gesù si presenta all'anima mia così amabile, così grazioso, così generoso, che non ne posso più. Questa mattina avvertivo la sua presenza assai distintamente; non potevo più parlare, più mangiare; lo sentivo, ohimè! non lo trovavo. E poi tutti erano così freddi; si parlava di pioggia, del bel tempo, di vento, di neve e che so io? E Gesù era lì e nessuno gli usava il più piccolo riguardo. Dopo mezzogiorno, il mio pensiero si portava ancora su di Lui, a Lui il mio solo amore, il mio solo alimento. E bisognava guardare quei merletti; li fissai e li trovai così sozzi! È

strano; quando l'anima ha visto una sola volta Gesù, la beltà sempre antica e sempre nuova, tutto è deforme, tutto è freddo. Oh, un merletto di quella finezza come è bello, mi si disse. Dovetti dire: sì, è assai bello. Come sono belli quei lumi, come è bello quell'altare! Carolina sempre così buona, così santa, così semplice, ammira tutto ed a me tutto parve deforme. In certi giorni, quando la presenza di Gesù si fa sentire, tutto mi pare insipido. Oggi Carolina, la mia cara Carolina, mi disse: Io non ti veggio più e questa volta non t'ho veduta, e parto lunedì ed essa mi conduce a passeggio per favellare con me. Mi fo violenza per discorrere; impossibile. Le sarei parsa assai fredda. Ma dopo quello che è avvenuto [questa mattina, non potevo fare più niente. A pranzo, tutto era senza gusto, senza sapore, Ah, se avessi potuto, avrei detto come disse il mio Gesù: Ho una vivanda ed una bevanda che voi non conoscete, sarei andata in alto ed avrei parlato col mio Gesù. Ma impossibile... Bisognava restare lì, ascoltare tutto, parlare... e Gesù, Gesù!... O mondo, quale è la tua follia; tu non vedi, non conosci, non ami Gesù, il dolce Gesù ».

Tali grazie, se andassero sole, sembrerebbero assai forti e pericolose per la natura umana. La nostra virtù è fragile e Lucifero, che vedeva Dio, è caduto per un pensiero di orgoglio. Ma la saggezza divina conosce, con la nostra debolezza, i contrappesi che mantengono in equilibrio un'anima elevata a queste altezze della contemplazione. Così, quando Iddio ha accordato a qualcuno il favore di mostrarsi a Lui nella sua bellezza e nella sua incantevole santità, non è cosa rara che Egli rivolti la visione e che, riprendendo i raggi della sua gloria, illumini le macchie e le miserie dell'anima, abbandonandola, per qualche tempo, a sè stessa. E' questa una prova terribile. A quel contrasto di purità e d'impurità, di giustizia e d'iniquità, l'anima tremante non sa ove rifugiarsi: entro di lei è la miseria, l'orrore e la morte; al disotto, l'abisso dell'inferno aperto per i

suoi peccati, al di sopra Iddio che la giudica e la condanna.

Da questa infelice situazione essa non può uscirne che con un atto di umiltà che abbracci l'essere intiero e lo annienti per sempre innanzi alla Maestà divina. Matilde, dopo aver visto Dio, ha visto la sua anima peccatrice ed insozzata; cosichè non le era difficile a credersi la più infelice delle creature. « O mio Dio, mio Dio, quale tormento vedersi, conoscersi peccatrice e passare per pia. Oh, mio Dio, se un giorno apparisse il vostro angelo alla porta della chiesa e mi chiudesse il passaggio, dicendo: Non può un demonio incarnato entrare in chiesa, egli avrebbe ragione. Su questo punto, ohimè, non mi si crede, e pure tutto quello che dico non è nulla a paragone della verità. Chi sei tu? Una infelice che ha crocifisso volontariamente il suo Dio nel suo proprio cuore. (Giornale, 3 Dicembre 1866).

Questa profonda umiltà si rinviene ogni momento anche tra i più grandi favori spirituali. Ella si confonde innanzi a Dio: « O Gesù, vi dimenticate che sono Matilde la peccatrice »; e si nasconde allo sguardo degli uomini: « Nelle mie meditazioni ho sentito Gesù ed una volta ebbi paura; credetti che volessero condurmi a Lui e tutti erano lì. Lo supplicai di non recarmi questa vergogna innanzi a tutti e mi sarei nascosta sotto terra. Da quel giorno, mi metto nel fondo della cappella, ma Maria, la mia piccola nipote, qualche volta, si rivolge per riguardarmi ed ho così paura che si accorga di qualche cosa. Fortunatamente Gesù non mi ha più attirata a Lui in palese; ma spesso lo sento così vicino che è incredibile per una peccatrice come me. »

Tali erano l'ombra ed il mistero in cui si sviluppava, che le stesse persone che vivevano con lei, sebbene consapevoli della sua pietà, nulla sapevano di queste meraviglie. Solo il suo direttore aveva il segreto e non era senza una viva ripugnanza, che Matilde le aveva fatto conoscere quanto avveniva in lei. Ma bisognava farlo; perchè questa via è piena d'illusioni e di

pericoli. Solamente un prudente direttore è al caso di distinguere l'azione di Dio dagli inganni possibili del demonio e gli errori sottili che l'orgoglio ha prodotto e che forse intrattiene in modo a noi sconosciuto. E Dio, in questa provvidenza delle anime più accurata dell'altra, dispone in tal modo gli avvenimenti, che al fianco dell'anima che egli chiama alle sommità raggianti e difficili della contemplazione, si trova quasi sempre il direttore ispirato e prudente che devè condurla. Matilde aveva finito per palesarsi al padre Paolo ed anche due volte per sua domanda, infine per essere più precisa, gli aveva consegnato in iscritto un resoconto assai completo della sua vita interiore e dei singolari fenomeni che Iddio si degnava produrre. Egli, da parte sua, l'approvava e l'incoraggiava nella generosa disposizione, ove la vedeva, di glorificare Iddio colle umiliazioni e coll'annientamento di sè stessa; è questa in effetto la sola via sicura, e nella quale il demonio non si avventura mai. Qual giovamento troverebbe egli nel rendere più virtuosa un'anima, morta a sè stessa, crocifissa in tutte le sue potenze e non riportando dalle sue visioni che un più completo distacco dal mondo, un orrore più grande de' peccati ed una assoluta confidenza in Dio? Quando uno vede produrre in sè tali effetti, si può assicurare del principio.

Tutti questi due resoconti di coscienza, il primo dei quali fu da lei disgraziatamente bruciato, tolte le due o tre pagine d'un giornale che non ha letto nessuno, mentre essa viveva, eccetto un solo quaderno che fu letto da una persona teneramente amata e venerata come una madre, la Superiora del Carmelo di Tournai, nessuna traccia vi è dello stato soprannaturale nella sua conversazione, nè nei fogli voluminosi che ha ripieni del suo carattere fino e delicato. Noi abbiamo nelle mani lettere le più espansive inviate a persone a lei assai intime, lettere, ove si parla immancabilmente di tutto, delle sue comunioni, delle sue preghiere, delle sue affezioni più segrete, ove la penna corre in mezzo a que-

ste cose intime, ove il cuore si manifesta per intero. Ma però abbiamo potuto sorprendervi un'indiscreta effusione sulle meraviglie che si operavano in lei, ogni giorno, mai una parola, una allusione di compiacenza: è veramente un giardino chiuso, *hortus conclusus*. Una specie di pudore, un misto d'umiltà e di rispetto rattiene ordinariamente questa penna così viva e piena d'abbandono.

Solamente la madre Maria Eugenia, che ella considerava di già comè sua Superiora, avèva il potere di farla qualche volta parlare. Grazie a lei, sappiamo che Matilde vide nostro Signore, non solo nel suo cuore, ciò, che le accadeva con frequenza, ma benanche nella santa Ostia, sotto il sembiante d'un grazioso fanciullo, in un giorno che il santo Sacramento era esposto alla venerazione dei fedeli. La giovanetta le rendeva conto delle sue comunioni e dei sentimenti che le accompagnavano. Ogni volta, temeva che qualche cosa straordinaria nel suo esteriore venisse a tradire quanto passava nella sua anima.

« Il mio caro Amore è così buono per la sua indegna figlia, che devo pregarlo, scongiurarlo di porre un termine a' suoi favori, perchè sento scoppiare il mio cuore, tanto batte forte e sono come stritolata, come inabissata e quasi consunta e vicino a mancare ».

« Quando facciamo il triduo in onore della beata Maria degli Angeli, scrive la veneranda Priora, ella viene spesso nella nostra cappella per pregarvi la Venerabile. Mi disse allora, con un candore ammirabile, che avendo pregato a calde lagrime Maria degli Angeli perchè le aprisse subito le porte del suo monastero, la vide tutta raggianti di luce, la riguardò con amore e colla mano le mostrò il cielo: « Non so, diceva, che cosa quel segno mi voglia dire; non posso dimenticarlo ». Forse Maria degli Angeli voleva farle comprendere che sarebbe Carmelitana in cielo. Questo segno impressionò talmente la nostra cara giovanetta, che me ne parlò più volte ».

La stessa persona racconta ancora un'altro fatto

meraviglioso che Matilde confidò pure a sua zia. Aveva promesso alla Superiora delle Suore della Compassione di pregare molto per lei, dopo la sua morte. La religiosa morì; Matilde fece delle preghiere; dopo pensò ad altro che le sembrava più urgente. Un giorno entra nella sua parrocchia di Santa Brice, va all'acquasantiero e, secondo il suo pio costume, offre l'acqua benedetta ad una povera vecchia che si trovava lì vicino. Matilde, come sempre, teneva gli occhi bassi; per tre volte bagnò le dita nella pila benedetta dell'acqua e la offrì alla sua vicina; ma nessuna mano si stese per prendere l'acqua santa; alla terza volta una voce rispose seccamente: « Grazie, Signorina » Matilde trassì; era la voce della Superiora. La guardò e vide che era veramente lei vestita da religiosa; le sue mani erano scarse ed incrociate al petto, il suo volto era bianco, cadaverico e contraffatto. Matilde ebbe paura ed abbassò gli occhi, riguardò nuovamente e subito la visione disparve. La giovanetta ascoltò la Messa in mezzo a vivissime emozioni. Tra le due elevazioni, le sembrò che Nostro Signore la rimproverasse d'aver negletta quell'anima. Così, nell'uscire dalla chiesa, la sua prima cura fu quella di vuotare la sua piccola borsa per fare celebrare delle messe; ella stessa pregò molto, fece penitenza e qualche tempo dopo, durante la notte, ebbe la stessa apparizione. Ma questa volta i lineamenti della defunta facevano presagire la felicità, e la visione le lasciò la pace nel cuore.

Termineremo questo capitolo coll'espore un fatto (che ebbe dei testimoni) che accadde nel parlatorio del Convento della Riparazione di Tournai; è la Superiora che lo racconta. Matilde vi faceva delle visite frequenti, perchè la cappella serviva come luogo di riunione per l'associazione della Guardia di Onore; lì si facevano lunghi ed ardenti colloqui i soggetti dei quali, erano spesso gli stessi: l'esaltazione del Sacro Cuore, per la rapida estensione della Guardia d'Onore, la tenerezza ineffabile del Cuore di Gesù e l'ingratitudine sempre

crudele di tante anime per il loro amabile Salvatore. Su di ciò, dice la relatrice, ella aveva accenti d'una prodigiosa tenerezza, ed alle volte, anche d'un dolore indicibile. « Dice che nostro Signore non è amato, e che è offeso. Oh, mia cara Madre, non posso pensarvi; ciò mi fa troppo male ».

Quel giorno, si parlò ancora di Gesù e del suo Cuore, della necessità che ha l'anima d'amare infinitamente Colui, le amabilità del quale sono infinite, e sopra l'impotenza del cuore umano di soddisfare il desiderio d'amare, che, alle volte, produce una specie di martirio crudele e dolce che l'anima vorrebbe accrescere e che pur tuttavia consuma. Sembrava che la signorina Nédonchel non conoscesse quest'impotenza nell'amare; l'anima sua si spandeva in tenerezze abbondanti per Gesù e le parole erano infiammate per l'oggetto divino del suo amore. La religiosa allora si permise di dirle: « Ma, per amare tanto Gesù, bisogna aver visto l'Amatissimo, o per lo meno, avere ascoltato dalla sua bocca divina qualche cosa. Se la mia domanda non è indiscreta, raccontatemi, vi prego, qualche cosa che possa riscaldare il mio cuore ».

L'anima, alla quale si faceva questa domanda, parve molto imbarazzata. Da una parte, l'atto di carità che la sollecitava; dall'altra la sua umiltà temeva di dover raccontare i favori del suo Amatissimo, palesando sino a qual punto di condiscendenza Gesù si abbassava verso la sua indegna creatura, la sua cattiva serva, perchè è così che ella si chiama. In quel momento Gesù, la cui dolce presenza le era abituale, si fece sentire così vivamente in lei, che tremante, smarrita, sotto l'impulso di una emozione impossibile a contenere, cadde svenuta sulla poltroncina in cui si trovava. Nello stesso tempo, le sue labbra s'agitavano per dire: « No, mio Gesù, no, no, mio Gesù! » Dopochè ella non potè articolare più parola, chiamai una suora in mio aiuto e le chiesi dell'etere; ma ogni tentativo fu vano. Che avvenne in quel momento tra Gesù e quell'anima? Nessuno lo

seppe mai. Ma colei che era presente, cedendo ad una profonda impressione di fede e di rispetto, le s'inginocchiò vicino senza parlare, tutta compresa della presenza sensibile del Signore.

« Pian piano la signorina Nédonchel si riebbe. Non osavo domandarle la ragione di tale svenimento. Faceva forse bisogno di prove? La confusione di questa amica di Gesù, l'aria supplichevole, le mani giunte, le espressioni imbarazzate volevano significare che mai, mai non si sapesse da alcuno ciò che era accaduto, tutto non lasciava alcun dubbio sulla natura della divina apparizione di cui le persone erano state testimonia ». È ciò che i mistici chiamano estasi, o meglio ancora, rapimento. Iddio si fa presente ad un'anima, e tale è la rapidità di questa irruzione divina, tale è la violenza dell'amore che la penetra, che la vita rimane come interrotta e sospesa; l'involucro dei sensi è troppo fragile, per portare emozioni si fatte. Matilde lo aveva sperimentato più d'una volta nella solitudine verginale della sua camera, il direttore lo sapeva; le amiche più intime potevano forse supporlo; il suo giornale ne ha in alcuni giorni qualche traccia che si può riconoscere. Ma tutto resta nel mistero come deve essere. Una sola volta Iddio ha permesso ad uno sguardo puro di sorprendere il segreto de' suoi favori straordinari concessi a quest'anima bene accetta.

CAPITOLO XI.

La Vocazione

ERA chiaro che Matilde fosse destinata a vivere in un chiostro, in un ritiro profondo e benedetto, ove quest'anima, ritrovando alla fine il Dio che cercava, potrebbe vivere a Lui unita, senza che il falso splendore, lo strepito e l'agitazione esteriore venissero mai a distrarla dal suo pensiero e dalla sua amante attività. Così son delicati, puri ed odorosi tali fiori! Il mondo non ne è degno ed essi non devono appassire sotto l'arido soffio.

Il primo pensiero della sua vocazione l'ebbe fin dall'infanzia, poichè, fin d'allora, aveva promesso che un giorno sarebbe stata tutta di Gesù; ma i suoi voti e le sue speranze erano rimasti nel segreto del suo cuore. Quando era ancora la fanciulla capricciosa e spesso sgridata, ma amorosa, che nel tempo stesso formava la consolazione e la preoccupazione più grande di sua madre, Matilde già pensava di rendersi religiosa; ma tolta la sua pietà viva e sempre dedita alle cose di Dio, nel suo esteriore niente dava a conoscere i suoi desideri. Ella, con sua sorella, cresceva all'ombra della vecchia casa signorile di Tournai, avendo, alle volte, i teneri rimproveri de' suoi genitori, sempre accompagnati con i loro buoni sorrisi; quando aveva dato qualche dispiacere, faceva dimenticare ben presto tutto, per il brio del suo spirito e gli sforzi violenti della sua buona volontà! In fondo, in quell'interno piacevole abitava la felicità,

il presente aveva le sue attrattive e l'avvenire non aveva nuvole.

È in questi focolari che Iddio si sceglie i suoi; Egli non si rivolge a quelle nature fredde ed egoiste sempre pronte a far calcolo di quanto donano. Quando in una casa cristiana trovasi la generosità, vi sono cuori amanti e riamati, il rispetto e l'abbandono e quelle pure delizie che accompagnano sempre la pratica delle famigliari virtù, è lì che Iddio si dà a conoscere e prende per sé quanto vi ha di meglio, l'anima più ingenua e più profonda di quel pio gruppo. E perchè fa egli questa separazione che dispiace? Perchè trae a sé quella che ha scelta? Per la felicità ed il riposo? Per farle godere le gioie del cuore e dello spirito? No, per le lagrime, per l'abnegazione della sua volontà, per i grandi sacrifici della mortificazione cristiana. Queste sono le sante gelosie delle sofferenze di Cristo.

La prima chiamata aveva avuto luogo verso i sette od otto anni. Matilde, nella sua semplicità, aveva detto alla santa Vergine, un giorno che aveva ricevuto un favore non piccolo: « Voglio rendermi religiosa del vostro Ordine, ve lo prometto. » Era questo un sospiro di filiale pietà istintivo e certo. La fanciulla, senza ancora conoscersi, si abbandonava all'attrazione irresistibile che portava tutta sé stessa a Maria; la sua anima ormai si era orientata: pensieri, affezioni, sogni dell'avvenire, regolamenti della sua vita e della sua condotta, tutto prese questa felice direzione. Ma più tardi, quando bisognava pensare ad una risoluzione da prendersi, ebbe per un momento qualche incertezza su d'un punto particolare: quale era la congregazione di Maria per eccellenza? Era l'Annunziata? Tournai una volta aveva una casa di quest'ordine ed in quel tempo, nel luogo stesso del santuario, ove avevano pregato e pianto le spose di Cristo, eravi una caserma! Tutte le volte che Matilde passava in quelle vicinanze, quel ricordo la martoriava ed avrebbe voluto far servire quelle vecchie mura al loro scopo primiero.

Tuttavia quantunque fosse un'opera buona che sorrideva alla sua pietà, non poteva giungere a credere che la sua stessa vocazione fosse lì: gli sguardi erano rivolti altrove. Nel tempo del pellegrinaggio della Salette, nel 1858, (aveva allora sedici anni), aveva detto a sua sorella che si predeva chiamata nella *Visitazione*. Già conosceva le opere di S. Francesco di Sales; fece acquisto subito delle vite delle prime religiose dell'Ordine che poi, per più anni, formarono le sue delizie; dopo, copiò le regole regalate dal fondatore alla Visitazione di S. Maria D'Annecy. Lo spirito e le costituzioni dell'ordine rispondevano bene a qualcuna delle sue più care aspirazioni.

In questi monasteri si vive veramente sotto le ali materne di Maria; il cuore e l'anima si dilatano in una pietà dolce e comunicativa che ricorda la bella cordialità del santo vescovo di Ginevra; in seguito, l'ordine è divenuto in qualche maniera Ordine del Sacro Cuore dopo le rivelazioni che Nostro Signore si è degnato di fare alla beata Maria Margherita.

La cara fanciulla avrebbe desiderato ancora più austerità e soprattutto vita più contemplativa. Le cure dell'educazione le sembravano nuocere naturalmente a questa vita intima con Gesù, che era il suo ideale. Ma ella non osava riguardare più sù della Visitazione e felice d'essere chiamata a far parte nella famiglia di S. Giovanna di Chantal, affrettava, co' suoi desideri il momento in cui potesse entrarvi. « È qui, nell'interno del mio cuore, questo pensiero intimo e sempre più forte, che un giorno sarò tutta di Gesù e di Maria, perchè l'ho promesso a Lei.

« Quando sarò adunque della Visitazione? Questo sol pensiero mi fa balzare di felicità. Ma, affrettatevi, o mio buon Gesù, affrettatevi, perchè il tempo incalza. Chi sa se da qui a cinque anni sarò ancora in vita? » Noi leggiamo questa frase nel suo giornale, alla data del 22 luglio 1862, ed il 27 giugno 1867 Matilde non era più su questa terra! Questo presentimento della

sua morte vicina torna spessissimo sotto la sua penna; si comprende che con queste vedute dello spirito, sollecitò nell'unirsi a Cristo con i voti solenni, per essere qui sua sposa. Ma prima d'ogni altra cosa, faceva bisogno, in materia così grave, di evitare la precipitazione. Era necessaria una prova e quella che doveva essere imposta a Matilde, era, nel tempo stesso, la più penosa e la più efficace. Era la prova del tempo. Il tempo matura ogni cosa, quando il raccolto è buono ed abbondante e fa cadere da sè stesse e senza alcuna violenza, quelle vocazioni illusorie che non vengono da Dio e che egli non alimenta colla sua grazia. I suoi direttori lo comandavano, i parenti lo desideravano, quantunque fossero disposti a donare a Dio la loro figlia amatissima, subito chè fossero stati certi che era chiamata allo stato religioso; Matilde adunque aspettava sospirando, ma senza mormorare. Intanto accaddero degli avvenimenti che modificarono la situazione.

Prima di tutto si maritò sua sorella, il che per Matilde fu la sola occasione di restringere i legami che univano l'anima sua al suo Sposo. Durante la cerimonia, quando la nobile assistenza era tutta intera alla felicità di quel giorno e che i due giovani sposi, dandosi la mano, univano innanzi all'altare due esistenze che la morte dovèva ben presto separare, Matilde raccolta nella preghiera, rinnovava il suo voto di appartenere solo a Gesù, e la mattina del 5 ottobre 1863, scriveva confondendo le sue gioie, i suoi timori e le vedute future che riuscirono profetiche.

« Carolina ed Amedeo si sono congiunti in matrimonio, ed io mi sono donata più che mai a Dio. Carolina nella sua nuova famiglia è così gentile, così cara! Tutto è andato bene. Il Santo Padre ha inviato un bellissimo spillone a mia sorella. Io non ne sono così contenta!... Ma lo dirò? Appena lo spozalizio era fatto, pregavo con tutto il cuore il mio dolce Gesù; quando ad un tratto mi è venuto un terribile pensiero. Mi è sembrato che la mia cara sorella dovesse passare per

tante prove, che io ne ho tremato per lei. Così! quando seppi che la Vergine inviata dal Santo Padre a Carolina, era una Madre di Pietà, mi si affacciarono i più neri presentimenti. Potessero essi non essere fondati! Mio Dio! Mio Dio! Voi sapete che io mi sono offerta vittima per lei. Che sia pur fatta la vostra santa volontà! Se mi fosse permesso di aggiungere una parola a questa preghiera, aggiungerei: **Io sola ho peccato, io sola merito la croce. Ma lascio tutto alla vostra saggezza divina. Lo dirò? sì, perchè qui parlo al mio Dio:** non ostante questi legami, sono persuasa che Carolina sarà un giorno figlia di santa Teresa. Ma non andiamo più innanzi; mi è impossibile penetrare i disegni del buon Gesù.... In questo momento, vedo una grande croce che dovrà cadere sulle mie spalle; sento che essa si avvicina. Mio Dio, mio Dio, sia fatta la vostra e non la mia volontà!

Quale era questa croce? Matilde, che vedeva con chiarezza quanto doveva accadere a sua sorella, non sapeva forse così distintamente la natura delle prove che le riservava l'avvenire. La chiamata di Dio era così formale ed il suo cuore così sollecito a risponderle! Poteva pensare che la croce sarebbe per lei di non seguire nè la chiamata di Dio, nè il movimento del suo cuore?

Nei mesi che seguirono lo sposalizio della primogenita, i dolori della signora Nédonchel aumentarono di intensità. Distesa su di una poltrona, o su di un letto di sofferenze, oppressa dal male, senza una distrazione possibile, non trovava più soddisfazione che nelle cure pie ed amabili della figlia che le restava in casa. Costei, in realtà, le si mostrava sempre egualmente divota; ma alla mente le passava la terribile realtà: l'amorosa fanciulla era dolente alla vista della madre malata; d'altra parte l'anima chiamata da Dio, doveva soffrire. Essa era condannata a restarvi. « Presentemente, non potete allontanarvi da vostra madre », le diceva il Padre Paolo. Ella, del resto, ben lo conosceva; mai avrebbe

pur pensato a lasciare il posto dovuto alla pietà filiale. Che fare intanto, dacchè non poteva nè sacrificare la sua vocazione per la salute della madre, nè abbandonarla per seguirla? Bisognava adunque aspettare e pregare al capezzale dell'ammalata amatissima, fino a che piacesse a Dio d'accordarle qualche sollievo. Soprattutto bisognava prepararsi alla vita del chiostro, informandosi nel suo spirito ed osservandone le regole per quanto le fosse possibile: vestiti modesti, orazione prolungata, mortificazione dei sensi, povertà volontaria ed austerità sempre più crescente. Si videro fiorire subito nel segreto di quella casa piacevole di Tournai i fiori più rari del Carmelo. Ed, in realtà, avvenne che, seguendo il trasporto del suo cuore e le generose sollecitazioni dell'amor divino, Matilde giunse ad innalzarsi nella contemplazione e nella penitenza, come una Carmelitana nel silenzio della sua stanzetta, e, per vero, non le mancava altro che il desiderio per riunire tutti i contrassegni d'una vocazione a questo nuovo Ordine. Ma cacciava come una tentazione quel desiderio nascente nell'anima sua, quando già si era decisa.

Qualche mese dopo, la famiglia Nédonchel, durante il soggiorno a Quintin, andò a visitare il Carmelo di Saint-Briene.

Era un convento di fondazione nuova, le cui mura di cinta non erano ancora ultimate ed a cui non si erano ancora applicati tutti i rigori della clausura. Quel giorno, Iddio permise che Matilde si scontrasse con una persona che doveva divenire una sua intima amica, la signorina Elisa di B..., anima scelta, riparata per un momento in quell'asilo delizioso di pace e di perfezione cristiana.

Dopo la prima parola, si compresero e non si lasciarono più. Elisa condusse per tutto la sua giovane amica, le fece vedere il refettorio e le povere lavagne che servivano di tondo alle religiose, il duro letto, le discipline e gli altri strumenti di penitenza, la povertà desolante di quelle celle, ove lo sguardo si incontra sempre

colla fredda nudità dei muri e torna necessariamente all'immagine di Cristo con la sua testa china, le sue braccia aperte ed il suo cuore ferito. Una tavola, una sedia e qualche libro di pietà è quanto fa bisogno ad una Carmelitana. Ma ella ha ancora il suo Crocifisso e la cappella è lì vicina collo Sposo divino. Da una delle sue camere si poteva vedere il luogo destinato alla sepoltura delle Religiose. « E' lì che io spero riposare un giorno, disse Elisa. — Oh! come voi siete felice! riprese Matilde, io pure vorrei morire Carmelitana! » E le lagrime lungamente ritenute e dissimulate, finirono collo scorrere liberamente.

Ella raccontò allora, che, da molti anni, aveva provato una attrattiva irresistibile per il Carmelo, ma che aveva creduto doverlo combattere, perchè la sua debbole salute non le permetteva di sostenere l'austerità della regola. Quello non era un ostacolo assoluto e che doveva durare sempre. Elisa le fece osservare, esortandola a volere sperare ad onta di tutto. Giunse di poi la Superiora e con lei si visitò il resto della casa. Si videro pie religiose ed una giovane novizia che avevano in loro l'impronta della felicità! Per Matilde fu quella una giornata di dolci e vive emozioni, quantunque le fosse poi riservato un dolore.

« Se quella entrata nel chiostro mi aveva cagionato un vivo piacere, l'uscita (lo confesso) mi fu assai penosa. Avevo visto, alla sfuggita, la bontà, la gaiezza, e direi quasi, l'angelica conversazione di quelle sante anime. Quando la reverenda Madre mi disse: addio, mi regalò una reliquia di S. Teresa dicendomi: signorina Matilde, io non le dico addio, ma a rivederci. Quelle parole, ohimè! mi colpirono; non è al Carmelo che andrò a domandare asilo per i giorni che mi restano; ma è così; amo troppo Santa Teresa e le Carmelitane; esse si trovano concordi a tutto ciò che ha rapporto colla mia vocazione. D'altronde, io non lasciai mai un convento senza rincrescimento. Ah! che giornata deliziosa è quella passata in un chiostro! e come è vero il dire, che un sol giorno

passato nella vostra casa, o mio Dio, vale più che mille giornate passate nei padiglioni dei peccatori! » (Giornale, 3 agosto 1864.)

Una volta, intravista l'immagine del Carmelo, restò nel fondo del suo cuore; ma Matilde si domandò se bisognava tenerla viva. La sua coscienza incerta tra le risoluzioni del passato e le più intime ispirazioni del suo interno, ne era inquietata e temeva di vedervi i capricci del gusto personale, ove doveva decidere la sola volontà di Dio e passò qualche giorno nelle pene della più viva incertezza. Giunse intanto la festa dell'Assunzione, la quale diede occasione alla pia giovanetta di rinnovarsi nell'obbedienza e nell'abbandono di sè medesima a Dio, con uno di quei voti che uscivano da sè, dal suo cuore, nelle feste di Maria.

« Oggi 15 agosto 1864, io Matilde Nédonchel, prometto solennemente a Dio, mio amatissimo Maestro, ed a Maria, mia cara Signora e Madre, che, d'ora in poi, voglio amare essi soli sulla terra, in virtù dell'amore, il quale fa che io rinnovi il mio voto di castità da una festa all'altra della santa Vergine, come mi ha permesso il mio confessore e direttore. Di più dichiaro al mio amatissimo Gesù, che gli fo il voto e la promessa di obbedirlo sempre facendo quanto egli mi comanderà per mezzo de' miei parenti e dei miei confessori; in questo frattempo padre Paolo ed il p. L..., che mi hanno permesso di fare questo voto per tutto il tempo che io mi confesserò da loro.

« Gesù, amor mio, desidero amarvi sempre ed essere, al più presto possibile vostra sposa. Affrettatevi, o Gesù, ad attirarmi a Voi in un chiostro. Io languo, o mio Amato Bene, aspettando quel bel giorno delle mie nozze con Voi. Ricordatevi che la vostra piccola fidanzata desidera di amarvi e che, fino ad oggi, ella non ha fatto che offendervi e che non potrà essere realmente vostra che nel chiostro. Ella, o Signore Gesù, vi supplica di permetterle che questo avvenga nel luogo, ove voi la avete costretta ad entrare, rimettendosi intiera-

mente al beneplacito vostro, per il tempo e l'ora ed anche di servirvi altrove, se ciò vi è più piacevole ».

L'abbandono era completo e la calma era riacquistata; ella presentemente poteva sciogliere il caro problema con più sicurezza. Durante tre mesi, lo guardò nel fondo del suo cuore, pregando ed osservando in silenzio; infine la questione era matura; bisognava discuterla.

« È da qualche tempo, che in me avviene qualche cosa di strano. Non oso arrestarmici, nel timore che questo pensiero mi venga suggerito dal demonio. Ma se la mia salute si rinforza, e dato che mi si accetti, mi farei Carmelitana. La loro vita la trovo più perfetta di quella della Visitazione e vorrei servire il mio dolce Gesù nella maniera la più perfetta. Potrei anche dedicarmi di più all'orazione, per la quale mi sento un trasporto che non posso seguire nel mondo e nemmeno nella Visitazione. Ma vi è la mia salute che mi fa pensare; che sia forse il demonio che voglia farmi entrare in un Ordine troppo austero, affinchè sia poi obbligata ad uscirne? O forse è la mia propria volontà che cerca una vocazione più perfetta di quella in cui Iddio mi chiama per sua grande bontà? Così non so abbandonarmi a questi pensieri; prima voglio fare serie riflessioni, consultare Iddio, il mio confessore, il mio fervore e le mie forze. Ogni giorno, domando a Dio, con insistenza, di fare la sua volontà e quando mi vengono questi pensieri, mi rimetto intieramente nelle mani del mio dolce Gesù, perchè egli mi permetta che lo servi, sia alla Visitazione, sia nel Carmelo; in una parola, non m'importa dove.... Il Carmelo è dedicato, in modo particolare, alla Madre di Dio: io l'amo più d'ogni altro convento. Credo che mia madre non sarà del mio parere e mi dirà che non potrò mai sopportare quella vita. Ma io credo che, se questa è la volontà del buon Dio, Egli mi darà le forze necessarie. Mio Dio, fatemi conoscere la vostra santa volontà; qualunque essa sia, io la compierò ». (Giornale, 3 dicembre 1864),

Come essa stessa ci ha detto, importava prima di tutto consultare il suo direttore. Il padre Paolo non ne fu meravigliato; ma pure le dimandò le ragioni di questo cambiamento che si effettuava nei suoi desiderî. Quando ella gli ebbe parlato del bisogno che aveva di informarsi in una vita la più perfetta e del suo trasporto sempre più vivo per l'orazione; « Sì, le rispose, io ho sempre pensato che voi siete chiamata alla vita contemplativa ed ero meravigliato nel vedervi scegliere la Visitazione; non vedevo perciò molto chiaramente nella vostra vocazione. Tuttavia, siccome in simile soggetto è necessaria molta chiarezza, se entraste nel Carmelo, credete voi poter mai più pensare alla Visitazione? Vi rinuncereste voi del tutto? »

La risposta non si fece aspettare e, per verità, i desiderî così lungamente repressi e l'amore crescente nell'orazione e nella vita mortificata non le lasciavano alcun dubbio. Era bene al Carmelo che Dio la chiamava e, per quanto era in lei, Matilde, già nel fondo del suo cuore, era Carmelitana. Ella voleva essere figlia di S. Teresa e, sembra dopo una visione che ebbe luogo l'anno appresso, che la gran Santa l'abbia in effetto adottata per sua cara figlia.

« Nella notte del 26 ottobre 1865 (scrive Matilde ad una sua intima amica) pregai la buona madre, Santa Teresa di dirmi in quale Ordine religioso io dovevo compiere la santa volontà di Dio e lavorare per la sua gloria e per la mia santificazione. Ad un tratto, nella mia camera, si fece un grande chiarore; ebbi paura e chiusi gli occhi; sentii allora che qualcuno mi stringeva per la mano, guardai e vidi una bella persona che mi sorrise e di poi mi coprì col suo mantò. Il timore mi fece chiudere nuovamente gli occhi; sentii la stessa stretta di mano ed udii una voce che mi disse: non temere; io sono Teresa ed anche tua madre; e la visione disparve ».

Le restava, non ostante, una difficoltà che, se non era assoluta, aveva una certa gravità, quando soprat-

tutto ella era accresciuta dalla tenerezza d'una madre. Era la sua salute. La giovanetta era debole, pallida e spesso indisposta: si diceva che mai avrebbe avuto la forza di sopportare la vita austera del Carmelo. Matilde sentiva in sè la volontà di sormontare tutte le debolezze della carne, ma bisognava ancora essere accettata in convento. Ella, un giorno, a Parigi, profittò della visita del celebre dottore Cruvilhier, per domandargli confidenzialmente ciò che egli ne pensava. L'uomo dell'arte, che conosceva il suo temperamento, le rispose che, senza dubbio, ella poteva sopportarne il regime e che, salvo austerità eccessive, la sua salute non sarebbe più compromessa al Carmelo che altrove.

Una risposta tale mise la sua gioia al colmo. Ma i parenti, in queste questioni, sono più esigenti dei medici e la loro tenerezza pronta ad armarsi, ha bisogno per rassicurarsi di prove più convincenti. Il signore e la signora Nédonchel non credevano che la loro figlia fosse abbastanza robusta per menare la vita delle Carmelitane; decisero che si aspettasse. Di maniera che sempre restava in questi termini: la madre tremava per la salute della figlia, questa poi pensava tra sè, che per il momento, bisognava sacrificare tutto per la salute di sua madre, e tra queste inquietudini reciproche, il Carmelo non appariva ancora che in lontananza.

Matilde ne gemeva ed il suo quaderno è pieno de' suoi sospiri. Un giorno ella ottenne di recarsi a passare qualche istante al Carmelo di Tournai: « Traversando quel chiostro, ho provato un momento di delizie inenarrabili. Quelle buone e sante religiose vestite di bianco, mi sembrava che portassero la tua livrea, o buona Madre. Avrei voluto baciarla, oh! che ora dolce e felice ho passato a' tuoi piedi! quando sarò veramente tua figlia nel Carmelo? Credo che nessuno più di me abbia desiderato in vita questo riposo del Carmelo. Ohimè! il padre Paolo mi assicura che coloro che hanno fame e sete della giustizia saranno satollati. Ma ho io meritato questo grande favore, io, Matilde, fango, putredine e dan-

nata?... perchè non merito che l'inferno. » (Giornale 3 Maggio 1866.)

Un'altra volta ella potè assistere agli esercizi del *Triduo* celebrato in onore della beatificazione di Maria degli Angeli. Ella se ne ricòrda con un dolore di santi desideri. « Quale discorso io intesi! Quando il predicatore toccò la bella virtù della castità e la lotta della Beata con sè stessa e soprattutto la sua mortificazione, non potei rattenermi dall'esclamare, nel mio interno, con uno slancio spontaneo verso la Beata: Oh! io quando andrò? quando beverò quel calice? quando sarò Carmelitana? Ed allora un desiderio immenso, incredibile, s'impossessò dell'anima mia. O mio Sposo divino, quale sete inestinguibile di questa vita di penitenza e di lavoro, io sentiva entro il mio essere! O mio Dio! come l'anima mia mi parve piccola in confronto di questa Santa così generosa! Mio dolce Gesù, come mortificarmi, come vegliare, come pregare? Ah! nel mondo non posso fare tutto ciò. Oh il Carmelo! quando? quando o Signore?...? Lì, o mio casto Sposo, ti possederò sempre, ti amerò e questa miserabile polvere che ti parla potrà, in fine, annientarsi; secondo il suo desiderio. Lì, per lo meno si vive; non si è più in una molle indolenza, si può umiliarsi, annientarsi, infrangersi, soffrire; ma più nulla di ciò e la mia povera anima langue; essa perisce per mancanza di alimento. »

Ecco la vera idea della vita religiosa; essa non è il rifugio delle anime molli; il cuore quivi non può prometterci la calma dell'inazione, nè il corpo le sue comodità, nè l'amor proprio le sue vane compiacenze, nè la volontà personale le sue soddisfazioni, nè l'anima in fine un certo benessere trascurante, da dove verrebbero sbandite tutte quelle sante violenze che bisogna fare a sè stessi per conquistare il cielo. Vi si deve andare come al sacrificio e se il sacrificio circonda di serenità le parti superiori dell'anima, egli spezza, lacera, tormenta tutto il resto. Lo stato religioso è un'immolazione e perciò si deve aspettare di trovarvi un altare,

una spada ed il fuoco. Matilde, non potendo seguire ancora fino alla fine il trasporto della sua generosità, disponeva la sua vita in modo, da farsi un piccolo Carmelo nel seno del focolare domestico. Ella seguiva la regola dell'Ordine per quanto le era possibile: il silenzio della sua camera richiamava la reclusione della cella; le penitenze e le preghiere non sarebbero state indegne d'una Carmelitana e, quanto alle virtù interne, ella vi si applicava in vista di giungere alla perfezione che conviene alla vocazione religiosa. Per supplire alla stretta e rigorosa obbedienza che si fa ad una Superiora, aveva fatto voto di obbedienza ai suoi direttori ed a' suoi parenti e si sforzava di stenderlo il più possibile a tutti gli atti della giornata; di poi siccome la migliore obbedienza definitiva è l'adesione affettuosa del cuore e della volontà a tutto ciò che la Divina Provvidenza desidera da noi, ella lavorava a mantenersi sempre nella pratica del santo abbandono, rimettendosi ciecamente a quanto Iddio vorrebbe, anche sotto quella questione della vocazione che a lei era sì cara. Ella giunse a questo riposo dell'anima non senza pene; la febbre del desiderio si calmò; solo la risoluzione della volontà restò la stessa.

« Voi siete assai buona, scrive ella, da interessarvi di me ed io ho quasi scrupolo di parlarvi di una miserabile peccatrice, come me; le vostre buone parole intanto mi incoraggiano. È molto tempo che la piccola colomba, che meriterebbe anzi essere da voi chiamata un serpente velenoso, ha le ali tagliate; altrimenti non ne avreste mai sentito parlare.

Mia madre soffre; il mio posto è presso di lei, ma non mai ho visto contento il mondo e mai vi andrò; ciò vuol dire che io amo le grate, la solitudine e che il mio cuore appartiene allo Sposo celeste. Fino a quest'anno, egli mi aveva giudicata indegna di legarmi a Lui, se non per un tempo; ora gli appartengo per sempre. Ma quando, dove, come mi chiamerà Egli? quando verrà? Io non voglio che Lui e niente più ». (7 gennaio 1866).

Iddio che metteva nel cuore della giovanetta questi desideri ardenti, aveva già predisposto di darvi subito una soddisfazione completa, quantunque differente da quella alla quale ella pensava senza dubbio. Ma, aspettando che fosse ammessa alle eterne nozze dell'Agnello, Egli la santificava colle sofferenze e colla rassegnazione dell'aspettare e per farle ancora guadagnare nuovi meriti, si degnava associarla ad un'opera grande di zelo e di riparazione.

CAPITOLO XII.

La Guardia d'Onore.

MATILDE aveva già ventitrè anni; tutto in lei era disposto per il compito de' suoi ultimi giorni; nell'anima sua erano le virtù acquistate con fatica, ma ancora più forti e garantite da maggiore sodezza contro i ritorni fastidiosi della cattiva natura; il suo cuore aveva i grandi desideri della santità, unirsi talmente a Dio, che i suoi pensieri, le sue affezioni e la sua vita, tutto, fosse abbandonato a Lui ed essa stessa fosse immolata, affinché le anime fossero salve. E mentre ch'ella sognava una immolazione interiore e nascosta nel silenzio d'una cella di Carmelitana, Dio voleva che si strappasse a quel paradiso d'una solitudine tanto desiderata e sen vivesse al di fuori; sacrificio che doveva costarle assaissimo, perchè contrario ad ogni suo gusto. Iddio che dispone in questo mondo di tutte le cose, con forza e soavità, sa condurre innanzi le circostanze e gli uomini e da punti diversi menarli al luogo e nel

momento preciso in cui devesi diffondere l'opera della sua grazia. Mentre Egli si prendeva cura di santificare quest' anima nel mistero d'una oscurità umile e dolce dove noi l'abbiamo veduta trasformarsi così felicemente, faceva pervenire sino a lei l'opera benedetta che era destinata a ricevere i tesori della sua virtù. Era alla Guardia d'Onore che la santa gioyanetta doveva consacrare le sue ultime affezioni, quelle che sono le più belle, le più vive e di cui rimane il più commovente ricordo.

La Guardia d'Onore del Sacro Cuore di Gesù cominciava a diffondersi; dopo due anni, i suoi più quadranti avevano già ricevuto migliaia di nomi; ore di guardia, biglietti, zelatori, arruolamenti, tutto agiva con quella attività d'una novella divozione e tutta compresa dello spirito cristiano il più puro. Ma ancora non vi era nè quella pubblicità, nè quello sviluppo che potessero dare a credere l'estensione che l'era riserbata. Era il tempo del granello di senapa; perchè ogni opera che viene dal cielo, deve avere i suoi principi umili e nascosti, come impronta della sua origine divina. Iddio poi fa cadere la rugiada della sua grazia; l'albero cresce, i rami si distendono per dare ad un buon numero di anime, sotto l'ombra refrigerante dei rami stessi, il riposo, l'alimento ed un ricovero sicuro.

Si era nel 1863; le grandi affezioni della Chiesa erano cominciate. Dopo alquanti anni d'una calma relativa, durante i quali si potè credere che la Francia riprendesse le sue gloriose tradizioni nazionali e guarisse sè stessa delle ferite, di cui forse le più dolorose erano state fatte da lei, si videro i potenti di questo mondo mancare ai loro destini, alle loro promesse, alla fiducia dei cattolici e sollevare nuovamente contro la Chiesa le cupidigie e gli odii dell'empietà. Insensati! Essi non prevedevano che le passioni così scatenate non si sarebbero arrestate tanto facilmente e che un giorno ritornerebbero donde s'erano partite, contro cioè loro stessi e li avrebbe divorati. I Vescovi denunciavano al-

tamente l'iniquità commesse ed i pericoli che esse contenevano. Vi erano persone savie, ma come dice Bossuet, i savii sono essi creduti in tempo di delirio, o piuttosto non si ride delle loro profezie?

Un giorno si seppe che un pugno di valorosi, i migliori del sangue cristiano, erano caduti a Castelfidardo e che l'eroica devozione di questi giovani fattisi uccidere ai piedi della Vergine di Loreto, non erano bastati per salvare la Chiesa. Anche i giorni seguenti apportarono nuove tristezze; la Rivoluzione delirante trionfava; l'angoscia serrava ogni cuore; i buoni erano costernati ed i deboli perivano. Che fare in questo stato doloroso di tempi e di cose? Mentre i figli del secolo, in mezzo ai gravi pericoli, non fanno attenzione che alle lotte ed alle rivoluzioni degl'imperi, il cristiano guarda alle anime de' suoi fratelli che si perdono, al loro Dio che si oltraggia. Bisognava adunque che chi aveva cuore e fede implorasse misericordia; bisognava che la pietà cristiana provocasse nelle anime degli eletti più amore e distogliesse i più deboli dalle attrattive fatali che dovevano esercitare sopra di essi gli avvenimenti esterni così perversi.

Sappiamo dalle rivelazioni della beata Margherita Maria, che nostro Signore ha voluto dare al mondo la divozione del S. Cuore, come un ultimo sforzo del suo amore per noi e come un'ultima risorsa in questi tempi di decadenza. I trent'anni che noi abbiamo percorsi sembrano verificare puntualmente questa parola. Le prove spaventevoli, per le quali passa la Chiesa, la rabbia de' suoi nemici, la loro potenza nel male, le bestemmie ed il disprezzo d'una scienza ebbra d'orgoglio, la cieca ed ostinata incredulità, l'uomo che si avvilisce avvisatamente e che sembra invidiare al bruto il non poter ragionare nè credere; ecco la parte inquietante, ecco i segni di decrepitezza. Ma d'altra parte, come disperare, quando si vedono i progressi che fa ciascun giorno la divozione del Sacro Cuore?

L'immortale Pio IX aveva prescritto al mondo in-

tero, fin dall'anno 1856, la celebrazione della festa di questo Cuore adorabile, compiacendosi di ripetere che noi non ci salveremo che per Lui.

Nel 1864, agli atti gloriosi del suo pontificato, egli aggiungeva la beatificazione dell'umile religiosa alla quale Gesù aveva rivelato i tesori del suo amore. I Vescovi, ispirandosi ai medesimi pensieri, erigevano santuari al Sacro Cuore, proponevano alle anime pie questa nuova divozione e cominciavano ad organizzare quei grandi pellegrinaggi che, dopo, hanno portato sulle vie di Paray-le-Monial, d'Issoudun e di Montmartre, migliaia di cristiani avidi di riparare e di amare sempre più. E presentemente vi ha forse Chiesa ove non sia esposto e venerato il Sacro Cuore, parrocchia dove il suo mese non si pratichi con divozione, comunità e famiglia veramente cristiana, dove non s'invochi con fervore, anima infine di sentimenti di fede che non coltivi questa divozione, e non dia al Cuore di Gesù il primo de' suoi pensieri e del suo amore?

Fu in mezzo a questo concorso di idee contrarie, che sembrano ancora mettere in dubbio la salvezza del mondo, che nacque la Guardia d'Onore, da prima impercettibile sorgente ignorata in fondo ad un monastero di provincia. L'idea era d'una meravigliosa semplicità: si succederebbero gli uomini per glorificare, per amare e consolare il Sacro Cuore, per raccogliere, in ispirito, il preziosissimo Sangue e l'Acqua usciti dalla sua piaga e tutto offrire a Dio in riparazione dei nostri peccati. Ciascuno si sarebbe scelta un'ora che, tornando regolarmente in un giorno fisso, regolato, come devono essere i giorni di tutta la vita cristiana, si sarebbe particolarmente consacrato al Cuore adorabile di Gesù con atti e preghiere con cui l'ora sarebbe occupata. La piccola opera, nata non so come nel segreto d'un cuore, si sparse da principio nella casa; le prime Guardie d'Onore furono anime buone e sante, vere figlie di S. Francesco di Sales e di S. Giovanna di Chantal.

In appresso superò ben presto la cerchia ed andò a procurarsi un po' da per tutto altri fedeli e tale era l'accordo misterioso stabilito anticipatamente tra l'Opera ed i cuori cristiani, che, a quanti era proposta, tutti si affrettavano a dare il loro nome e prendere il loro posto in questo nuovo esercito della preghiera. Nostro Signore è venuto, come Egli ci dice, a mettere il fuoco sulla terra; è sempre vero e la fiamma della carità si comunicava di luogo in luogo penetrando quà e là nei focolari cristiani e nei chiostri delle case religiose. Un giorno, una scintilla arrivò fino a Matilde. Noi abbiamo detto che la pia fanciulla aveva intrapresa, assai tardi, la divozione del Sacro Cuore; non perchè vi fosse indifferente, ch'anzi si sarebbe fatto scrupolo lasciare una sol volta gli esercizi del mese a Lui consacrato e, da più d'un anno, si preparava al primo venerdì di ciascun mese con una novena di preghiere. Molti altri sono lontani dal fare altrettanto e pure credono avere la divozione del Sacro Cuore. Ma bisognava a quest'anima ardente una dilatazione di sentimenti, una preghiera fervorosa e d'amore, una facilità d'espansione come ne ha talvolta la pietà filiale ed era questo che ella non aveva. « Io, dice, ero fredda ed insensibile, malgrado i miei desideri ».

Nel 1865 prendeva parte al ritiro che si dà annualmente presso le Dame del Sacro Cuore a Parigi. Il religioso che lo predicò il P. F... fece su di lei una grande impressione. Egli dalla parola austera e franca, dalla figura d'asceta e dal cuore di sacerdote, aveva quell'ascendente dei santi, che fa sì che uno si avvicini a loro con confidenza e venerazione. Più d'una volta, egli parlò del Sacro Cuore e sempre con passione e trasporto: ciò per Matilde fu una vera rivelazione: al soffio della grazia, tutto ciò che eravi in lei di sentimento, si svegliò ad una vita novella più attiva e da sè stessa s'innalzò in infuocate aspirazioni verso il Cuore di Gesù. Ecco la consacrazione che fece in quella circostanza:

« Mio Gesù, voi siete stato con me, questi giorni, molto buono; voi mi avete mostrato la vera via per dove posso giungere a voi; la via è quella della penitenza; la vita che voi mi avete promessa è quella del vostro divin Cuore... La vostra volontà si è manifestata a me ed io non voglio resistervi; d'ora innanzi, sarò la vostra vittima, la vittima del vostro divin Cuore. Se non posso giungere a voi, per la via della sofferenza, come lo desidero, andrò per quella delle umiliazioni e siete voi stesso, Signore Gesù, che io incaricherò di nutrire l'anima mia con questo pane quotidiano. Voglio mettere da parte la vanagloria ed operare in tutto con pure intenzioni; depongo nel vostro cuore tutte le mie risoluzioni, tutti i miei dubbi e le mie preoccupazioni ed in cambio vi domando la pace dell'anima, la pace e la gioia d'una buona coscienza.

« Veniamo alla pratica. Io trovo in me una folla d'imperfezioni, di desideri senza effetto, di furberie, di malvagità, forse ancora dei peccati; insomma non vedo chiaro nell'anima mia. Ebbene! tutto questo io depongo nel vostro Cuore divino, rimettendo ogni cosa al vostro volere; se non volete accordarmi la pace, me ne rimetto a Voi; se volete che io soffra, lo voglio io ancora; se volete umiliarmi, lo voglio io parimenti; la natura grida; non importa, la voglio mettere sotto i miei piedi. Ma vi supplico; fatemi conoscere la vostra santa volontà. Se voi tuttavia non volete, nemmeno io lo vorrò. Ah! volontà ribelle, immaginazione disordinata, voglio chiudervi nella piaga sacrosanta del costato del mio Gesù! Mio Dio, odio la menzogna e la turpitudine; ahimè! ne sono tutta ripiena; mio Dio, odio me stessa, non sono che orgoglio, vanità, impurità, menzogna; ma rimetto tutto nelle vostre mani. Cambiatemi; non posso farlo senza un miracolo da parte vostra; ma avendo messo tutto questo nel vostro cuore, malgrado la mia indegnità, mi attendo tutto da voi.

« Mio Sposo amatissimo e divino, ohimè! spesso il mio coraggio vien meno, quando in tale o tale altra oc-

casione, che voi ben conoscete, è d'uopo vincermi e specialmente quando voi mi chiedete tale o tale sacrificio, perchè la mia volontà non è ancora unita perfettamente alla vostra; il mio orgoglio viene spesso a prendere il posto che voi solo dovete occupare. O Dio mio! quanto è grande la mia miseria! Quando sarò io veramente discepolo del vostro divin Cuore? E' a questo scopo che io mi consacro a voi. L'anima mia, il mio spirito, il mio corpo, la mia libertà, tutta me stessa io consacro oggi al vostro Cuore Sacro

« Che questo ritiro porti un cambiamento nella mia vita e sia l'epoca definitiva della mia intiera conversione, e se ancora debbo vivere sulla terra molti giorni, ciò mi serva di passaporto, per trascorrere senza offendervi questo tempo di esilio. Ohimè! non l'ho fatto che troppo; ma mi umilio qui davanti a Voi, non dimenticando le promesse che avete fatto alla vostra beata serva Maria Margherita, per coloro che onorerebbero il vostro divin Cuore, che d'ora in poi, sarà la mia dimora per sempre. »

Questo fu scritto il 1. di aprile 1865 e segnato col suo sangue.

In quel tempo, Matilde conosceva già l'Opera della Guardia d'Onore. La prima volta che ne è fatta menzione nel suo giornale, è in data del 3 dicembre 1864. Alcuni giorni prima, ella s'era trovata in compagnia delle sue amiche e de' suoi parenti, le Signorine di C... Lì si conoscevano i gusti di Matilde e un po' il suo animo; si sapeva che ella non prendeva alcun interesse alle questioni di toletta, di divertimenti, di letture frivole ed a tutte quelle lievi e vuote frascherie di ragazze sfaccendate. Si parlò adunque di Dio, della vita religiosa e specialmente della Visitazione. Qui Matilde si trovava sul suo terreno; le parole le venivano sulle labbra e non le mancavano mai. Durante il discorso, una delle sue cugine le mostrò un biglietto della Guardia d'Onore che ella aveva ricevuto. Matilde trasalì per la contentezza: quelle immagini e quelle preghiere ve-

nivano da un convento della Visitazione; esse erano destinate a propagare quella divozione al Sacro Cuore, ch'ella sentiva nascere a poco a poco nel fondo della sua anima! Avrebbe voluto avere tutti quelli oggetti, pii per distribuirli; era la Zelatrice che si rivelava in lei innanzi tempo. « Non potevo dire alle mie cugine: questi biglietti dateli tutti a me per distribuirli. » Ella nondimeno potè portarne via alcuni, che non tardarono a circolare fra mani pie.

Passano intanto alcuni mesi, durante i quali il germe depositato nel suo cuore lavora in silenzio; il suo ritiro annuale, come abbiamo detto, avviene sotto gli auspici del Sacro Cuore di Gesù; finalmente nel mese di giugno 1865, la pietà e lo zelo l'innalzano sopra la sua timidezza naturale e perciò ella scrisse alla Visitazione di Bourg, per domandare differenti fogli di propaganda. Ecco la sua lettera in tutta la sua semplicità:

« *Mia Reverenda Madre,*

« Io non ho l'onore di conoscerla, ma essendomi capitati fra le mani i suoi bei foglietti dell'Associazione della Guardia d'Onore, ho pensato subito, per quanto dipende da me, a propagare questa bella divozione.

Ohimè! io non sono che una giovinetta e la mia piccola borsa si rifiuta spesso a fare tutto il bene che desidererei. Vi sono tante miserie a sollevare! Intanto non posso lasciar passare il mese di Giugno senza fare qualche cosa per diffondere la santa e preziosa divozione al Sacro Cuore, che ohimè! non ho preso ad amare che da poco tempo. Non ho potuto mettere da parte che la somma di cinque franchi. Ciò è molto poco...

Non mi resta altro che ringraziarla e domandarle il soccorso delle sue preghiere, tanto per la mia povera mamma che è molto sofferente, come per me che ne ho ancor bisogno. »

Matilde ignorava fin dove quel primo passo l'avrebbe impegnata. Le fu spedito subito il piccolo involto; ma la lettera che l'accompagnava offriva alla ragazza un primo titolo che, se rispondeva alla fiamma del suo zelo, veniva naturalmente a disturbare la sua profonda umiltà.

Nel Belgio, in quel momento, per il numero già considerevole di semplici ascritti alla Guardia, non vi era ancora una sola zelatrice. Matilde, a cui vennero dati questi incarichi, considerò alla presenza di Dio, pregò, consultò i suoi parenti, poi accettò definitivamente. Ella adunque andava a lavorare in quest'opera sì dolce di fare amare Gesù! questo compiva i suoi più ardenti desideri; nè l'incarico l'allontanava dalla sua vocazione, nè poteva ritardare in qualche modo il momento in cui ella avrebbe finalmente la fortuna di dirsi religiosa. Ma dove andava a finire questa vita interiore, per la quale le sue attrattive erano sempre più forti a misura che pregava e che meditava? Ella non poteva preservarsi, a questo riguardo, da una certa inquietudine e ciò non era senza una leggiera nube di tristezza che ella vedeva crescere le sue esterne occupazioni, in ragione stessa delle benedizioni che Iddio si degnava spandere sulle primizie del suo zelo.

Naturalmente i primi iscritti nelle liste di Matilde furono il signore e la signora Nédonchel. Sotto quel tetto ove si pregava sì bene, la Guardia d'Onore aveva il suo posto; lungi dal nuocere alle pratiche antiche, essa veniva per riceverle ed incorniciarle in un lungo atto di amore verso il Sacro Cuore; facevano la guardia a vicenda; più spesso insieme poichè ciascuno aveva chiesto d'essere iscritto più volte; in comune cercavano i mezzi più atti di propagare l'opera. I parenti di Matilde, troppo intelligenti nelle cose di fede, per non sentire quale onore Iddio rendeva alla loro cara figlia, confidandole questa specie di apostolato del suo Cuore, la secondavano con tutto il loro potere e coi loro suggerimenti supplivano a ciò che ancora mancava alla sua espe-

rienza. Quanto al suo zelo, essi non avevano bisogno di stimolarlo. La giovinetta comprendeva che se la sacra scintilla era stata affidata a lei, ciò era coll'ufficio di comunicarla, ed ella, per questa, non aveva che a seguire l'impulso del suo cuore, perchè in lei erano gli slanci, i forti desideri e le sante sofferenze d'un'anima zelante; ella ad ogni costo voleva far conoscere il dono di Dio. Ogni occasione le era favorevole. Spesso si recava in casa dei religiosi e delle religiose che venivano a mendicare per i bisogni dei loro ordini; Matilde aveva ottenuto da suo padre la facoltà di portare i soccorsi che erano loro destinati; con buone e dolci parole recava loro l'offerta; e talvolta vi aggiungeva qualcosa che prendeva dalla sua borsa, quindi accostandosi al soggetto che le era a cuore, parlava della Guardia d'Onore, raccomandava la cara Opera e dava biglietti da portare e distribuire; sante industrie che permettevano d'arruolare un gran numero di conventi. Per ordinario, tutti quelli a cui esponeva lo scopo dell'Opera, accettavano di farne parte con sollecitudine. Esitavano? Allegavano delle occupazioni troppo numerose ed altre pratiche aventi il diritto d'essere preferite? Ella rispondeva a tutto, insisteva, pressava però sempre con dolcezza e soprattutto pregava innanzi al Sacro Cuore con lagrime e così bisognava cedere. Abbiamo tra mano un modello di semplici e pie istanze a cui ricorreva nei casi difficili; è una dimostrazione in regola e senza possibile replica.

« Mio buon Signore,

« Io sono con lei in ritardo; ma se ella vede il corriere che ho ora a scriverle, mi scuserà tosto.

« Sì, l'orizzonte politico diviene sempre più nero, e V. S. farebbe benissimo ad iscriversi nella Guardia d'Onore per offrire al buon Dio le sue gite a Saint-Bily, a Saint-Brandon, al Bodò ecc. Camminando così quante

indulgenze non guadagnerebbe! Quanti passi per ottenere benedizioni alla Francia ed al Santo Padre! Ah! mio caro Signore, se ella sapesse qual tesoro lascia perdere! Se ella non vuole iscriversi, io mi iscriverò una seconda volta per lei. Mi dica la sua ora, perchè possa iscriverla ed io adempierò per lei, tutti i giorni, le condizioni per ogni qualvolta ella le dimentichi e, quando vi penserà, lo farà o l'offrirà una volta per tutte. Ella fa in ciascun giorno la preghiera del mattino; le aggiunga quella della sua ora di guardia. Qui noi abbiamo dei militari, delle famiglie e dei laboratori intieri e l'assicuro che costoro non erano migliori di quei di Quintin. E M. G. non incomincia?

« Non è vero? — La Signorina Cecilia mi scriverà presto la sua ora e che ciò vada meglio a Quintin. Qui io ho l'onore d'essere chiamata per il Centro prima Zelatrice; mi arrivano domande da tutte le parti, da Bruxelles, d'Anversa, da Gand; da noi non possiamo far tutto. Oggi ho ricevuto cento venti nomi che vengono dalla Germania; ultimamente ne ho ricevuti quasi altrettanti dall'Olanda e perfino dalla stessa Inghilterra ci arrivano e M. G. ci darà più affanno di tutti gli altri?

« La mia cara mamma è sempre molto sofferente ed ha grande pazienza e sa perchè? Perchè ella offre i suoi patimenti per il trionfo del Santo Padre e per il successo della nostra piccola Guardia d'Onore. Senza dubbio, ella va ad offrirne alcuni, perchè M. G. consenta a mettersi in una così bella Associazione, le condizioni della quale sono così facili ad adempirsi. Ella mi ha detto or ora: « Hai tu spiegato a M. G. che non si tratta di stare un'ora intiera in preghiera, ma che basta offrire le proprie orazioni durante un'ora? Oh! come desidererei che egli acconsentisse a mettersi! Quanto piacere mi recherebbe ciò. »

« Io vedo da qui M. G. grattarsi l'orecchia. La prego, mio caro signore, non faccia più il sordo; se ella non vuole farlo per noi, lo faccia per il buon Dio, per il Cuore di Gesù, questo cuore che è stato squar-

ciato sulla Croce per aprirvi un asilo. Entri mio caro Signore, ella non se ne pentirà; glielo prometto ».

Ad una causa patrocinata così eloquentemente, bisognava arrendersi e questo è ciò che fece M. G. e divenne una Guardia d'Onore esemplare. Iddio benediceva evidentemente i primi sforzi della giovane Zelatrice e ciascun giorno le recava nuovi associati. A Tournai, come altrove, si sentiva il bisogno di riunirsi per confermarsi scambievolmente e partecipare ai privilegi della santità, della felicità e della vita duratura di cui gode ogni congregazione che la voce della Chiesa approva e benedice. Quantunque lo scopo sia bello, un'opera isolata ed abbandonata alle mani di un'iniziativa privata, è condannata a morire presto. Ben sapendo che la Guardia d'Onore le stava a cuore, voleva prima di tutto avere l'approvazione dei Vescovi e di vivere sotto la loro direzione e la loro paterna vigilanza. Matilde si era affrettata ad ottenere l'erezione canonica per la cara associazione. Ma il Vescovo sembrava avere altre vedute. La città di Tournai contava di già opere d'ogni sorta, opere di pietà, di zelo, di penitenza e di carità che sembravano essere più che sufficienti ai bisogni delle anime e di comprendere tutta la loro attività.

In quello stesso tempo la Guardia d'Onore era vivamente discussa, perchè essa non poteva, non meno che qualunque altra cristiana istituzione, sfuggire il battesimo della contraddizione. Approvare la nuova arrivata, non era arrischiare di nuocere alle altre opere e gettare una certa confusione tra le persone devote? Tali erano i timori di Mons. Labis, Vescovo di Tournai, saggio e pio prelato, la santa memoria del quale vive tuttora nella venerazione della sua Diocesi.

« E' inutile che mi si venga a domandare alcunchè, aveva egli detto a proposito della Guardia d'Onore, sarò obbligato a rifiutar tutto. »

La parola era stata riferita a Matilde la vigilia stessa del giorno in cui proponevati di fare la domanda. Ma la giovane Zelatrice poteva arrestarsi innanzi al timore

di un rifiuto? Fino allora, ella non aveva considerato che con timore questa visita al Vescovo, ma adesso che vi era pericolo, non era più questo il tempo d'essere timida; ella vi poneva una specie di intrepidezza.

In quel tempo, il Vescovo trovavasi a Kain, grazioso villaggetto perduto in mezzo agli alberi ad una mezz'ora da Tournai. Matilde vi aveva un'amica che vedeva spesso, una figlia umile e pia che si trovava ovunque bisognasse spendere, una di quelle persone dalla fede laboriosa e tutta valore, come se ne vedono tante nel Belgio, dove da gran tempo, i cattolici sono avvezzi a far da loro stessi e a non aspettare i successi della loro santa causa che dalle preghiere e dal concorso che ciascuno, anche il più piccolo, porta alla lotta. Eugenia Sterman non aveva neppure l'abitudine di dubitare. Ma pure il giorno che Matilde andò a trovarla per condurla seco e sollecitare l'approvazione tanto sospirata, la sua confidenza nel successo dell'andata erasi assai scossa.

« Signorina, non ne faremo niente, le disse: la cosa è sicura; Monsignore ha dichiarata la sua formale intenzione di non concedere nulla. » Io ho la più grande confidenza nel Sacro Cuore, rispondeva Matilde; qui si tratta del suo amore e della sua gloria. Intanto facciamo una preghiera al nostro angelo custode; sono sicura che noi vi riusciremo. »

Per la strada si continua sempre a pregare. Tuttavia quando Matilde entrò nel palazzo vescovile, il cuore le batteva assai fortemente. Aspettarono alquanti minuti nel vestibolo, sempre pregando; finalmente le due Zelatrici furono introdotte. Monsignore era solo in fondo al salone. Appena ebbe fatto il primo passo, Matilde cadde in ginocchio.

« Monsignore, esclamò, ho una grazia a domandarle ed oso sperare che Vostra Eccellenza non me la rifiuterà, perchè si tratta di fare amare di più Nostro Signore ». « Che desidera da me, mia giovanetta? Si alzi ». Ma il rispetto l'inchiodava a terra; ella espose, in ginocchio, la sua domanda. Tosto che si parlò della

Guardia d'Onore, il primo movimento di Mons. Labis fu d'alzarsi per domandare congedo dalle sue visitatrici. Tuttavia, innanzi a quella giovanetta genuflessa a' suoi piedi, si umile e si confidente, cambiò di parere. Egli, a sua volta, pose innanzi delle questioni; Matilde gli rispose nel meglio che seppe.

Da qualche istante il Vescovo ascoltava in silenzio; l'idea dell'Opera sembravagli bella; essa era d'una semplice e facile esecuzione; il candore di quella giovanetta lo commoveva. Alla fine, il venerabile vecchio si arrese. « Mia figliuola, le disse, con un buon sorriso; ella ha guadagnato la sua causa, io le concedo tutto ciò che mi chiede ».

Ed infatti egli approvò la Guardia d'Onore, la benedisse, le accordò delle indulgenze; egli stesso scelse un'ora di guardia e nominò, tenutane sessione, il Direttore particolare dell'Opera a Tournai.

Inutile a dire la gioia di Matilde e le parole commoventi della sua riconoscenza. Quanto a Mons. Labis, egli era solito ripetere da quel giorno, che mai aveva veduta una giovanetta così sinceramente e profondamente umile, come la signorina Nédonchel.

Si vuole ora sapere, con quali parole Matilde rende conto di questa visita, in una lettera mandata al Centro dell'opera. « Sono stata con una Zelatrice a chiedere delle indulgenze a Sua Eccellenza, che ci ha ricevuto con una bontà veramente paterna e, dopo avere accettata la mia supplica, mi ha detto che nominava il Reverendo Padre D... direttore della Guardia d'Onore per Tournai ». Non si poteva essere più sobri nei particolari. E vero che ella era stata ammirabile, ma non poteva saperlo, nè soprattutto dirlo.

Matilde rivide spesso Mons. Labis: il venerabile vescovo aveva presa in particolare affezione la Guardia d'Onore. Era la sua Opera. « Fino adesso, egli diceva, non avevo ancora stabilito nella mia diocesi alcuna opera; questa l'ho fondata io stesso e ne faccio parte ».

La giovane Zelatrice, rassicurata intieramente dal-

l'accoglienza che aveva ricevuto e dalla bontà che il prelato continuava a dimostrarle, s'abbandonò sempre più in braccio alla Provvidenza. Noi togliamo, da una sua lettera, un confronto stupendo che ci dice le sue disposizioni e l'opinione che aveva della sua debolezza e della sua inesperienza.

« Un uccellino, nel nostro giardino di Tournai, è uscito troppo presto dal suo nido e siccome non può volare che molto basso, il padre e la madre vengono a tenergli compagnia ed a sedersi vicino a lui in un viale d'alberi. Vi dirò la paura di quel poverino quando io vengo a passargli accanto: suo padre e sua madre fuggono. Riavuto dalla paura, io procuro di non passargli vicino e mi domando: Questo uccellino è la mia immagine; come esso, io mi trovo fuori di paese quando sono vicino al mondo e che nè il padre, nè la madre mi accompagnano; ma, come esso ho il buon Dio che veglia su di me ed impedisce che altri mi vinca con argomenti ai quali non sarei capace di rispondere. E Monsignore non fa come me vicino all'uccellino? Egli nasconde la sua dignità, mi parla dolcemente come un padre alla sua figlia, per non sgomentarmi. Sono così timida e sì poco avvezza a lasciarmi vedere! Per il mio povero uccellino non temo che il gatto e per me il demonio, il demonio dell'orgoglio e della gelosia che può rovinare tutto; ma ho il mio Gesù sempre con me e sono più in sicuro del mio povero uccellino, sul quale inoltre veglia anche la Provvidenza ». (20 giugno 1866).

Così tutto andava secondo i suoi desideri. Matilde aveva l'alta protezione di Monsignore, i suggerimenti e l'assistenza de' suoi parenti. La Guardia d'Onore aveva ricevuto la più affettuosa ospitalità nel convento delle Religiose di Maria Riparatrice, asilo pacifico, ove essa ha potuto ripararsi per lungo tempo. Vi si riunivano tutti i primi venerdì del mese; le riunioni erano numerose, le Zelatrici piene di operosità; gli associati ammirabili nel fervore. Questa era l'ora del nascimento

e della prima apparizione, momento felice nella vita delle Opere. Esse, a lungo andare, possono avere più fermezza e più grandezza; però non hanno mai avuto tanta freschezza e tanto incanto.

Ma era nei disegni di Dio il far crescere l'anima, di cui ci occupiamo, per la contraddizione, dando alla Guardia d'Onore la consacrazione della prova. Ogni opera destinata a portare dei frutti, deve aspettarsi di subire degli ostacoli, anche da parte di persone pie; esse non vedono le cose dal medesimo punto di vista e tengono tanto più alle loro idee, per quanto in fondo esse operano con intenzioni rette e credono di sostenere la buona causa. La Guardia d'Onore e la sua giovane direttrice ricevevano dal di fuori buon numero di colpi di spille e di punture, punture di api, dice S. Francesco di Sales, più dolorose che quelle delle mosche. « Ma noi soffriamo tutto, scriveva Matilde e solo temiamo che lo spirito della carità ne sia offeso e noi sentiamo, ci sembra, come novelle lance ferire il Cuore solo amabile, solo degno d'essere amato ».

Di dentro, alcune difficoltà di organizzazione ed un malinteso mancarono poco a soffocare la piccola associazione nel suo nascere. Il padre D. che n'era Direttore, era d'avviso di unirla all'Opera delle chiese povere, o colla Confraternita del SS. Sacramento, e se la Guardia d'Onore voleva ad ogni costo la sua vita a parte, egli vedeva delle difficoltà locali gravissime, perchè le riunioni si fissassero il primo venerdì del mese. Questi timori, come lo mostrò il fatto, erano esagerati. Checchè ne sia, l'Opera nascente non doveva essere assorbita da un'altra, perchè essa aveva il suo carattere proprio ed uno scopo tutto speciale e, quanto al giorno delle riunioni, era in tutto desiderabile che questo fosse come allora era da per tutto, quello stesso in cui Nostro Signore aveva domandato alla Beata Maria Margherita che si presentassero al Suo Cuore Sacro gli omaggi che a Lui sono dovuti. Matilde non faceva che far valere queste ragioni ed esse erano assai serie; ma al

pensiero di mettersi in opposizione, fremeva, ella giovanetta povera ed ignorante, con un direttore che conosceva dotto, illustre, saggio e pieno ancora di zelo e non vi voleva che l'autorità del regolamento e le istruzioni che riceveva dal Centro dell'Opera per farle tenere fermo il suo parere.

Un giorno ebbe luogo, sotto la presidenza del Direttore, una riunione generale; vi si trovavano al completo tutte le Zelatrici, perchè dovevansi troncare definitivamente le questioni tanto discusse. Nel corso della sessione, sembrando il Padre trascinare la più parte dei membri al suo modo di vedere, Matilde intervenne con un poco di vivacità e di emozione, ciò che le valse subito una preziosa lezione d'umiltà, perchè non le fu risparmiata la pubblica umiliazione.

Il Direttore parlò d'infelice ostinazione, forse anche d'orgoglio; tutti ne soffirono. Ma si sentiva che quella era la prova divina che passava sopra un cuore e con tutta confidenza si attendeva la riuscita. La giovane Zelatrice abbassò il capo sotto il rimprovero; si umiliò riconoscendosi meritevole d'altro ancora; in seguito, alzandosi franca e calma in mezzo ad un profondo silenzio, questa giovanetta timida, imbarazzata, la quale non aveva mai parlato che innanzi a' suoi parenti, prese la parola e sviluppò le sue ragioni senza asprezza, ma con una forza ed una chiarezza che produssero viva impressione. Il padre D. ebbe la cortesia di non imporre il suo parere, ma, qualche giorno dopo diede le sue dimissioni e Mons. Ponceau, Vicario generale di Tournai, Direttore diocesano, nominò al suo posto un altro Direttore.

Matilde aveva passato per la prova; ella ne uscì tutta gongolante di gioia, per quel bagno d'umiliazione di cui aveva gustato le amare delizie, ed alcune ore dopo, trovandosi sola sola col suo giornale, scrisse questa pagina di umiltà così profonda e così generosa:

« In mezzo a tanti ostacoli, Gesù è qui, presente al mio cuore, come sempre. — Sì, mio Gesù, è ora che io

conosca che mi amate: voi avete abbassato il mio grande orgoglio, voi mi avete inviato qualche umiliazione. Dio sia lodato! Adesso conosco il vostro immenso amore verso di me. Ah! perchè non posso esclamare con S. Francesco Saverio: — Ancora più! ancor più! Io lo merito! O cara Croce! ora ti ho traveduta; quando ti possederò veramente? Croce delle umiliazioni, così buona, così dolce, così amabile! Ah! meriterei d'essere calpestate dai piedi di tutti per il mio grande orgoglio, per tutti i miei delitti e per tutto ciò che ho di cattivo in me. O miei buoni padri B., D. e L. che nutriste l'anima mia del pane delle umiliazioni, questo pane che domando a Dio, al Sacro Cuore, da un anno, quasi tutti i giorni, almeno ciascun venerdì! O pane delizioso, troppo buono per una peccatrice come me, quanto io t'amo! Ma ohimè! hanno troppo compassione di me; la natura ci trova la sua parte, forse mi abbatto troppo per una piccola umiliazione. Mio divin Salvatore, se vi piace di nutrirmi ancora di questo pane, non sia più col miele, voglio dire, con una parola di compatimento de' miei parenti, nè del mondo, chechè ne sia. Sono trattata come una fanciulla oziosa, bisognosa di carezze ed io invece sono una delittuosa condannata per tutta l'eternità all'inferno. Che queste care umiliazioni vengano a liberarmi da un simile luogo. »

(Giornale, 4 luglio 1866).

Senza dubbio era per compensare tali atti di umiltà che Dio permetteva il trionfo della Guardia d'Onore. Le difficoltà che erano sembrate le più considerevoli, s'appianavano da sè e Matilde poteva scrivere, qualche mese dopo: « Rallegratevi, mia cara amica, la Guardia d'Onore a Tournai va innanzi benone; noi abbiamo avuto delle piccole noie, ma il divin Cuore ha mostrato in un modo così formale ch'era la sua volontà che, malgrado tutto, bisognò camminare. »

« La mia buona mamma pagava i nostri successi col raddoppiare i suoi patimenti e veramente, credo, che senza di lei, non avremmo potuto far nulla; ella mi

aiutava co' suoi consigli e finalmente tutto è riuscito, non so come. Mi sono trovata quasi lanciata su d'un declivio; io che sono così timida, era riputata capace di far tutto; ma mi avvedevo che c'era il buon Dio che regolava tutto; perchè operavo sempre contro quello che avrei desiderato. Sono così timida per natura, che avrei voluto appoggiarmi su tutti e tutti erano contro di me; qualche volta tremavo in tutte le membra prima di parlare, tanto questo mi costava; ora, grazie a Dio, è finito. »

Matilde, senza avvedersene, era giunta ad una vita esteriore assai attiva: visite e andate incessanti, riunioni regolari, cura del materiale dell'Opera, con una corrispondenza che si estendeva sempre più; nè si sarebbe mai creduto ch'ella sola potesse bastare ad un'opera simile e condurla alla prosperità; ma l'occasione era venuta a far risaltare le risorse dell'intelligenza e del carattere che la sua umiltà aveva sino allora così bene nascosto. Già un nuovo titolo le aveva portato nuove obbligazioni; a dispetto d'ogni sua ripugnanza, era stata nominata prima Zelatrice della Guardia d'Onore per tutto il Belgio; difatti ella ne adempiva le funzioni da qualche tempo. Ma questo titolo, era un onore, una preferenza che le faceva paura, poi una responsabilità più estesa e più grave. E sopra tutto ella si vedeva immersa più che mai nelle agitazioni di quella vita esteriore che le ripugnava profondamente e di cui temeva le contagiose invasioni. Che andavano a divenire la sua orazione, l'unione coll'Amatissimo e le conversazioni che non si possono avere con lui che nella solitudine dell'anima, la sua vocazione e la immediata preparazione al Carmelo? Una pagina del suo giornale esprime tutto il suo spavento di fronte a queste questioni.

« Mio Dio, mio Dio! Perchè mi avete abbandonata? Ohimè, ohimè! Bisogna adunque che veda il mondo, che crei quest'Opera! Ah, devo fare il sacrificio della mia vita contemplativa per lavorare a gloria vostra. Mio Dio, come questo *fiat* è duro alla nostra inferma

natura! O riposo, riposo del Carmelo! O vita di Gesù! Il padre Paolo mi dice, che bisogna lavorare nella vigna; Monsignore c'incoraggia; Mons. Ponceau applaude. E voi, mio Gesù, che mi dite? Che dite voi dal fondo di questo tabernacolo? Che? tacete? Sarei io colpevole? Ho commesso forse un gran fallo che mi punite così? Io sul pinacolo? Ma io vado a perdermi. Non ho già troppo da fare con me stessa? Intanto è necessario! Mio Dio! mio Dio! Non avrei fatto meglio di fuggire in un convento? Sì, avrei dovuto obbedire; qui bisogna che mi diriga da me stessa ed alla mia età! L'avrei mai creduto? O vita in Dio, vita di Dio, sei perduta per me? No, no, solo Gesù, Gesù nel mondo, Gesù in mezzo al mondo, il suo divin Cuore per rifugio! Ohimè che fare? Mio Dio, illuminatemi voi». « Ecco quanto il mio buon Dio mi ha risposto questa mattina: **« Io sono la tua forza e la tua difesa, perchè temi? Io sono con te. Più ti avvicinerai a me, più io ti crocifiggerò. Seguimi, il viaggio sarà ben doloroso, ma, dopo la prova, viene la ricompensa »**. Allora io scorsi il riposo del Carmelo; ma così lontano! avrei pianto... Intanto la speranza di questo riposo, di questo paradiso mi fa lavorare. È per Gesù solo che io lavoro, ed è da lui solo che aspetto tutto. Se non riesco, l'umiliazione è per lui; se lavoro, per lui il riposo; se soffro, per lui il godimento. Gesù, Gesù solo ed il suo divin Cuore! il suo amore così poco conosciuto. Lui, Lui solo! Dovessi morire di pena, morirò... Ma quando il riposo? quando sarò carmelitana? Quando voi, o Signore, lo vorrete. Io non lo voglio prima; poichè questa non sarebbe la vostra santa volontà ». (Giornale, 3 Giugno 1866).

È chiaro ch'ella non accettò il suo titolo che per pura generosità. Dio voleva che desse l'esempio dell'ossequio e dell'abnegazione. Ma tanto disinteresse ebbe la ricompensa che meritava; da questo momento, secondo la testimonianza del suo direttore, ella avanzò, a grandi passi, nel cammino della perfezione, distaccandosi da tutti gl'interessi terreni, per non pensare

che a quelli di Gesù. Questo fu il tempo in cui si confermò più completamente nella serenità e nella dolcezza, il trionfo pacifico ch'ella aveva riportato sopra i suoi naturali difetti. Noi sappiamo in qual modo s'era mostrato il suo carattere nei giovani anni. Ora ch'era obbligata a manifestarsi e ad avere frequenti rapporti e talvolta malagevoli con molti, ora che ogni giorno s'imbatteva con persone intelligenti e garbate, che malgrado le delicate indulgenze della carità, non lasciavano d'accorgersi del minimo mancamento, si veniva a constatare se la grazia aveva pienamente vinta e corretta la natura. Ora, tale era la simpatia che si provava ad avvicinarla, che tutti coloro che avevano da fare con lei, non potevano trattenersi dal dire: che felice natura e che virtù in questa giovinetta! Amava le sue Zelatrici come sorelle. « Vi assicuro, scrive ad una di queste, che pregherò per voi; l'ho già fatto e lo farò ancora e poichè il Sacro Cuore di Gesù ci ha unito per diffondere il suo culto d'amore per la sua cara piccola Guardia d'Onore, facciamo una scambievole promessa di non dimenticarci mai l'una dell'altra quando pregheremo e faremo qualche cosa per Lui »

E veramente ella ogni giorno recitava per le sue care consorelle della Guardia d'Onore, una preghiera, in cui domandava, in modo speciale, al Sacro Cuore di aumentare sempre in loro le due virtù dell'umiltà e della dolcezza.

Per ciò che la riguardava, sapeva bene che se Gesù s'era degnato di sceglierla ed innalzarla così, questo era a condizione d'essere più umile e più dolce di tutte le altre. Credeva, nel fondo dell'anima sua, ch'ella non era se non un istrumento inutile, fortunata ancora se la si poteva persuadere che non nuoceva all'opera affidata da Dio.

« So bene che non ho niente, che non sono nulla, ma ho i miei buoni parenti di cui ho piena ed intera confidenza. E poi ho il mio Angelo, a cui ho una divozione tutta particolare; qualche volta egli m'ispira delle

cose alle quali non sarei stata mai capace di pensare. Il buon Dio ne sia benedetto! Se noi possiamo fare così qualche bene, al Cuore di Gesù ne ridonderà tutto l'onore..... Che il dolce Cuore di Gesù abbia scelta la nostra famiglia, la mia buona mamma, mio padre, mia sorella per stabilire la Guardia d'Onore, io non ne stupisco; essi sono così buoni e così santi! Ma ch'egli abbia scelto me, la più piccola e la più indegna per essere riputata di far tutto, mentre io non sono che un piccolo, piccolissimo strumento, ciò è che mi meraviglia e che non comprendo. Oh! come è buono Gesù! Come è amabile il suo Sacro Cuore! Sì certo, darei volentieri la mia vita e quanto ho, per vederlo conosciuto ed amato da tutti gli uomini e sopra tutto, dalla sua piccola Guardia d'Onore. » (Lettere, 5 novembre 1866).

È così che lo zelo divora le anime, quando la fiamma dell'amore divino è caduta su di loro; esse versano lagrime con preghiere per la salute dei peccatori e per la gloria di Dio; esse aspirano a questo santo lavoro. non hanno tregua e riposo che quando hanno dato tutto ed anche allora che si sono immolate intieramente e che hanno raggiunto questo grado dell'amore, quantunque sia sublime, dove fanno capo le nostre impotenze umane, rimane in loro una profonda sofferenza, perchè sembra loro che Dio non sia amato abbastanza. Lo zelo s'era sviluppato nel cuore di Matilde, nel tempo stesso dell'amore che n'era il principio. Dal 1863, il suo giornale raccoglieva le ardenti aspirazioni che le ispirava la salvezza dell'anime. « Mio Dio, voi siete sceso nel mio cuore; comprendo il vostro amore e comprendo la mia missione; io voglio guadagnarvi le anime, guadagnarvene col mio amore, colla mia fedeltà, le mie preghiere ed il mio buon esempio; fortificatemi... Mio Dio, quale grazia grande è un ritiro! Ho preso la risoluzione, nelle ultime istruzioni, di guadagnarvi delle anime, di cercare voi solo, di pregarvi. » (22 marzo 1863.)

Quando, per la Guardia d'Onore, ella fu associata, più direttamente, alle opere di zelo, furono in lei non

più vaghi desideri e promesse, ma un vero ministero d'azione, che prendeva tutto il tempo che dava alla preghiera e dove la stessa penitenza entrava per una gran parte; perchè si abbandonava a pratiche del tutto austere di mortificazione, per ottenere la conversione dei peccatori e la santificazione dei giusti colla Guardia d'Onore.

Iddio benediceva questo lavoro nascosto di preghiere e di segrete mortificazioni. L'Opera sembrava fiorire per tutto, sotto le mani di Matilde: a Bruxelles, a Gand, a Bruges come a Tournai, si davano premura di farsi aggregare. « È veramente miracoloso, scrive ella, come la cara Guardia si propaga; sono allegra nel vedere tutto ciò che i buoni Santi, protettori della nostra piccola Guardia, fanno per essa dall'alto del cielo; io non credo che possa esistere un'altra piccola associazione nel mondo, così bene patrocinata e protetta come la nostra. » (Lettere, 16 marzo 1867.)

È veramente, la santa e cara Opera funzionava mirabilmente; la diocesi di Tournai era allegata come un modello, tanto era l'ordine che eravi nella sua organizzazione, tanta l'affluenza nelle riunioni degli associati, tanta la carità ed il fervore ne' suoi membri. Quando Matilde rese a Dio la sua bell'anima, alla Guardia d'Onore si trovavano aggregate 8900 persone, e non erano tre anni che ella stessa apparteneva all'Associazione! Da questi risultati, si può giudicare quanto ella vi spendesse in pietà, nell'oblio di sè stessa e nello spirito soprannaturale; perchè in quell'ordine di cose, il successo è dato da Dio, non ai mezzi umani, ma alla preghiera ed all'umiltà.

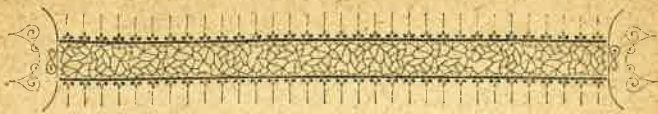
III.

PERFEZIONE



O bel cielo, o eterna patria ! e pure
non vi si soffre ! mentre, sulla terra, si
può soffrire per Gesù !

(Giornale, 10 gennaio 1867)



CAPITOLO XIII.

L' Avvicinamento al Cielo

Parigi, 25 Marzo 1867,

Mia cara amica,

Viva Gesù, nostro amico! Sì, certamente spero e con tutto il cuore. La mia angelica Madre Carolina e noi tutti faremo la novena domandata. Ma, amica carissima, poichè tu desideri essere inchiodata al Cuore del nostro dolce Gesù, come vittima, permetti che ti i-scriviamo nel quadrante delle Vittime della nostra cara piccola Guardia d'Onore.

Questo nessuno lo saprà e se tu lo fai, io non dubito che il tuo caro cognato non guarisca. Basta solo che tu m'indichi la tua ora e ti offra particolarmente al nostro tenero Gesù, per soffrire tutto ciò che egli vorrà per sua bontà, i dolori del corpo, le croci, la morte stessa, per ottenere che il suo regno d'amore si estenda sulle anime, per mezzo della sua piccola Guardia d'Onore.

Ti dirò un mio piccolo segreto: nel Belgio ho già tre vittime, ne spero ancora; il divin Cuore sembra che se ne scelga parecchie nel nostro piccolo paese; ma a Tournai non ve ne ha ancora alcuna. Queste care anime

ci fanno camminare. Una già è in cielo e prega per noi; ella dall'alto dirige la nostra bella associazione; perchè, lascia che tel dica per lettera, a viva voce non l'oserei, questa cara associazione non viene dall'ispirazione di qualche anima santa; essa esce dal Cuore dello stesso Gesù! Ma tieni per te questo prezioso segreto. Se l'amiczia, mia cara, me lo ha fatto confidare a te, non mi tradire, te ne scongiuro.

« Che non si dica che io voglio guadagnarti a forza. No, no, tu sei libera del tutto di rifiutarti d'essere vittima.

Se desidero per te questo bel titolo, è unicamente per i divini favori accordati a coloro che si sacrificano per il Cuore amoroso.

« Io t'amo molto molto; ma debbo dirti, che son felice di amare infinitamente ancora di più il nostro tenero Gesù, ed appunto perchè l'amo tanto, trovo nel mio povero cuore tanta affezione per la sua diletta amica.

« Addio adunque in Lui e per Lui; come saremo felici nel Cielo quando lo vedremo e che ci ritroveremo in Lui. Potessimo vederci sempre così, nel tempo che siamo sulla terra! »

Questa lettera fu scritta da Matilde di Nédonchel, ad una delle sue intime amiche. Essa per sè stessa dice abbastanza a quali altezze era giunta l'anima della giovanetta; avrebbe potuto vivere la vita ordinaria delle persone pie, nella vecchia casa di Tournai, curando sua madre, facendo del bene e pregando Iddio con tutto il suo cuore. Ma Ella era di quelle nature ardenti, a cui la grazia suggerisce le sue grandi ispirazioni; la sua pietà, l'abbiamo visto, era d'una tenerezza che rapiva; ma era più ancora una pietà di abnegazione; la tenerezza troppo spesso resta inattiva, sterile e si compiace del godimento; l'abnegazione ha degli slanci d'una generosità sublime e li asseconda per eroici che essi siano. Se gli uomini, per i quali l'anima si sacrifica, sono sconosciuti, non importa; sono peccatori e perciò grandemente infelici; bisogna gettarsi nel-

L'abisso dell'immolazione volontaria, per strapparli alla morte eterna. Ecco ciò che a sè stessa disse un giorno ai piedi del suo crocifisso, là dove i cuori i più volgari non possono non provare movimenti generosi. Ella aveva accettato delle opere di zelo, aveva aperto il suo cuore a quella passione del bene di cui è proprio il trarre sempre più lontano di quanto da principio si era preveduto; dopo d'aver consacrato il suo tempo, le sue pene, i desideri e le preghiere dell'anima sua, arrivava alla donazione assoluta e prendeva posto fra quelle vittime generose e volontarie di cui l'umanità colpevole ha sempre bisogno.

Queste risoluzioni sono troppo gravi perchè sia cosa prudente prenderle senza consiglio. Non sembra che Matilde si sia dispensata da questa misura di cristiana prudenza. Leggiamo nel suo giornale, in data del 17 luglio, aver ella comunicata al suo direttore una preghiera che egli ha formalmente approvata. Essa dimostra gli stessi sentimenti della lettera che abbiamo citato di sopra; eccola:

« Eterno Padre, vi offro il sangue e la vita della povera peccatrice Matilde, supplicandovi di non considerare le sue iniquità, ma l'immagine del vostro Figlio, che porta scolpita nel fondo dell'anima. Vi supplico di accettare l'obbligazione di questa povera e meschina creatura, per quanto indegna ne sia, affine d'impedire che migliaia e migliaia di anime periscano e sieno all'istante precipitate negli abissi eterni; se non vi piace che muoia, fate almeno ricadere su di essa tutti i castighi della vostra giusta collera, per distornare i grandi mali che stanno per cadere sulla terra. Ve lo domando pel Cuore dolcissimo del vostro divin Figlio e per quello della sua santissima Madre, presentandovi a questo scopo la ferita amorosa del costato del vostro Gesù che fu aperta dalla lancia sulla croce, richiamandovi la promessa che avete fatta alla vostra sposa piissima, Geltrude, di accettare cioè tutti i voti che ella vi indirizzerebbe, presentandovi questa amorosa ferita, come

una bocca aperta per gridarvi: Misericordia, perdono ed amore per i poveri peccatori! »

Quanta generosità! Non ti stancheresti mai di sentire simili accenti così puri e così forti, così al disopra delle nostre piccolezze e degli egoismi dell'umanità. Non sembra tuttavia che Iddio abbia accordato immediatamente alla preghiera di Matilde la parte di espiazione che domandava. La sua vita continuò, come per lo passato, felice e calma in apparenza, sotto gli occhi de' suoi parenti. A Tournai, era il lavoro attivo della corrispondenza, le riunioni della Guardia d'Onore, il buono esempio d'una società scelta; a Boussu per giunta, l'attrattiva dei prati e dei grandi alberi, la solitudine più raccolta e la preghiera più devota. Si arrivò così alla fine del 1866, senza notevoli incidenti; nel mese di gennaio la famiglia Nédonchel si recò a Parigi. In mezzo all'agitazione mondana e chiassosa che l'inverno porta sempre a Parigi, attraverso quel turbine insensato di giuochi, di feste, di veglie, questo piccolo gruppo di anime cristiane sapeva ancora trovare le migliori sue gioie nell'interno delle pareti domestiche. Il signor Nédonchel studiava: Matilde pregava e disbrigava la sua corrispondenza: in quanto alla madre, ella soffriva sempre e la sua camera diveniva come un santuario, dove la famiglia si riuniva per pregare in comune e prendere qualche innocente ricreazione. Sotto queste apparenze sì calme, la giovanetta nascondeva le sofferenze dell'amore divino che le stringeva il cuore; alle volte cantava; ma il canto che veniva sempre sulle sue labbra e che dava alla sua voce così dolce una penetrante espressione, era il grido di S. Teresa:

Io vidi; ma fuor di me rapita
Aspetto in Dio così alta vita,
Chè io muoio dal non morire.

La morte, fino allora desiderio del suo cuore, stava per rompere il fragile involucro delle membra, per rendere all'anima la libertà. Si ebbe come un primo av-

vertimento nel mese di maggio 1867. Nel momento in cui tutta giuliva, per il ritorno del mese consacrato a Maria, Matilde si preparava a celebrarlo con tutto l'ardore della sua pietà filiale, fu colpita da rosolia maligna; ciò che per la sua debole salute fu una prova pericolosa. Durante parecchi giorni, ebbe molto a soffrire ed i suoi parenti non furono senza timori. A quelli che la circondavano, offriva lo spettacolo d'una pazienza e d'un cuore sempre eguale ed ammirabile, in mezzo alle mille contrarietà che soprafanno un ammalato. Una circostanza soprattutto venne a contristarla; l'anniversario della sua prima comunione si avvicinava e la sua guarigione si faceva sempre più aspettare. Potrebbe ella uscire quel giorno, e recarsi a ricevere nella cappella vicina il Dio che aveva formato la felicità de' suoi primi anni? Una sola volta, due anni prima, Matilde s'era vista nell'impossibilità di comunicarsi un simile giorno e ne aveva pianto pel dolore.

Si è finalmente alla vigilia del 19 Maggio, data così cara; la convalescenza è cominciata; Matilde è piena di speranze, ma il medico giunge e proibisce di farla uscire. Che fare? Le era stato offerto di portarle ancora una volta la santa Eucaristia, come fu fatto, durante la malattia. La pia giovanetta l'avrebbe vivamente desiderato: con tutto ciò, ne parlò alla Suora che l'aveva assistita da infermiera. Costei era una persona d'una fede più viva che illuminata: « Per me, ella rispose, se non fossi gravemente ammalata non oserei mai costringere Nostro Signore a venire nella mia camera. » Matilde non insistè e non mosse lamento. Non era Matilde la peccatrice? Non sarebbe stato, secondo l'espressione della Suora, un mancare di rispetto a Nostro Signore quell'obbligarlo a venire sotto il tetto d'una miserabile creatura come lei? Ma, se per questo sentimento d'umiltà rinunziava alla comunione sacramentale, le restava quella comunione di desiderio e di affetto, che le anime possono sempre fare, volando col pensiero al tabernacolo ove risiede il Dio del loro amore. Là

ella aveva la sua Ostia, la sua amatissima Ostia che aspettava e che non poteva ricevere. Chi potrà dire che avvenne in mezzo alle aspirazioni ardenti d'un cuore così puro e così affamato di pane Eucaristico?

Un' Ostia consacrata mostrata a Giuliana Falconieri nel momento in cui, presso a morire, la beata non poteva inghiottire più nulla, si tolse dalla sua pisside e le attraversò il petto per andare a riposarsi nel suo cuore verginale. La mano degli Angeli aveva, per due volte, comunicato il serafico Stanislao Kostka.

Un certo numero di Santi hanno così ricevuta la divina Eucaristia per il ministero degli spiriti celesti; si potrebbe citare il martire S. Zosimo nel fondo della sua prigione, S. Bonaventura, la venerabile Ida religiosa Cistercense, la venerabile Madre Agnese di Gesù e moltissimi altri ferventi adoratori del SS. Sacramento. Avrebbe forse Matilde Nédonchel ricevuto un simile favore? Osiamo appena pensarlo; poichè si tratterebbe d'un vero miracolo e noi non ne abbiamo prove positive, non avendo ella mai parlato su tal soggetto. Ma da quanto ha lasciato intendere più d'una volta, le persone intime ne sono rimaste persuase. È certo però che vi si verificò qualche cosa di estraneo e di ineffabilmente soave, di cui lo spirito della pia giovanetta serbò la più profonda impressione. Se non fu una comunione propriamente detta del Corpo del Signore, fu certo un gusto ed un sentimento della sua presenza, una fiamma ed una soavità interna, che oltrepassarono i favori singolari così grandi, che fino allora aveva ricevuti.

Due volte la sua anima, tutta rapita e tutta infiammata d'amore a quel ricordo, fu sul punto di svelare il prezioso segreto.

Un giorno, era la vigilia della sua partenza per Roma, ella s'intratteneva con un'amica intima sulla felicità di comunicarsi; si venne a parlare della sua malattia e della privazione che aveva dovuto provare non ricevendo Nostro Signore che raramente: « Come l'a-

vete potuto sopportare? le disse l'amica — Oh! adesso, riprese Matilde, tutto per me è eguale; io non voglio altro che la volontà di Dio.... Eppoi; Iddio mi ha fatto una grazia, ma una grazia così grande! . . . » Ed il suo sguardo, acceso d'amore, si perdeva in quel ricordo; era tutta raggiante e come trasfigurata; ma l'umiltà ed il santo riserbo dell'amore arrestarono il segreto del Re sulle labbra della giovanetta.

Sua zia fu sul punto di ricevere la pia confidenza; ma al momento in cui sembrava lì lì per abbandonarsi in una intima conversazione, Matilde fu interrotta da un incidente; la conversazione non fu ripresa e qualche giorno dopo, ella morì.

Iddio non ha creduto bene di fare conoscere altrimenti quanto l'umile discrezione della sua serva ha saputo tenere nascosto fino alla fine. Il giornale, che non le fu permesso di riprendere se non il 21 giugno, non contiene che queste parole:

« Mio Dio; dopo il mio voto di castità ed i favori così singolari che mi avete accordati nel 1865, io non pensava di avere altri favori più grandi; ma la vostra bontà è prodiga verso di me e da due mesi in qua sono stata colmata delle vostre grazie ».

Che che ne sia, ella parve d'essere giunta, d'un tratto, alla perfezione ed è forse questo che ci permette di giudicare meglio dell'immensità delle grazie ricevute. Si sparse sulla sua fronte, in tutta la sua persona e nelle sue parole, un non so che di celeste, un'aroma di dolcezza e di pace da cui si rivelava la calma interna dell'anima. Già, prima della sua malattia, si erano notati i progressi che aveva fatto nella pratica di quella virtù così poco compresa e così rara ch'è l'indifferenza cristiana. Ella non era più attaccata a quanto passa e perisce, per avere in questo ordine di cose un solo vero desiderio.

In aprile così scriveva alla sua amica Elisa di B... « Noi, quest'anno, facciamo dei bei progetti, prima: di andare a Spa, per far prendere i bagni alla mia cara

Madre, poscia ad Aix-la-Chapelle, per venerarvi le grandi reliquie e finalmente abbiamo pensato ancora a Quintin. Ma a tutto ciò sembra che Roma prevalga. Di tutto questo forse non ne faremo nulla, giacchè chi ci può assicurare che vivremo fino a quel tempo? Io lo spero, essendo noi, nostro malgrado, attaccati a questa misera vita; ma pure vi confesso che per tutto ciò, sono d'una tale indifferenza da stupire io stessa. Certo sarei felice di andare a Roma; ma se invece mi si dicesse: preparatevi al grande viaggio dell'eternità, mi sembra che sarei contenta egualmente, giacchè spero allora, malgrado la mia debolezza e con la misericordia del mio Dio, vedere presto il buon Gesù, il quale è ben più santo, più bello e più buono del Santo Padre.... Domandate a Suor Angelina, quando la vedrete, che io faccia bene questi esercizi, che preghi molto per me con questa intenzione. Perchè quest'anno, mi voglio convertire seriamente: la morte può arrivare così presto! non si sa mai se è l'ultimo ritiro che si farà. E perciò voi pure, pregate per me. »

Si ingannerebbe però molto chi s'immaginasse che in quel cuore fosse spenta ogni emozione, in quel cuore così indifferente fino a quegli eventi che più la riguardavano su questa terra. Era lo stesso tempo in cui ella si consacrava alla parte di vittima, con l'ardore di generosità che conosciamo. Il ricordo del peccato la faceva tremare e le strappava accenti di dolore. « Il nostro buon Gesù, scriveva nel carnevale, è così offeso in questo momento, che noi procuriamo di dare a Lui solo, durante questi tre giorni, ogni carezza, ogni amore, ogni adorazione e venerazione. Come egli è buono! Carissima madre, e come si può offendere così? E qui a Parigi specialmente, è una cosa che atterrisce. Questo solo pensiero mi mette fuori di me ». La lettera datata dal 3 marzo del 1867, porta, ingiallita dal tempo, l'impronta delle lagrime di cui fu bagnata. Tolti quei momenti, in cui il pensiero delle offese fatte al suo diletto Gesù le spezzava il suo cuore con emozioni di dolore.

Matilde conservava lo spirito e la vita nella calma. Ella era finalmente giunta a domare quella natura, da principio così irrequieta, coll'azione pacifica della grazia. Dopo la sua malattia, specialmente quando ebbe ricevuto quel favore rimasto nel mistero, in tutti i suoi movimenti ed in tutte le sue parole vi fu una dolcezza incredibile; le persone che l'avvicinavano ne erano prese d'ammirazione: « È la signorina Matilde! diceva la sua cameriera, ma lei non è più la stessa! »

Infatti ella era tutt'altro della fanciulla ostinata e caparbia che abbiamo visto. Niente di quella vivacità d'una volta, di quelle parole risentite, di quei bruschi movimenti, da cui si riconosceva una persona irritabile e nervosa. Gli ultimi fremiti della natura erano venuti a spirare ai piedi dei suoi venti anni. Ormai era imperturbabile, e nella sua conversazione una calma e nel suo sguardo una serenità che facevano pensare al cielo. Raramente si vedevano i suoi occhi che la modestia nascondeva e il cui sguardo era rivolto all'interno. Ma la sua intima amica Alix è lì per dirci quale era la sua espressione in quegli ultimi giorni in cui il trionfo della grazia si rivelava nelle cose più piccole:

« Io ho visto quegli occhi, che ben pochi hanno visto sulla terra, diceva ella in una lettera. O quale dolce fiamma d'amore sprigionavasene! L'ultimo giorno che vidi la nostra santa, la vigilia della sua partenza per Roma, rimarcai nel suo sguardo un fuoco calmo più penetrante del solito. Come mi parvero belli i suoi occhi in quel giorno! Per la prima volta, in vita mia, fissai un istante il mio occhio sul suo. »

La sua conversazione era divenuta una delizia. Penetrata tutta della divina carità, il suo cuore erasi dilatato, ed ella dava, in pieno abbandono e con una semplicità che rapiva, i tesori della sua ardente ed ingenua pietà: non parlava che di Gesù e del cielo.

Sotto questo esteriore, non si vede un'anima distaccata da tutto, estranea alle cose di quaggiù e che non vive che in Dio? Con tali disposizioni, non v'ha più

differenza fra i beni ed i mali, fra le gioie e le sofferenze, fra gli onori e le umiliazioni; non vi ha più che Dio, e tutto è bene in lui. Ed in vero, non è più l'uomo che vive allora; è Cristo che vive in lui. La volontà, i pensieri, il cuore, la vita intera, tutto si semplifica meravigliosamente. Se si è forse desiderata con passione una sola cosa e che l'oggetto di questa unica ed ardente aspirazione in un'anima scelta, sia la vocazione religiosa, sarà difficile arrestare i suoi desideri. Per Matilde rinunciare al Carmelo doveva essere materia d'un grande sacrificio; ma tale era l'identificazione della sua volontà con quella di Dio, che si sarebbe rassegnata a morire prima d'essere Carmelitana, se così Egli desiderava.

Era adunque una rinunzia assoluta, neppure una preferenza personale, neppure un granello di polvere che lordasse le sue pure ali nel volare rapido e senza strepito che trascinava quest'anima verso il cielo. Ella andava a Dio ed in Dio. Per questo privilegio insigne, che hanno qui giù i cuori puri di vedere Dio, più si distaccava dalla propria volontà e s'allontava dai beni della terra con disprezzo ed avversione, più il suo pensiero era trasportato spesso e velocemente a Nostro Signore. Ella sentiva come una reale presenza di Dio negli avvenimenti della vita e nell'autorità de' suoi parenti. E il Signore! diceva a sè stessa in ogni istante, e grande era la gioia di trovarsi così presso di lui, di di potergli parlare con tutto abbandono e con una confidenza infantile. Poichè il Signore era lì, conveniva certamente che il suo sguardo divino non fosse mai ferito dalla vista d'una macchia la più leggiera. Matilde aveva una cura gelosa di mantenere, nel suo cuore, la purità la più squisita. In lei tutto spirava bellezza di purità e di candore che le abbelliva l'aspetto e dava al suo sorriso un non so che di celeste.

È cosa rara, senza dubbio, l'incontrare su questa terra delle virtù così scevre d'ogni elemento inferiore, queste forme angeliche e serene che sembrano scorrere nelle cose della terra, senza sfiorarle; ma si può dire

però d'aver allora rinvenuta la perfezione; l'opera della grazia è compita. Dell'umanità non resta altro che questo miserabile corpo che si sfacela da sè stesso il più presto possibile e sembra già di spiritualizzarsi. Viene l'angelo della morte per avvertire l'anima che è giunto il tempo d'involarsi; è sopportata un'ultima sofferenza; un ultimo respiro è spinto verso il cielo e questa vita è assorbita in Gesù Cristo.

CAPITOLO XIV.

Il Cielo

SIAMO al mese di giugno 1867. Il mondo Cristiano si preparava a celebrare il XVIII centenario del martirio degli Apostoli S. Pietro e S. Paolo e da tutte le parti i pellegrini si recavano a Roma. Le circostanze particolarmente dolorose che si succedevano, avevano ingrossate le fila. Pio IX, d'immortale e santa memoria, era ancora sovrano di Roma; ma egli aveva il cuore abbeverato, ogni giorno, di dolori e di nuove indegnità, e la rivoluzione scoppiava fremente intorno alla piccola porzione di terreno che non aveva ancora osato d'invadere. Impoverito, spogliato, minacciato nel suo ultimo rifugio, il Santo Padre vedeva accorrere a Roma i suoi vescovi, i suoi sacerdoti ed i migliori fedeli che venivano a recargli le testimonianze della loro devozione e stringersi intorno a lui con quella tenerezza commovente che si usa alle tristezze ed alle angosce d'un padre.

La famiglia Nédonchel, fra i tanti altri sentimenti che l'onoravano, si distingueva per questo culto di pietà filiale verso il Sovrano Pontefice. Spesso nei discorsi della sera, si parlava di lui, della sua bontà, della sua grandezza d'animo e delle sue pene che spezzavano il cuore. Il signor Nédonchel aveva fatto il pio pellegrinaggio già più volte; Pio IX lo conosceva e l'amava. Il generoso padre non provava che un dispiacere; era quello di non aver figli per poterli dare a lui onde difenderlo. Fu sua figlia che si donò! Quali mirabili effetti produce la carità nella Chiesa; non si conosce tutta la sublimità di devozione che il cristianesimo racchiude. Quante giovanette, mentre i loro fratelli cadevano a Castelfidardo ed a Mentana, con le armi alla mano, si sono offerte a morire oscuramente sotto il tetto paterno, per prolungare i giorni del santo vegliardo del Vaticano, o per alleviare, se era possibile, i suoi dolori! Matilde fu una di queste vittime. Già ella si era votata a tutte le sofferenze ed alla morte, come abbiamo detto, in onore del Sacro Cuore e per liberare i poveri peccatori dagli eterni supplizi; ma quando fu deciso ch'ella con suo padre e con sua zia avrebbe fatto il pellegrinaggio in Roma, formulò un nuovo atto e donò la sua vita per Pio IX. Questa volta Iddio accettò l'obbligazione, ed il sacrificio doveva essere ben tosto consumato. Si parte il 13 giugno. Attraverso le gioie che gettava nei cuori il pensiero di vedere Roma ed il S. Padre, eravi un dispiacere ed una inquietudine; il gruppo dei pii pellegrini non era completo. La signora Nédonchel, trattenuta per le sue infermità, restava sola a Tournai, ed al momento della separazione, fra i lunghi abbracci che dava a sua figlia, una estranea emozione l'affliggeva e le stringeva il cuore. Tutto pertanto doveva assicurarla: in seguito alla febbre eruttiva che Matilde aveva avuto due mesi innanzi, sembrava che avesse più forza e più salute di prima; ella viaggiava in compagnia di suo padre; la sua zia, madama di Courtebourne, una anima divota, una seconda madre, che sapeva tutti i

segreti della giovinetta, era là presso di lei e di più vi era ancora la fedele Marianna. Che poteva temere? Non importa; la madre era commossa ed internamente agitata; ella benedisse sua figlia; la strinse lungamente nelle sue braccia e rientrò per nascondere le sue lagrime. Quando il treno fu lontano da Tournai, Matilde si riebbe a poco a poco dalla tristezza degli addii e col pensiero lasciavasi trasportare verso quella Roma, che finalmente andava a vedere. Roma! Vi erano quei santuari venerati, di cui il solo nome commoveva l'anima sua fin nelle sue parti più profonde; vi erano le reliquie dei Santi; vi erano le catacombe e tutti quei grandi ricordi del cristianesimo e del cielo che si riscontrano a ciascun passo. A Roma, soprattutto, eravi il Papa e la sorgente della vita cristiana che parte da lui. Tali pensieri la facevano trasalire; tutto ad un tratto, uscendo dalla sua meditazione e volgendosi verso sua zia e verso la sua aia, con un sorriso di gioia celeste: « Vedere Roma, disse loro, e poi morire! » Ella, con questa esclamazione, manifestava il suo intimo pensiero. E da lì in poi, durante il viaggio, ogni ora si sentiva ripetere, come un ritornello, questa parola espressiva: Vedere Roma e poi morire! E lo diceva così gaiamente, che la sua insistenza non aveva nulla di penoso; vi si sentivano come gioie serene di cielo, nessun accenno delle tristezze della morte.

Durante il viaggio, nessuna occasione di edificarsi passò inosservata; le bellezze della natura la trovavano indifferente a lato d'un pio pensiero. All'uscita delle grandi pianure di Maconnais e della Bresse, la strada ferrata entrò in una gola stretta e profonda. Da ogni lato enormi rocce sospese alla sommità della montagna; cascate che scendono muggendo; poi in fondo della valle, al lato della via, l'Albarino tutto bianco di schiuma; in lontananza poggi, vigne, un angolo di verdura con un villaggio perduto in mezzo a quegli orrori pittorreschi. Ciò che colpiva Matilde, quello che notava nel suo taccuino, erano le Madonne bianche che apparivano su

d'una roccia, o sopra una colonna, come un sorriso di Maria in quei paesi poveri e credenti. Ad Aix-les-Bains la vicinanza di Annécý le ricordava S. Francesco di Sales; con un pensiero pietoso, ella salutò la domenica e poté visitare il Santo Sudario. Si fermarono ancora a Firenze e poi a Foligno. In quest'ultima città gli alberghi erano pieni; da tutte le parti d'Italia, di Francia, di Germania arrivavano treni che conducevano turbe di pellegrini per le feste di Roma. Foligno, città di passaggio, rigurgitava di forestieri. Invano madama di Courterbourne e sua nipote bussavano alle porte degli alberghi. Era un'ora avanzata della notte e financo gli alberghi infimi erano pieni. Per maggiore imbarazzo il signor Nédonchel non era colla figlia e non aveva determinato ancora un luogo d'appuntamento; nessuno a chi potersi indirizzare o che avesse potuto dare uno schiarimento.

I nostri viaggiatori erano là nella strada; intorno a loro eranvi figure poco rassicuranti, gente d'ogni mestiere, facchini d'occasione che avrebbero tolto a viva forza le loro valigie; la situazione diveniva di più in più critica: « Noi siamo nel paese di Sant'Angelo, disse Matilde; rivolgamogli una preghiera. » L'effetto non si fece attendere; tre minuti dopo, si presenta una signora accompagnata da una giovinetta; le si avvicinano; grazie a Dio quella signora comprende il francese; conosciuto l'imbarazzo dei nostri pellegrini, ella offre loro ospitalità nella sua casa. Ma dove rinvenire il signor Nédonchel? Aspettano ancora qualche minuto, ma l'ansietà aumenta. Pure Matilde pregava sempre. Tutto ad un tratto, passa una vettura ripiena di forestieri, Matilde la fa arrestare. Oh fortuna! vi si trovava suo padre, irrequietissimo anche egli della sorte di sua figlia. Finalmente la famiglia, per fortuna riunita, si lascia condurre alla dimora della signora Ambrosio.

Era questa una casa cristiana, di semplici e pii costumi, nel cui interno si stava bene contenti; i trattenimenti della sera furono pieni di cordialità; i nostri pel-

legrini passarono una buona notte di riposo ed il domani si dissero: arrivederci. Il treno partì, entrando nelle gole degli Appennini e sboccando nella vallata del Tevere. Si attraversa un'immensa pianura paludosa; tosto appariscono delle abitazioni e da lontano dei monumenti; si ha Roma in vista; Matilde ne sente gioia: Vedere Roma e poi morire! Ella alla fine la mirava, con le sue grandi chiese, col suo bel sole, i suoi monumenti di marmo, il suo popolo fortunato; oggi Roma è vedova e non è nella nobile tristezza con cui porta il suo duolo che in essa si possano ritrovare le native qualità di questo popolo simpatico, franco e religioso, il quale ha avuto sempre, per sè, il più tenero dei padri. A Roma, le feste erano d'una magnificenza e d'una allegria senza pari.

La famiglia Nédonchel, arrivata il 17 giugno sul tardi, assisteva il domani ad una processione solenne; era la festa del Corpus Domini.

Nel mezzo d'una folla immensa riunita nella piazza di S. Pietro e nei dintorni, tutta la corte pontificia sfilava in gran costume; guardie svizzere, guardie nobili, i bussolanti in veste scarlatta circondavano la sedia gestatoria e portando grandi ventagli di penne di pavone; centinaia di cardinali, arcivescovi e vescovi colla mitra in testa ed innalzato al disopra di tutti, assorto nella sua preghiera, veniva il Pontefice Re e davanti a lui l'ostensorio d'oro e di pietre preziose, contenente Colui a cui si riferivano tutti quegli onori, tutte quelle magnificenze, tutte quelle adorazioni. Perduta in mezzo alla folla, in piedi su d'una sedia, una giovinetta seguiva cogli occhi la sfilata. Quando la sedia s'approssimò, ella potè contemplare, da vicino, i tratti augusti di Pio IX; i suoi occhi si riempirono di lagrime, lo vide più che mai necessario al mondo; il cuore s'innalzò a Dio in uno slancio generoso, e rinnovò il sacrificio della sua vita per ottenere che si prolungasse quella di Pio IX.

Il domani era il 21 giugno festa di S. Luigi Gon-

zaga; come tutte le anime innocenti, così Matilde aveva la più tenera venerazione per questo angelo della purità e della pietà cristiana. Quale felicità celebrare la sua festa in Roma dove si ama e dove, in quel giorno, la gioventù si porta, in folla, alla chiesa di S. Ignazio, alla tomba che raccoglie i resti preziosi del santo giovane suo modello! E lì, nel Collegio Romano, le cui mura toccano la Chiesa, che ha passati gli ultimi anni della sua angelica esistenza; è lì che egli ha reso l'ultimo respiro; ancora si conserva la sua cella trasformata in cappella, e dentro le vetrine, qualche residuo del suo abito religioso, qualche libro di cui si serviva ed il manoscritto del suo trattato di filosofia. Matilde non si stancava mai di guardare tutte queste umili e care reliquie, ma soprattutto pregava e lasciava trasportare il suo cuore in pie invocazioni al santo prediletto. Egli era sì puro! Era morto così giovane e vittima della sua divozione!

Il giorno seguente, che era sabato, il pellegrinaggio doveva naturalmente avere per iscopo uno dei numerosi santuari che la Santa Vergine ha nella Città eterna. Ora ve ne è uno che è venerato e frequentato come i più antichi e di cui l'istoria, nata ieri, è graziosa come una leggenda del medio evo. In uno spazioso corridoio del convento del Sacro Cuore, alla Trinità dei Monti, si vede una pittura naturale d'una freschezza grande di sentimenti. La Vergine è seduta; alla sua destra ha un giglio, alla sinistra una conocchia; ha preso il libro delle Sante Scritture, ne ha letto un passo; ma già l'ha deposto semiaperto nella cestina da lavoro e pensosa e raccolta sembra abbandonarsi ad una quantità di riflessioni e di ricordi che quelle pagine sante hanno evocati dall'anima sua. Questa pittura rimonta all'anno 1844, disegnata da una giovane novizia, Paolina Perdreau, per fare una prova sul muro; la composizione soave, e che rapisce, spiccò dal suo cuore, senza ch'ella sapesse come: appena finita, ricevè un nome che esprimeva bene la bellezza della purità che respirava, la

Madonna del Giglio; poi prevalse un secondo appellativo, consacrato dall'Autorità di Pio IX, si chiamò *Mater Admirabilis*; ogni giorno vi si ottenevano dei favori spirituali segnalati, dei veri miracoli. Nel 1846, un Missionario dell'isola Bourbon, affetto, da due anni, da completa afonia che lo condannava al riposo, era venuto a pregare ai piedi della santa immagine; appena pronunciati i nomi di Gesù, Maria, Giuseppe, si rialzò subitamente guarito. Il grande Pontefice venne egli stesso a visitare l'affresco; benedì il corridoio trasformato in cappella ed accordò a tutte le preghiere che vi si sarebbero recitate, indulgenze, le quali furono estese, ad imitazione, alle immagini estratte dalla pia composizione ed alle statue portanti lo stesso titolo.

Matilde aveva a Tournai una statua a cui era vivamente affezionata, che campeggiava nel suo oratorio in mezzo a' fiori ed a ricami, e veniva salutata, ogni giorno, coll'*Ave Maria* del mattino e della sera. Era una *Mater Admirabilis*. La pia giovanetta aveva fretta di recarsi al santuario donde era partita una devozione che l'era sì cara. Già, la sera innanzi, v'era andata a pregare; aveva visitata minutamente l'amatissima cappella; la superiora delle dame del Sacro Cuore le aveva raccontate le meraviglie che vi si erano operate. Così, il 22 giugno, di buon mattino, ella vi si recò di nuovo con suo padre e con sua zia per ascoltarvi la Messa. Vi restò lungo tempo, più che mai riconcentrata nei suoi profondi raccoglimenti che l'erano abituali, nè lasciava di pregare. Bisognava partire. « Si sta così bene in questa cara cappelletta, disse a sua zia, che vorrei restarvi sempre. Procurerò di ritornare il più presto possibile. »

Il resto della giornata fu impiegato a visitare le altre chiese, tra cui quella dei padri Redentoristi e fu una visita di riconoscenza e di pietà filiale verso S. Alfonso di Liguori i cui libri ed i cui figli spirituali avevano fatto tanto bene all'anima sua.

Si visitò un prelado romano amico della famiglia e durante la conversazione, siccome si parlava natural-

mente di Roma, de' suoi ricordi, delle sue chiese, delle sue reliquie: « Oh! come sarebbe dolce morire in Roma, esclamò Matilde — Ma, Signorina, riprese vivamente il prelado; non si viene a Roma per morire. — Oh! questo sarebbe ben dolce! » Decisamente la giovine anima si ostinava a rimirare verso il cielo, e Dio sembrava già spiegarle le ali.

In sulla sera, una volta ancora Matilde tornò a girovagare intorno alla Trinità dei Monti e della *Mater Admirabilis*. A sua istanza, il signor Nédonchel aveva diretta la passeggiata ai pubblici giardini del *Pincio*: di là poteva abbracciare collo sguardo Roma intera; alla sua destra di là dal Tevere, il castel S. Angelo, San Pietro ed il Vaticano, reale dimora di Pio IX; davanti a lei le tre grandi arterie che partono da quel punto per andare a perdersi nel centro della città; in lontananza, la massa imponente del Colosseo e le colline alle quali la città di Roma è addossata, ed al disopra del suo capo, il cielo limpido e puro, senza il menomo vapore all'orizzonte, il bel cielo d'Italia, con la freschezza della sera che tempera i calori d'una ardente giornata.

Il signor Nédonchel indicava i monumenti e raccontava la loro storia; Matilde pendeva dalle sue labbra: « È bello! » diceva ella, e si abbandonava alle bellezze di quello spettacolo grandioso e di quei pii ricordi. D'un tratto, ebbe un brivido; un pallore leggero si diffuse, poco a poco, sul suo sembiante: « Bisogna rientrare nel nostro appartamento, disse il signor Nédonchel. »

Ritornarono e Matilde, sempre un po' sofferente, si mise subito a letto. Si sperava che la notte avrebbe fatto sparire questa leggiera indisposizione: ma la notte fu agitata, e l'indomani, il padre, venendo a prendere notizie di sua figlia, giudicò essere prudente per l'ammalata di non uscire durante il giorno.

« Ma, babbo, oggi è Domenica; e la messa?... »

Non importa; sarebbe una grave imprudenza uscire dalla camera ed anche dal letto. All'osservazione di suo padre, Matilde si rassegnò ed offrì a Dio questo sacri-

fizio. Del resto il malessere andava accentuandosi e diveniva una vera malattia; i dolori erano più vivi, senza alterare tuttavia la sua serenità; ella era lieta allo stesso modo; un solo lamento le venne fuori ed era che si aveva troppa cura di lei e che la sua aia, e la religiosa di Nostra Signora della Compassione, fatta venire presso di lei, non prendessero riposo sufficiente. Malgrado queste cure e lo zelo degli uomini d'arte, dopo due giorni, i sintomi si erano singolarmente aggravati; febbre ardente, coliche, vomiti; erasi in faccia ad una malattia seria e bisognava prendere tutte le precauzioni che richiedeva un tale stato. Fin dall'indomani del suo arrivo in Roma, Matilde si era confessata ad un religioso della C. di Gesù, il P. Michele, d'origine francese. Il signor Nédonchel lo fece avvertire ed egli venne in giornata, e benchè ella sentisse l'anima nella pace più profonda, fu nondimeno felice di vedere il sacerdote. Come il buon religioso si ritirò, il padre della giovanetta ammalata gli espresse le sue inquietudini:

« È vero, gli rispose il sacerdote; lo stato della signorina sua figlia mi sembra di qualche gravezza; ma non è tanto la malattia che m'allarma per il suo paterno amore, quanto le disposizioni in cui ella si trova. È un'anima matura pel cielo; sembra che Iddio la voglia chiamare a sè. » Il padre cristiano al quale erano rivolte queste parole soffocò la sua emozione; poi tornò al capezzale di sua figlia per rassicurarla se ve ne fosse bisogno. Questa aveva piena conoscenza del suo stato; già la mattina aveva detto alla sua aia: « credo che debbo avere qualche cosa di grave; ma sarà quello che il buon Dio vorrà; io voglio ciò che egli vuole. »

Quando suo padre fu presso di lei, le parlò di guarigione, fingendo la speranza e la sicurezza e dissimulando, per quanto poteva, le angosce crudeli che dilaniavano il suo cuore: « Papà, gli disse Matilde che leggeva nel fondo del suo pensiero, io non temo la morte, ma temo di arrearvi dispiacere, » e così dicendo, si

voltò dall'altra parte, come se avesse voluto nascondere una lagrima. Ma tutto non era disperato; i medici quantunque inquietissimi, non disperavano; attendevano una crisi, che doveva, o portare un sensibile miglioramento, o accelerare il fatale scioglimento. Il padre sventurato non poteva credere che la morte verrebbe già a strappargli dalle braccia la sua cara figlia. Ella era ancora sì giovane, sì piena d'avvenire! Laggiù, a Tournai, sua madre l'attendeva.

Poi l'opera della Guardia d'Onore, a cui Matilde s'era consacrata con tanto zelo, reclamava ancora le sue cure. Era la gloria di Dio quella ch'ella aveva sempre cercato, e vi poteva ancora lavorare; Iddio adunque esaudirebbe le preghiere che si facevano per lei.

Infatti, intorno a Matilde si pregava con divozione. La buona signora proprietaria della casa, ove la famiglia Nédonchel era alloggiata, aveva una Madonna alla quale credeva dovere la vita della propria figlia guarita, come per miracolo, qualche tempo avanti; si mise ad invocarla ed il signor Nédonchel presentò il piccolo quadro a sua figlia dicendo: « Domandale la tua guarigione. » — « No, io non posso domandarla » ella rispose, e vedendo che contristava suo padre, prese l'immagine, la guardò con amore, la baciò, ma la lasciò ricadere subito sopra il letto. Era forse la conoscenza della volontà di Dio ed il desiderio d'uniformarvisi assolutamente, o era il cielo che già intravedeva? Ella non potè associarsi alle preghiere che si facevano a questo scopo.

In mezzo alle sofferenze, che erano vivissime, restava calma, nè mai si lamentava; qualche volta emetteva un sospiro, ma pronunciando sempre fra le sue esclamazioni i nomi benedetti di Gesù, Maria e Giuseppe. Intorno a lei si rispettava il raccoglimento, quel lavoro misterioso dell'anima, la quale non si distaccava con la vita del corpo che per gettarsi immediatamente in Dio. Qualche preghiera mormorata a bassa voce, qual-

che subitaneo quesito a cui dava una parola di risposta; poi, verso sera, una seconda visita del confessore e del medico; nella camera, ove l'angelo della morte era già disceso, regnava un silenzio profondo. Per un istante, parve uscire da quella calma serena e Dio, senza dubbio, aprendole già gli occhi dell'anima, permise ch'ella intravedesse il demonio e le terribili visioni dell'ultimo momento. « Ho paura », esclamò: accorsero e gettarono dell'acqua benedetta sul suo letto; le fecero baciare il crocifisso e tutto svanì; il suo aspetto riprese l'espressione angelica e dolce che l'era ordinaria.

Il padre e la zia restarono costantemente presso di lei; intanto verso le 11 di sera, siccome era assai calma ed il suo stato generale indicava un sensibile miglioramento, si potè ottenere che il signor Nédonchel andasse a prendere un po' di riposo. Questi abbracciò la cara figlia, le diede la santa benedizione, come faceva tutte le sere quando le diceva addio e la lasciò nelle mani materne di sua zia, dell'aia e dell'infermiera. Matilde sonnacchiò per due o tre ore, poi si riebbe, guardò intorno al letto ed esclamò: « Mamma ». — Che volevate dirle? — « Che io l'amo molto ». Queste furono le ultime parole che pronunziò distintamente: più d'una volta ancora le sue labbra si agitarono, senza dubbio, per pronunciare: Gesù! Questo nome le era così familiare! ma non si sentiva più che un soffio leggero e impercettibile.

Verso le 4 e mezzo, il signor Nédonchel ritornò; si avvicinò a sua figlia, prese la sua mano, e le domandò come si sentisse. Ella si rivolse verso di lui, ma ohimè! non gli rispose, non parlava più.... Lo sventurato padre vide tutto ad un tratto la triste realtà! Il respiro era affaticato, gli occhi si velavano: « Mio Dio! mio Dio! egli gridò, la mia povera figlia è ben malata! Ella muore!... bisogna darle gli ultimi sacramenti ». Senza dubbio, nel profondo silenzio, Matilde implorava questa grazia. In una lettera intima, scritta qualche mese avanti, ella indicava bene quale privazione sa-

rebbe stata per lei di non potere ricevere il santo Viatico. « Bisogna che io ve lo dica, cara amica (poichè vi dico tutto) come questi giorni ero preoccupata di voi. Una notte m'è sembrato che eravate morta; io ero sì triste che mi sono svegliata e non ho potuto riaddormentarmi. Se sapeste perchè era afflitta soprattutto! Voi eravate morta come una santa; sventuratamente vi avevano ingannata, assicurandovi che non era per quel giorno e siete partita senza la visita del buon Gesù nel vostro cuore. Comprenderete come ciò mi arrecasse angoscia; ma ho pensato che il buon Dio l'aveva permesso per farmi pregare, affinchè nè voi, nè io, nè tutti quelli che ci son cari, abbiano questa sventura. Così ho supplicato tanto il buon Gesù, che Egli ci accordi questo favore ».

Il signor Nédonchel era corso alla chiesa più vicina; ma era molto per tempo e solo il sacrestano era arrivato; bisognava andare a chiamare, le une dopo le altre, tutte le persone che dovevano far parte del corteo; poichè a Roma, questa cerimonia si celebra, come è giusto, colla più grande solennità. Ma in quel momento, vi era urgenza ed i preparativi erano molto lunghi; lo sventurato padre aveva il cuore nell'angoscia; lo stato in cui aveva visto sua figlia, l'aveva colpito talmente, che egli temeva di arrivare troppo tardi. Finalmente il corteo potè costituirsi e si portò, cantando delle preghiere, alla casa della giovane moribonda. Era appena entrato, quando ne venne un altro partito dalla chiesa parrocchiale di *Santa Maria ia Aquiro*. Il medico era stato presso il letto di Matilde qualche istante dopo la partenza del signor Nédonchel e, meglio informato di lui, era andato direttamente alla chiesa parrocchiale. Grazie a questo malinteso, la camera si trovò piena di religiosi e di preti in cotta, che assistevano colle loro preghiere la figliuola di Gesù. Quando la Santa Ostia fu presentata a Matilde, si credette un momento che non potesse riceverla; sembrava in effetto trovarsi in completo svenimento: suo padre si piegò verso di lei:

« Ecco il tuo Dio, le disse, che il sacerdote ti reca; apri la bocca per comunicarti. . . . Si rianimò allora, si voltò verso il sacerdote, apri la bocca ed allungò la lingua, ma le forze le mancarono per attendere; bisognò ricominciare; finalmente poté ricevere una particola della Santa Ostia; la sua ultima comunione era fatta e la presenza di Gesù, santificando fino alla fine questa carne verginale, divinizzava l'ultimo soffio e gli ultimi dolori. Restò qualche minuto come assopita dal raccoglimento e dalla debolezza, serbando senza dubbio, entro il cuore, gli ardori e le pie fiamme, di cui radoppiava la vivacità l'approssimarsi del momento supremo. Si vorrebbe sentire parlare queste anime pure, soprattutto in quest'ora nella quale il velo delle cose sensibili comincia a strapparsi dai loro occhi ed in cui intravedono le sante realtà del cielo, in questa prima aurora dell'eternità, che in noi tutto risveglia, illumina, ed eleva a sublimità sconosciute. Iddio non volle; gli ultimi canti della cara anima non furono intesi che dagli angeli.

La cerimonia terminò col sacramento dell'Estrema Unzione. Matilde in perfetta conoscenza, seguiva tutte le cerimonie e presentava ella stessa le mani per ricevere l'Olio Santo. Tutti coloro che ebbero la fortuna d'assistere a questa scena d'una emozione così triste e dolce, si ritirarono vivamente impressionati, portando nel loro cuore quel sentimento particolare, misto di pia gioia e di venerazione, che produce la vicinanza dei santi. Essendo Matilde così munita di tutti i sacramenti, sorse al signor Nédonchel un'idea ben degna del cuore di padre e di cattolico fervente. Prese una vettura, avvertì, passando, il P. Michele dello stato in cui trovavasi la giovanetta ammalata e corse al Vaticano. Volle domandare al Santo Padre una benedizione in *extremis*. Allorchè giunse, Pio IX lasciava i suoi appartamenti per recarsi alla Basilica di S. Pietro a celebrarvi il santo sacrificio della Messa. Che fare? Attendere era impossibile; scrisse una supplica che pregò si

consegnasse al S. Padre tosto che la messa fosse finita e ritornò in fretta. La cosa fu fatta, come l'aveva domandata, e Pio IX, al ritorno da S. Pietro, inviò la benedizione. Così il Padre delle anime cristiane benedisse questa umile giovane che era venuta da paesi tanto lontani per vedere Roma ed il Papa e poi morire; la benedizione cadeva sopra una giovane generosa che si era votata a morire per lui.

Presso il letto d'agonia, il signor Nédonchel ritrovò il padre Michele ed il curato di S. Maria in Aquiro. Bisognava rassegnarsi all'idea d'un distacco imminente; la respirazione sempre più debole, l'estremità fredde, ed il freddo andando sino al cuore, tutto presagiva che il momento fatale si avvicinava. Cominciarono le preghiere degli agonizzanti: tutte le persone di casa erano lì a rispondere ai piedi del letto: la zia di Matilde col cuore rotto d'emozione, il padre in ginocchio cogli occhi pieni di lagrime e con singhiozzi repressi, l'aja, la fedele Marianna ed estranei, . . . vi mancava una sorella ed una madre! Il sacerdote recitò dopo la raccomandazione dell'anima; si restò un momento in silenzio e verso le nove e un quarto si intese un leggero sospiro; l'anima aveva spezzato il suo involucro mortale ed era andata a riunirsi al suo Creatore.

Era il 27 giugno 1867; il giorno dopo, la Chiesa celebrava la festa del Sacro Cuore di Gesù, e Matilde Nédonchel era andata a celebrarla in cielo.

Due ore dopo, i guasti della morte sembravano riparati dalle cure che avevano apprestato mani pietose alla spoglia della vergine. La giovanetta era distesa sul letto, vestita di bianco, perchè, venendo a Roma, aveva voluto, ad ogni costo, portare un abbigliamento di tal colore. Perchè? Quale intenzione e qual presagio aveva in quel giorno quando era, per abitudine, così indifferente in materia d'abbigliamento? Nessuno aveva compreso il mistero del suo pensiero! . . . Le mani posate sul petto, stringevano il crocifisso verso il cuore che, per 20 anni aveva battuto sì forte al suo costato. Te-

neva un bel giglio bianco ed un rosario; sul capo vi avevano deposta una corona di fiori bianchi; le labbra che, il giorno innanzi, erano bruciate dalla febbre avevano ripreso, col sorriso abituale, il colore della vita; sulle gote si spandeva una tinta rosea. Involontariamente uno si domandava: Ella non è morta, dorme. Non ha nulla dell'aspetto terribile della morte. Venne di poi un gran numero di persone a pregare in questa camera santificata dall'ultimo sospiro della casta sposa di Cristo e tutti erano penetrati da un sentimento indefinibile, come se fosse in quella stanza alcunchè di paradiso e che solo un velo leggiadro li separasse dalle regioni splendenti della luce ove quest'anima erasene volata.

Venne l'ora di seppellire quegli avanzi preziosi. Prima si ebbe l'intenzione di seppellirla in una chiesa di Carmelitane; era un pio pensiero di far riposare all'ombra del Carmelo quella che, durante la sua vita, ne aveva così ardentemente bramate le austere delizie. E difatti, Matilde, per la sua vocazione, per tutti i desideri dell'anima sua, per decisione della volontà, era stata Carmelitana; ancora la vigilia del giorno in cui si ammalò, ella aveva fatto le dovute domande per essere ammessa al terzo ordine del Carmelo; la domanda era stata accettata, ma la morte più pronta l'aveva arretrata sulla soglia, al momento in cui stava per varcarla.

Il padre di Matilde entrava nei sentimenti dell'amatissima figlia, allorquando domandava per lei una tomba alle figlie di S. Teresa. Questa gli fu accordata: ma la santa spoglia era un tesoro ed il curato di S. Maria in Aquiro non potè consentire a cedere i suoi diritti per i resti mortali della pia giovine morta nella sua parrocchia, in odore di santità. Ella riposa adunque in una tomba di questa chiesa ai piedi dell'altare del Sacro Cuore e sembra essere ancora sotto la custodia di quel Cuore adorabile al quale aveva consacrato i migliori anni della sua vita. Alle volte, un pellegrino di Francia o del Belgio, viene a fare una pia visita a questa tomba

e le giovane romani vi si fermano per pregarvi qualche istante.

A Tournai, la notizia della malattia aveva cagionato una sorpresa tanto viva quanto penosa. Matilde era partita in così buona salute! Tuttavia i dispacci divenivano di più in più allarmanti; la contessa di Nédonchel era agitata dall'inquietudine. Il padre Paolo ricevè, per primo la notizia della morte: costernato egli stesso, ma superando l'emozione, si portò al palazzo per compiere il doloroso messaggio. Appena la contessa il vide, ebbe un presentimento. Stesa sul divano, non osava interrogare ed aspettava. Il religioso ruppe, per primo, il silenzio: « Madre, esclamò, se Iddio vi dicesse: voglio coronare vostra figlia . . . che direste voi? » « Che ciò sia! » rispose ella. Questo fu tutto; ma un pallore di morte si diffuse sul suo volto; i singhiozzi la soffocavano ed un torrente di lagrime infine sollevò quel cuore di madre che traboccava pel dolore. Il P. Paolo parlò della santità di quest'anima che egli aveva intimamente conosciuta; disse che vi erano dei quaderni di Matilde, ove si troverebbero delle cose meravigliose; si cercò si lesse e l'ammirazione e la riconoscenza verso Dio riempirono tutti i cuori; non si attendeva che il ritorno del sig. Nédonchel, per avere le informazioni tristi e ad un tempo consolanti della morte.

Prima di lasciar Roma, il signor Nédonchel volle ritornare al Vaticano per testimoniare la sua riconoscenza al Santo Pontefice. L'udienza era pubblica. Un certo numero di persone si trovavano nella sala di ricevimento. Pio IX passava davanti alle file, impartendo a tutti la sua benedizione. D'un tratto si arrestò: aveva riconosciuto il sig. Nédonchel; lo fissò con quello sguardo limpido e profondo ove si leggeva la sua anima grande, gli andò incontro e, presa nelle sue mani quella del padre che singhiozzava: « Fortunato padre, gli disse; vostra figlia è in Cielo! »

Epilogo

La signora Nédonchel visse ancora tre anni. Negli ultimi tempi, il male che la travagliava da molti anni s'era aggravato; ella ebbe a passare dei giorni e delle notti piene d'angosce. Per lo spazio di molti mesi, fu veramente inchiodata alla croce, sopportando i dolori i più acuti senza alcun intervallo di riposo, con la più eroica pazienza. Finalmente il giorno 11 maggio del 1870, andò a raggiungere in cielo la sua figlia amatissima.

Matilde aveva scritto nel suo giornale, lo stesso giorno del matrimonio di sua sorella: « Malgrado questi legami, sono persuasa che Carolina sarà un giorno figlia di S. Teresa. » Al ritorno d'un pellegrinaggio che il marchese Amedeo di Courtebourne aveva fatto a Roma con sua moglie, cadde ammalato in Assisi e vi morì il 7 maggio 1876.

Colpita nelle affezioni le più care, la signora di Courtebourne continuò, durante due anni, in qualità di prima zelatrice, l'istesso apostolato d'amore verso il Sacro Cuore, di cui Matilde era stata investita; ma l'anima sua aspirava sempre a vita più alta. Oggi ella è Carmelitana e Carmelitana felice. Nella vita religiosa, l'aveva preceduta una persona molto cara. Noi nel corso di questa storia, abbiamo incontrata una volta una figura angelica, verso la quale Matilde si sentiva vivamente attirata. Era Maria di Courtebourne, sua nipote per alleanza. Maria non era che una fanciulla, ma la pietà di sua zia l'aveva colpita. In chiesa, quando Matilde si nascondeva in un angolo oscuro per fuggire gli sguardi, ed ove potesse inabissarsi nel raccoglimento e gioire della vista e della conversazione col suo amatissimo Gesù, sua nipote la seguiva cogli occhi ed osser-

vava con tenerezza le lagrime che sua zia non lasciava di spargere. Matilde era in soggezione dagli sguardi di questa ragazza, ma la sua innocenza, il suo candore e la sua viva pietà le piacevano immensamente. Ben tosto, Maria di Courtebourne, vide succedersi parecchie morti. Rimasta orfana nel 1876, ella aveva ancora una seconda madre in Carolina Nédonchel, ma la chiamata di Dio si era fatta intendere. Giovane, bella e ricca, fornita di tutte quelle doti che il mondo ama ed ammira, andò a confinarsi in fondo d'un convento di Redentoriste e divenne Maria Luigia del Crocifisso. Nome simbolico, che Dio consacrava colla sofferenza. Non erano scorsi tre anni dalle delizie della vita religiosa, che già la malattia inchiodava sulla croce la giovane Redentorista. Finalmente dopo avere sofferto e tanto edificato, morì nella pace del Signore il 25 agosto 1884.

Quanto a Matilde, visse più di prima. Dopochè si conobbe la sua morte, non vi fu che una voce tra coloro che l'avevano conosciuta, che confessavano esservi nel cielo una santa di più.

Il padre Bazin, suo confessore a Parigi, e suo direttore, scriveva ai suoi parenti: « Prima di avere terminata la lettura della lettera che mi annunziava la sua partenza pel cielo, non ho potuto ritenere questo grido del mio cuore e delle mie labbra: — O santa, o cara giovane, o buona Matilde, prega per me. — Mai la morte di quelli che ho conosciuti ed amati mi ha lasciato una certezza più dolce della loro eterna felicità! »

Noi sappiamo in quale stima il P. Paolo tenesse Matilde; un periodo d'una delle sue lettere basterà a dimostrarlo: « La cara Matilde era una vera Santa. Nella sua breve vita si sono avverati degli avvenimenti e Dio le ha fatto delle grazie, come si leggono nella vita dei Santi. Quanto a me non so che invocarla e già ho sentito più d'una volta i suoi potenti aiuti. »

« Non dimenticherò mai l'impressione che fece su di me questa piccola santa; scrive Don Gulpin, l'autore della vita di S. Giosafatte. Si sentiva che la grazia li-

brava le sue ali su questa debole e pura creatura. Così la sua fine prematura non mi ha punto sorpreso. Certi esseri privilegiati non sono che dati in prestito da Dio alla terra.

Da differenti parti si domandava a' suoi parenti qualche oggetto che a lei avesse appartenuto, una medaglia, una immagine, un nonnulla che fosse alle volte un ricordo e come una reliquia. S'invocava e fin dai primi giorni, si sperimentavano gli effetti meravigliosi della sua protezione.

Da lei sono stati guariti ammalati in circostanze veramente straordinarie. A Lilla, un giovine di eccellente famiglia, Stefano Droulers, era stato colto da una tifoide complicata a meningite; inoltre anche il cuore era ammalato. Le due religiose del Buon Soccorso che l'assistevano e la sua povera madre, s'attendevano ad ogni momento di vederlo morire; egli era perduto. Sulla proposta di una delle infermiere, s'incominciò una novena a Matilde. Da principio lo stato dell'ammalato migliorò sensibilmente; all'ultimo giorno era completamente guarito, al punto che i due medici che l'avevano curato, i dottori Van Petegem e Petitbois, non rinvenivano dalla loro sorpresa. La sua salute, dopo d'allora, non ha più sofferto altro; egli s'ammogliò due anni dopo, nel 1880.

Nel villaggio di Baarle in Olanda, una giovane, Pelagia Devos, soffriva, da quattro anni, vivi dolori allo stomaco. Le si dà un pezzo di biancheria che era servita a Matilde; ella la cuce nel suo scapolare e incomincia subito una novena al Sacro Cuore di Gesù allo scopo d'ottenere la guarigione per l'intercessione di Matilde Nédonchel. Fin dal primo giorno, cioè il 15 novembre 1882, guarì, ed i suoi dolori cessarono per sempre.

A questi fatti e ad altri simili bisognerebbe aggiungere le apparizioni. Persone amiche ed altre ancora che non l'avevano conosciuta, che non avevano mai inteso parlarne, sono state favorite da questa grazia; Matilde

è apparsa loro ed hanno ricevuto prove sensibili della realtà della visione. Ora è una francescana di Tournai che le domandò di ottenerle un amore puro per Nostro Signore simile a quello ch'ella stessa aveva nutrito: Matilde le apparve e conversò con lei una mezz'ora, richiamando le particolarità più intime della vita dell'anima sua. Ora si mostra ad una giovane novizia del Carmelo di Par, che non l'aveva mai vista, che non conosceva neppure di nome; ella le indica i mezzi da prendersi per fondare un Carmelo nell'India, e tutte le circostanze che predisse si realizzarono esattamente.

Al convento di S. Chiara in Assisi, una religiosa la vede presso il tabernacolo tra S. Francesco e S. Chiara; Matilde le indirizzò la parola e l'incoraggiò a raddoppiare il fervore nel culto verso il Sacro Cuore e verso la SS.ma Anima di Gesù.

Noi potremmo citare ancora altri fatti. Ma ciò che domina, tra le grazie ottenute da Dio, ad intercessione di Matilde, sono i favori spirituali; il numero delle anime che riconoscono essere state da lei visitate in seguito ad una preghiera ed aver sentito nel suo passaggio più calma, più fervore e lume più chiaro nelle loro interne difficoltà, è già considerevole. Nell'aureola dei Santi, questo raggio puro e benefico non è la parte meno preziosa. Saremo felici, se, grazie a questo libro, esso cada a qualche anima che abbia bisogno di pace e di coraggio.

FINE

PROTESTA

In obbedienza ai decreti dei Sommi Pontefici e specialmente a quanto fu stabilito dalla S. M. di Urbano VIII, si dichiara non doversi che fede puramente umana a tutto ciò che di straordinario o miracoloso si racconta in questo libro. L'umile scrittore si sottomette in tutto all'autorità della S. Sede Apostolica, della quale gode potersi dire obbedientissimo figlio.

VISTO SI APPROVA PER LA STAMPA

P. LORENZO COSSA. — Preposito Generale della Congregazione Somasca.

Con approvazione dell' Ordinariato ecc. di Treviso,
data ai 5 Maggio 1898.



INDICE

PRIMO

LA LOTTA

CAPITOLO I. — <i>La natura e la grazia</i>	Pag. 17
CAPITOLO II. — <i>Il Curato d'Ars</i>	26
CAPITOLO III. — <i>Direzione</i>	34
CAPITOLO IV. — <i>Preghiera</i>	43

SECONDO

TRASFORMAZIONE

CAPITOLO V. — <i>L'umiltà</i>	55
CAPITOLO VI. — <i>Dolcezza e Carità</i>	64
CAPITOLO VII. — <i>L'Amicizia</i>	76
CAPITOLO VIII. — <i>L'Amore divino</i>	88
CAPITOLO IX. — <i>Tribolazioni ed Austerità</i>	100
CAPITOLO X. — <i>L'Unione</i>	115
CAPITOLO XI. — <i>La Vocazione</i>	132
CAPITOLO XII. — <i>La Guardia d'Onore</i>	145

TERZO

PERFEZIONE

CAPITOLO XIII. — <i>L'Avvicinamento al Cielo</i>	170
CAPITOLO XIV. — <i>Il Cielo</i>	180
EPILOGO	196